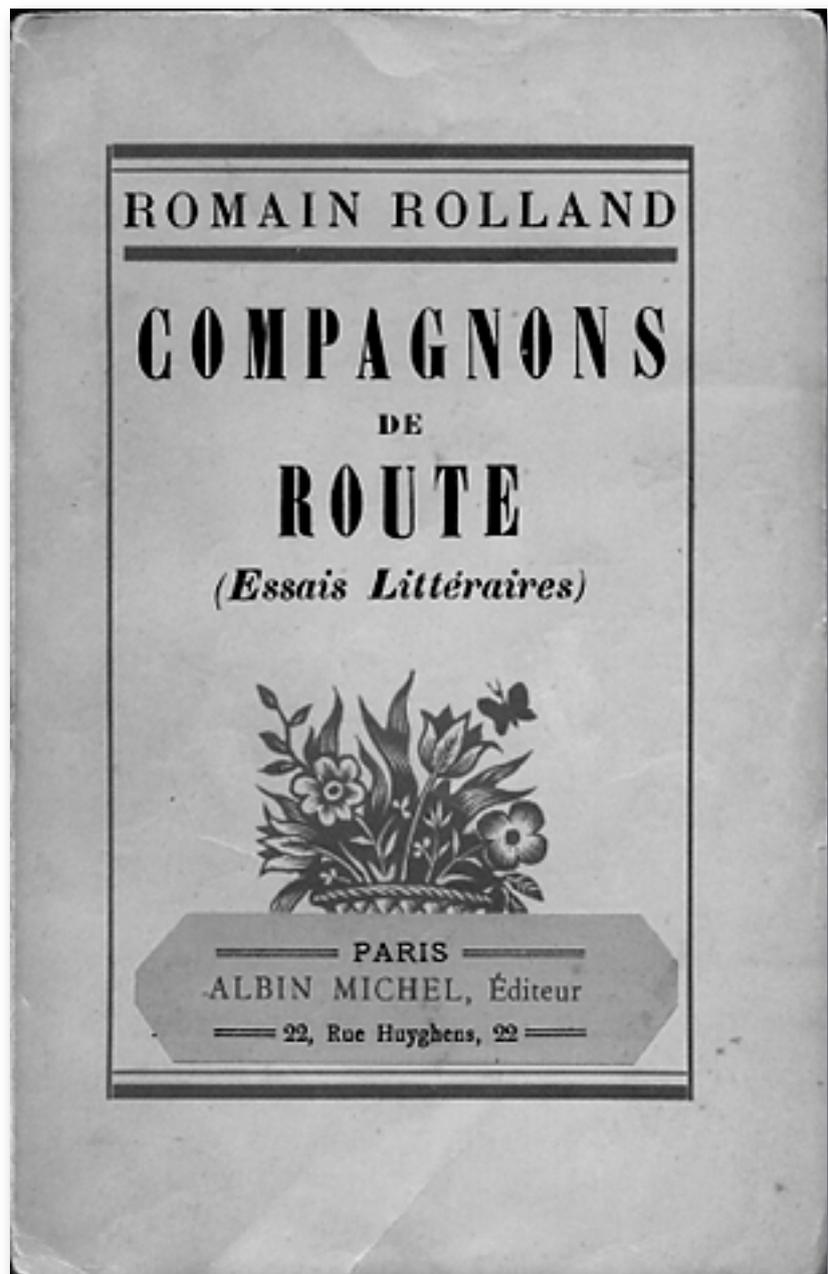


Études Romain Rolland

Cahier hors-série



Association Romain Rolland

En couverture : *Compagnons de route*
Copyright by les Éditions du Sablier, Paris, 1936
Albin Michel, Éditeur

sous la direction de Jean Lacoste

Romain Rolland en liberté : les Compagnons de route

Textes de

Roger Dadoun, Fernand Égéa, Pascale Fautrier,
Jean-Pierre Gosset, Dominique Goy-Blanquet,
Sophie Guermès, Édith de la Héronnière, Jean Lacoste,
Jacques Le Rider, Christian Mouze, Pascale Roze,
Jean-Louis Tissier, Brigitte Vergne-Cain et Gérard Rudent

Études Romain Rolland – Cahier hors-série
3ème trimestre 2021

Compagnons de route ?

Le prix Nobel de littérature attribué à Romain Rolland en 1915 a couronné une œuvre qui portait en elle une certaine idée de la littérature, une littérature d'idées et de personnages, à distinguer d'une littérature d'écriture qui privilégie le style et le travail sur la langue. D'un côté la tradition de Hugo et de l'autre l'exigence de Flaubert. Proust seul, si l'on peut oser ce schéma, sut associer pleinement et heureusement les deux dans une « belle harmonie ».

Auteur lui-même de romans ambitieux (*Jean-Christophe, L'Âme enchantée*) Romain Rolland n'a cessé de porter un regard amical et critique sur ses confrères écrivains. Pour définir cette relation intime avec des œuvres qui lui importaient dans la conduite de sa vie il a forgé la notion de « compagnon de route » dans un volume d'essais littéraires publiés aux Éditions du Sablier en 1936.

La formule aura une fortune politique – on parlera de « compagnons de route » du parti communiste pour désigner des sympathisants qui ne sont pas membres – ; elle ne doit pas faire oublier la belle image d'œuvres et d'écrivains qui sont tout au long de la vie des « compagnons » : des aides, des éclaireurs, des soutiens, des consolateurs, des inspireurs avec qui, si l'on en croit l'étymologie, on partage le pain.

Sans doute les « compagnons de route » d'aujourd'hui ne sont peut-être plus ceux de Rolland dans les années trente mais ses choix de l'époque, alors plutôt en retrait, gardent une actualité et une pertinence incontestables. Ils se définissent par une certain classicisme des références, notamment l'héritage toujours vivant du grand XIXe siècle et avec quel discernement !

Gardons à l'esprit le collégien qui imite Jules Verne, le jeune homme qui défend avec vigueur Dostoïevski et Tolstoï à l'École normale, l'étudiant qui se consacre intégralement à la lecture de Shakespeare, l'écrivain confirmé qui choisit des textes de Rousseau, qui, malgré les différends, reconnaît l'ample génie de Claudel et apprécie l'élégant. Stendhal.... Il en découvre aussi, comme Panaït Istrati, le « Gorki des Balkans », ou la féministe Marguerite Audoux.

Son exemple nous conduit à nous interroger sur notre rapport à la littérature : divertissement romanesque ou expérience vitale ?

D'où cette question simple que l'association Romain Rolland (58530, Brèves) propose, occasion d'un retour sur soi, voire d'une autocritique un peu sévère : quels sont pour nous aujourd'hui les vrais « compagnons de route » en littérature ? Quels sont les écrivains qui méritent d'être appelés des « compagnons de route », qu'ils aient ou non des liens directs avec Rolland.

Les conditions sanitaires interdisaient en 2020, comme chacun sait, toute perspective raisonnable de réunion « en présence » et de vive voix. Il n'était pas possible d'envisager une conférence, un colloque, une table ronde, sans s'exposer à de cruelles annulations.

Restait l'écrit, paradoxalement, sous la forme d'un Cahier hors-série des **Études Romain Rolland**, publié avec le soutien de la Chancellerie des Universités de Paris, qui accueillerait les réponses à cette question : quels sont vos « compagnons de route » ?

Jean Lacoste

La religion des hommes libres

Jean-Pierre Gosset

Né en 1945, je n'ai jamais été un littéraire mais un ingénieur, quelque peu poète, qui a consacré l'essentiel de sa « carrière », à l'échelle départementale, régionale puis nationale, à l'ingénierie des déchets au service des collectivités territoriales et d'instances représentatives de l'industrie, pour le compte d'un État facilitateur, organisateur, donc opérateur, c'est-à-dire fort différent quoique complémentaire, de celui qui veille au respect des règles. Une vie aussi largement consacrée à ses quatre enfants et à ceux des autres, à travers le scoutisme entre autres, ainsi qu'au chant choral et à la musique, compagne de bien des jours.

Au cours des dernières années j'ai passé du temps à tenter de comprendre comment et pourquoi l'histoire était (« semblait » ? Non, c'est bien « était ») en train, à nouveau, de bégayer. Pour cela, j'ai cherché à comprendre quelques intellectuels qui vécurent le conflit mondial 1914-1945, ce conflit qui constitue à mes yeux un bloc aux yeux de l'Histoire, comme « notre » guerre de 100 ans, et qui aura, je l'espère, mis fin à la compétition guerrière entre peuples et royaumes européens, une compétition forgée par des dynasties rivales jusqu'au XIX^e siècle¹. J'ai choisi trois « amis » pour ce faire, des « amis » que je connaissais déjà un peu.

Romain Rolland (1866-1944) à cause de la lecture de *Jean-Christophe* à 17 ans que mon premier amour m'a fait rencontrer, à cause aussi de la lettre manuscrite qu'il écrivit sur les deux premiers romans d'un grand oncle, Marcel

Lorin, *Pavle Stoïtché* et *Un Calice* (Baudinière, 1923 et 1925).

Stefan Zweig (1881-1942), un des grands écrivains de langue allemande du premier XX^e siècle, ami de Romain Rolland, auquel j'ai commencé à m'intéresser au vu de la place importante qu'il occupait dans la bibliothèque de mon beau-père en Allemagne.

Georges Bernanos (1888-1948) enfin, homme droit, au regard perçant, si amoureux des autres qu'il fit de « l'imbécile » le centre de son œuvre, pas l'œuvre romanesque que j'avais dégustée avec joie dans ma jeunesse, non, mais celle du témoin de son temps, un peu dans la manière dont Montaigne jeta les yeux sur son monde déchiré pour des « conneries » religieuses. Montaigne reprit ainsi l'idée de Maître Pierre (Abélard) qui fonda au XII^e siècle l'école Sainte Geneviève à Paris, école qui préfigura la naissance au siècle suivant de l'université de Paris.

Pierre Abélard, quatrième des trois mousquetaires. Pour Maître Pierre la conscience, connais-toi toi-même et obéis à toi-même, prime sur l'idée qu'il est convenu de se faire de Dieu. Évidemment, il fut condamné pour cela par un « concile » mené par Bernard de Clairvaux à Sens en 1140, et sauvé² des foudres de Rome par l'intercession de l'abbé de Cluny, Pierre le Vénérable. Voici donc un quatrième « amis » auquel il faudrait ajouter aussi *Érasme* qui tenta d'empêcher une nouvelle rupture entre chrétiens. *Érasme*, père de l'Europe, que l'institution catholique tenta de s'attacher en lui offrant un chapeau de cardinal qu'il déclina avec

1 Un livre oublié eut, à cet égard, la même importance planétaire que, s'agissant de la traite d'êtres humains, *La case de l'oncle Tom*, publié en 1854 aux États-Unis. Il s'agit de *À bas les armes* de la baronne Bertha von Suttner, publié en 1899 et pour lequel elle reçut le prix Nobel de la paix en 1905. Une femme, en 1905 !

2 Un sauvetage très relatif, puisque condamné à la réclusion dans un modeste édifice religieux (le prieuré Saint Marcel à Chalon-sur-Saône). Il échappa ainsi au bûcher, ce qui nous valut son échange de lettres avec Héloïse, abbesse du Paraclet, près de Troyes.

dignité.

Le lien entre ces hommes est l'humanisme, la religion des hommes libres. Les uns et les autres s'étant retirés d'un monde qu'ils aimaient en voyant l'espèce humaine se livrer à deux de ses travers traditionnels : la haine de l'autre et la religion. Car une religion – quelle qu'elle soit – même adroitement maquillée, cache mal son penchant pour le pouvoir, l'argent et le sexe. L'humaniste habité d'une foi libre, c'est-à-dire de sa religion ou d'une religion sans religion, qui porta Romain Rolland, et Stefan Zweig, vers le pacifisme avant et pendant la première phase du conflit mondial, avant qu'ils ne divergent face à la montée des fascismes. Rolland chercha l'espérance dans une ouverture à l'Est, vers cette révolution russe perçue comme fille de la foi robuste de Tolstoï et vers la révolte non violente de Gandhi contre le colonialisme³, tandis que Stefan Zweig resta fidèle à une Europe de l'intelligence tolérante. Quand Zweig prit conscience de s'être bercé d'illusions, ce grand honnête homme, empêtré entre lucidité et fidélité, se suicida avec sa femme qui n'en pouvait plus de longue date, souffrant d'asthme chronique. Ce suicide survint peu après que lui et Bernanos se soient rencontrés, au Brésil ; Bernanos ne comprit pas alors la fragilité de Zweig, qu'il appréciait mais ne connaissait guère tant, à cette époque, le français et le germanique avaient une tendance naturelle à s'ignorer quand ils ne s'affrontaient pas.

Et l'incroyable Bernanos donc, qui se traite et traite les autres d'imbéciles, qui, après de beaux écrits empreints de spiritualité romantique très « XIX^e siècle », plus robuste cependant que ceux « sirupeux » de Claudel, fut confronté, en Espagne, au prélude, à la « seconde mi-temps » du conflit mondial. Cette guerre d'Espagne par laquelle la bassesse de la France et du Royaume-Uni ouvrit la voie au nazisme. Ce royaliste qui fit le coup de poing dans

sa jeunesse avec les anarchistes, cet homme de la droite Action Française, admirateur de l'antisémite et « très » catholique Édouard Drumont (1844-1917), et, un temps, de Charles Maurras (1868-1952) fut frappé, comme Paul sur le chemin de Damas, par les atrocités de la guerre civile espagnole. Ce fut un revirement rude pour cet homme qui fut ami du responsable régional pour la Catalogne de la Phalange et dont la fille, Claude, épousa le fils, pour cet homme dont un fils servit un an sous les ordres de ce haut responsable fasciste. Il prit cependant parti contre cette révolution anti-démocratique et contre le haut clergé qui, quasi unanime, soutint le coup d'Etat franquiste. De ce choc jailli *Les grands cimetières sous la lune*, livre qui m'avait tant interpellé dans mon adolescence. Voici un des derniers textes de Bernanos, de 1946-47, par lequel il ouvrit une conférence du cycle « La liberté, pour quoi faire? » (*Essais et écrits de combat*, Pléiade, tome II, page 1390). Ce texte, avec ces phrases sans fin, se lit d'une seule traite, sans reprendre sa respiration, il est comme une ligne mélodique qu'il ne faut surtout pas casser par une respiration :

« Chaque fois qu'au cours de ces deux semaines j'ai remanié cette conférence – car je n'ai jamais cessé de la défaire et de la refaire, comme un homme digne de ce nom doit défaire et refaire sa vie pour la refaire encore, sans se lasser jamais, jusqu'à ce jour qui n'est plus celui de l'éternel repos mais du dernier obstacle forcé, la voie ouverte, la voie libre, l'élan sans retour et la prodigieuse ascension oui, chaque fois que j'ai noirci l'une des pages qui remplissent maintenant cette serviette d'aspect ministériel, je pensais à vous.

Je pensais à vous d'abord parce que vous étiez la deuxième étape de ce voyage, et pour ainsi dire ma dernière chance. En somme vous êtes les arbitres de ce modeste débat, votre jugement restera sans appel ...

³ Roosevelt pensa en 1934 reconnaître l'État russe issu de la révolution communiste. Il en fut dissuadé par l'archevêque de New York piloté par Pie XI (pages 211 et 212 de *Le Pape et Mussolini* de D. Kertzer, prix Pulitzer 2015, Les Arènes).

Pascale Fautrier propose une lecture profondément politique et personnelle de l'œuvre de Rolland

« Goethe mène à Lénine » : Rolland et Sartre

Pascale Fautrier

« La mort vit une vie humaine »,
Alexandre Kojève¹

À Pierre et Léo, en souvenir
de Marc Seguin et du 14 septembre 2021

La scène est encombrée, panthéon ou « foire sur la place », nassée de figures gigantesques, les Granzécervains.

Hier comme aujourd'hui, pour avoir voix au chapitre, il faut des intercesseurs.

Rolland leur a inventé un nom : « compagnons de route ». Et c'est sous ce titre, *Compagnons de route*², qu'il rassemble en 1936 une série d'« Essais littéraires » consacrés à des figures tutélaires, dont certains sont des maîtres de vie.

La « littérature » n'est pas, pour l'auteur d'« Au-dessus de la mêlée », une pratique autonome et séparée : écrire exige de prendre la mesure, en soi et hors de soi, du « mouvement incessant » des pulsions contraires de vie et de mort. Tout drame, tout roman est le récit d'un combat pour tirer de ce magma d'éphémères

« harmonie[s] »³ – musicales par essence.

Aujourd'hui on se souvient de l'expression « compagnon de route » à propos de Sartre, caricaturé en idiot utile des stalinien, puis des maoïstes.

De fait le grand-père du gauchisme post-léniniste fut, dans les années 1950, comme Rolland vingt ans plus tôt, l'un des artisans de la sacralisation du « marxisme ».

Je voudrais rappeler que ces deux écrivains ont entretenu des relations tout à fait équivoques avec la dialectique matérialiste, pourtant érigée par Sartre en philosophie « indépassable de notre temps »⁴.

Je voudrais risquer l'idée qu'en ces temps, les nôtres, d'*Après la Littérature*⁵ et d'antipolitique⁶, les frontières entre « littérature-écriture » et « littérature à idées et personnages » s'étant déplacées⁷, une pratique « littéraire » se recon-

1. KOJEVE Alexandre, *Introduction à la lecture de Hegel*, Gallimard, p. 548.

2. Je noterai désormais CR suivi du numéro de page les références à cet ouvrage publié chez Albin Michel.

3. CR 14 et 12.

4. SARTRE Jean-Paul, *Critique de la raison dialectique*, Gallimard, coll. Bibliothèque des Idées-nrf, 1

960 [noté désormais CRD], p. 29. Sartre écrit exactement : [...] le marxisme est tout jeune encore, presque en enfance : c'est à peine s'il a commencé de se développer. Il reste donc la philosophie de notre temps : il est indépassable parce que les circonstances qui l'ont engendré ne sont pas encore dépassées ». Il faut remarquer que Sartre déclare dans les premières lignes de ce chapitre qu'il entend par « philosophie » une « Idée régulatrice » et une « totalisation concrète » « née du mouvement social », « mouvement elle-même », « projet abstrait » jamais réalisé de « poursuivre l'unification » du Savoir et en même temps, « pratique », « méthode », « arme sociale et politique », CRD 16. Du point de vue même de Sartre, le marxisme n'est pas une Philosophie, avec un P, réalisant l'unification du Savoir absolu. Une telle Philosophie est caduque depuis Kierkegaard et Marx. Elle est donc introuvable.

5. Cf. Johann Faerber, *Après la littérature*, coll. Perspectives critiques, PUF, 2018 : dans ce livre, J. Faerber propose de renouer avec la première définition barthésienne de l'écriture, et on retrouve chez une auteure comme Sandra Lucbert l'idée que la langue, le discours, sont un enjeu politique déterminant. Quant au livre d'Alain Finkielkraut (*L'Après-littérature*, Stock, 2021), il ajoute aux discours déjà anciens de déploration sur la mort de la littérature que « Le temps où la vision littéraire du monde avait une place dans le monde semble [...] révolu ».

6. Dans mon reportage sur le mouvement des gilets jaunes, j'ai tenté de cerner l'émergence de cette antipolitique : Pascale Fautrier, *La Vie en jaune*, Au diable Vauvert, 2019.

7. Mon propre parcours (thèse sur Nathalie Sarraute, articles universitaires sur Sartre-Beauvoir, et « roman vrai ») brouille cette dichotomie. J'ai récemment proposé une lecture renouvelée du « réalisme » sartrien, qui la transgresse également : cf. Pascale Fautrier, « Réaliser la situation. Sartre, du réalisme classique au réalisme révolutionnaire », in *Approches matérialistes du réalisme en littérature*, dir. V. Berthelot, A. Goudmand, M. Roussigné, L. Véron, Presses Universitaires de Vincennes, juin 2021, pp. 51-70.

naît à ce qu'elle sublime les ratés et les impasses (*aporia*, en grec) de nos rationalisations éthiques, philosophiques et politiques. Faute de mieux sans doute, on appelle ces apories des « sentiments » – vieux mot, increvable rescapé du romantisme, que Roland Barthes avait tenté de réhabiliter.

Rolland, Sartre : étranges intercesseurs intempestifs. L'un oublié, l'autre honni. Leur « foi » est le cœur nucléaire de mon roman *Les Rouges* (2014). Mon aporie à moi.

Décapiter la « raison dialectique »

Rolland revient de Moscou lorsqu'il écrit la préface de *Compagnons de route* en octobre 1935. Étrange « défense de la culture », trois mois après le congrès international du même nom, qu'il a appelé à organiser, mais auquel il n'assiste pas⁸. Si cette préface était une pièce de théâtre, elle s'appellerait : « Goethe mène à Lénine », comme l'énonce en toutes lettres la conclusion⁹.

Défilent, par ordre d'entrée en scène : Shakespeare, Wagner, Tolstoï, Nietzsche, Michel-Ange, Beethoven, Renan, Hugo, Goethe, Hegel, Marx, Lénine, Léonard de Vinci¹⁰. À première vue, cette procession de génies tourne en rond, de la cour au jardin et retour, de A à non-A, de l'être au non-être, du « rêve » à « l'action », de « l'esprit » au « réel », des « aspirations d'un individualisme idéaliste » à « l'objectivisme souverain de la Nature », de *Dichtung* (Poésie) à *Wahrheit* (Vérité), de la tyrannie à la révolte, du pessimisme héroïque ou stoïque à la « certitude illuminée de l'avenir meilleur », du « vieux humanisme bourgeois » individualiste et solitaire, au « torrent des peuples et des masses »¹¹.

La longue balade séculaire de l'humanisme européen selon Rolland repasse toujours les mêmes plats : les mêmes « tragique[s] antinomie[s] », trouvant parfois leur point d'« harmonie »¹². Les Granzhommes montent sur la

montagne par une drôle de « route en lacets » – spirale dont on retrouvera le motif... chez Sartre¹³.

Deux « maîtres de l'harmonie »¹⁴ sont sur le point d'atteindre le toit du monde : Shakespeare, mais sa polyphonie éternelle est « statique »¹⁵, et du coup le dépasse d'une courte tête dans le sprint final : Goethe, « flot artériel parcour[an]t le corps de toute la terre »¹⁶.

Dans cette course en solitaire, y a-t-il un port en vue ? Une résolution des antinomies ? Une *Aufhebung* hégélienne ? En octobre 1935, Rolland semble croire que la Révolution bolchevik mondiale est le sommet de la montagne :

« [...] l'assimilation de l'esprit goethéen avec les forces et les lois du Devenir éternel, est une Révolution permanente, qui va s'achever – ([Goethe]l'eût-il prévu ?) – en la Révolution présente des Peuples. La notion du Devenir, si profondément incarnée en Goethe, sera, de son vivant même, codifiée par la logique dialectique de Hegel, qui fixera, dans le monde en marche [depuis la Révolution française], le tracé d'un vaste processus rationnel »¹⁷.

Bien légers et superficiels les commentateurs qui n'ont vu, dans le ralliement de l'humaniste pacifiste à la Révolution russe, qu'une passade de circonstances. Ou un piège de séduction tendu par la Troisième Internationale en la personne de son agente venue du froid – épousée en 1934.

Certes, en octobre 1935, on est en pleine idylle antifasciste, laquelle prépare le printemps éternel du Front populaire. Les Procès de Moscou ont commencé en janvier, mais si Rolland est revenu avec quelques doutes sur le régime stalinien, il choisit de les taire¹⁸.

Dans ce contexte, la passerelle, à première vue audacieuse, le téléphérique si on veut, qu'il semble inventer dans sa préface entre l'idéalisme goethéen et la version « marxiste » de la dialectique hégélienne, le « matérialisme dia-

8. Rolland fait partie de la poignée d'écrivains qui appellent en avril à la tenue de ce Congrès fameux qui se tiendra les 21-25 juin 1935 à Paris, et auquel il n'assistera pas : il part de Villeneuve le 18 et arrive le 23 juin à Moscou.

9. CR 14.

10. Je triche un peu : je laisse de côté Spitteler et Gobineau : j'y reviendrai, au second du moins.

11. Toute la préface de Rolland est organisée par l'exposition du « conflit » entre ces « tragique[s] antinomie[s] », CR7 et suivantes.

12. CR 7 et 12.

13. Cf. CR 144-145. Il est assez significatif que Rolland emprunte à Ernest Renan cette image de la « route de montagne » qui « monte en lacets ». La page précédente évoquait la « religion nouvelle » dont Renan pressentait qu'elle pouvait « sortir [...] des agitations intellectuelles et sociales de la Russie » des années 1880. Quant à Sartre, pour l'importance du motif de la « spirale » dans son œuvre, je renvoie à l'entrée du *Dictionnaire Sartre* « Spirale et circularité », dir. F. Noudelmann, G. Philippe, Honoré Champion, Paris, 2004, pp. 474-475, qui rappelle que dans sa seconde philosophie le « processus d'unification [...] ne saurait ni s'achever ni se clore sur lui-même ».

14. CR 13.

15. *Ibid.*

16. CR 14.

17. *Ibid.*

18. Cf. Bernard Duchatelet, *Romain Rolland tel qu'en lui-même*, Albin Michel, 2002, p. 317 sq.

lectique », n'est pas si extraordinaire. Elle est même symptomatique : son cosignataire de l'Appel pour le Congrès international des écrivains, Aragon, fait subir le même sort à l'idéalisme hugolien.

Le « matérialisme dialectique » et la théorie de la conscience comme « reflet » sont débattus en France depuis la parution de la traduction française du livre de Lénine, *Matérialisme et empiriocriticisme* (1928)¹⁹. Georges Bataille et Raymond Queneau, par exemple, se prononcent dès 1932 contre l'idée de « dialectique de la nature »²⁰, amorçant une critique communiste de la philosophie d'État « socialiste ». Le manuel du « diamat », *Matérialisme dialectique et matérialisme historique*, prétendument rédigé par Staline, paraît en 1937. Un an plus tard, et trois ans après la rédaction de la préface rollandienne, le marxiste critique néerlandais Anton Pannekoek, par ailleurs astronome de très grand renom, montre que le « matérialisme » léniniste (repris à son compte par Staline) ne se distingue en rien du vieil « idéalisme bourgeois », et que cette philosophie du socialisme dans un seul pays est en réalité une métaphysique du capitalisme d'État²¹.

De fait, si la dialectique matérialiste consiste à ne plus distinguer les lois de l'esprit humain des lois de la nature, si l'esprit humain se conforme par essence à « l'esprit du réel », pour reprendre l'expression de Goethe plusieurs fois citée par Rolland, alors l'opposition matérialisme-idéalisme s'effondre.

Il est du reste logique que la dialectique hégélienne, qui concevait l'État (prussien) comme un des moments les plus achevés de la synthèse du réel et du rationnel, ait finalement servi à justifier l'État socialiste autoritaire, lequel prétendait fonder sa légitimité sur le mouvement « naturel » de l'histoire humaine – et s'en prétendait la « fin ». Très logiquement également, l'hégélianisme servira dans les années 1990 à justifier l'hégémonie américaine mondiale. De-

puis peu, l'actuel dirigeant Xi Jinping²² dans les pas de Mao affirme que le régime chinois est sur la voie « dialectique » d'une irénique fin de l'histoire humaine et naturelle, mérite que tente de lui disputer le capitalisme libéral de Joe Biden. Il reste à espérer que cette nouvelle guerre froide idéologique tourne à la farce, et qu'elle ne soit pas troublée par les nostalgies monothéistes réactives.

Hegel est très peu (ou très mal²³) lu en France avant les *Leçons sur la Phénoménologie de l'Esprit* que professe Alexandre Kojève à partir de 1933 à l'École Pratique des Hautes études. Même s'il lit l'allemand, il est peu probable que Rolland ait eu une connaissance approfondie de la philosophie hégélienne (comme des œuvres de Marx, d'ailleurs).

La conception rollandienne de la « dialectique », telle qu'elle s'exprime dans ce recueil d'essais littéraires et ailleurs dans son œuvre, est bien davantage inspirée par le présocratique Empédocle²⁴, l'inventeur, d'après Aristote, des quatre éléments. La nature, comme l'esprit humain, est censée entre deux pôles, la tendance négative à la séparation, assimilée au sentiment humain de la haine, et la tendance positive à l'unité, assimilée au sentiment de l'amour. L'être humain peut atteindre une « sagesse » capable de dépasser cette antinomie essentielle, à condition de suivre le précepte, inséparablement esthétique, éthique et heuristique, du néoplatonicien Léonard de Vinci, plusieurs fois répété dans le recueil, et rappelé en conclusion de la préface : « Épouse l'esprit de la nature ! ».

Dans cette préface rédigée en octobre 1935, Rolland semble prendre ses distances avec l'idéalisme hégélien (et goethéen), que le « matérialisme historique » marxiste entend selon lui dépasser :

« La loi [de Hegel] sera à peine formulée que le jeune Marx et ses émules découvriront que ce n'est pas dans l'idée, mais dans l'action que se réalise la synthèse de la pensée et de l'être.

19. Je renvoie sur l'histoire de l'apparition de l'expression en langue française au livre de mon père, cf. Bernard Foutrier, *La lumière du marxisme et l'ombre du Parti* (L'Harmattan, 2016, pp. 263-265). Au PCF, une polémique opposera en 1936 René Maublanc (« Réponses à quelques critiques », pages 1109-1119 du n°33 de mai 1936 de la revue *Commune*), et Henri Wallon (« Quelques remarques sur la signification du matérialisme dialectique », pages 1367 (et suivantes) du n° 35 de juillet 1936). Ces deux articles paraissent dans la « rubrique dirigée par Henri Wallon » intitulée « À la lumière du marxisme ».

20. Cf. Georges Bataille et Raymond Queneau, « La critique des fondements de la dialectique hégélienne », *La Critique sociale*, n°5. Queneau dans un article du numéro de *Critique* n° 195-196 (1963) « Hommage à Georges Bataille », raconte les confrontations de Bataille avec Hegel, et souligne les ambiguïtés de Bataille sur cette question.

21. Cette critique du socialisme d'État est formulée dès les débuts du régime par Boukharine – qui sera exécuté en 1938, l'année de la publication de l'ouvrage de Pannekoek.

22. Cf. « Que reste-t-il du communisme en Chine ? », *Le Monde diplomatique* n° 808, juillet 2021, pp. 1 et 8-9.

23. La très ancienne et très contestable interprétation « éclectique » de Victor Cousin (1792-1867) est dominante jusqu'aux années 1920.

24. Cf. mon article : Pascale Fautrier, « Colas Breugnon, chanson à 'boire' et à 'voir' », in Centenaire de *Colas Breugnon*, Romain Rolland romancier, sous la dir. de Jean Lacoste et Guillaume Bridet, coll. Ecritures, Editions Universitaires de Dijon, 2021, pp. 149-166.

Cette union du sujet et de l'objet, cherchée par Goethe et par Hegel dans un développement dialectique, ne s'accomplit que dans et par l'activité pratique. À la pensée est assigné l'objet de déterminer l'action sociale, qui modifiera le réel. – Et c'est ainsi que, sans s'en douter, Goethe mène à Lénine. Le rêve et l'action se donnent la main. »

Est-ce à dire que la Révolution mondiale prônée par la Troisième Internationale est la « fin de l'histoire » ? Et que « l'activité pratique » conduit inmanquablement à une « harmonie » suprême et définitive, réconciliant à la fin des temps le « rêve » utopique et « l'action » ?

Certes il faut *croire* que la « Révolution présente des peuples » achèvera un jour (« va s'achever », écrit Rolland) la « Révolution permanente » qu'est l'histoire humaine : certes, le « rêve » et « l'action » doivent se donner « la main ». Mais le régime stalinien n'est pas cet achèvement. Goethe mène à Lénine et à Staline, mais l'histoire n'est pas terminée. Se terminera-t-elle ? La fin des lendemains qui chantent, forcément imminente dans tous les messianismes, n'est pas nécessairement pour tout de suite. Seul le « devenir » est « éternel »²⁵, ne cesse de répéter Rolland, et, en conséquence, rien ne permet d'affirmer que l'« activité pratique », cette lutte (trop) humaine du « rêve » et de « l'action », puisse finir.

Les staliniens ont-ils aperçu ces nuances lorsque le livre de Rolland est paru ? Rolland lui-même assumait-il ce démenti implicite du « matérialisme dialectique » ? Il eût fallu pour cela que les uns et les autres fussent conscients de l'aporie philosophique.

La politique rollandienne est un messianisme sans apocalypse : l'harmonie est une épiphanie, jamais un royaume. Son mysticisme n'annule jamais ce qu'on pourrait appeler un manichéisme tragique : les antinomies renaissent incessamment et jamais l'être et le devenir ne font (ne feront) éternellement Un. La « route en lacets » continue à grimper sans mener nulle

part. Sans le dire et peut-être sans le savoir, Rolland avant Sartre décapite le *diamat*. D'ailleurs le premier article de son recueil, « Le poison idéaliste » semble anticiper la critique du « matérialisme dialectique » des communistes critiques. Rolland écrit :

Il n'est qu'un remède : la vérité. Il faut voir la vie comme elle est, et la dire comme elle est. Idéalistes, réalistes, tous ont le même devoir : prendre pour base l'observation réelle, les faits réels, les sentiments réels. [...] Les millions de flots assemblés forment la puissante masse de l'océan, qui obéit à des lois. On peut chercher à dégager les lois et l'unité des choses ; mais d'abord, commencez par voir les choses exactement !²⁶

Relisons Sartre, fustigeant un quart de siècle plus tard l'idéalisme stalinien :

Pendant des années, l'intellectuel marxiste crut qu'il servait son parti, en violant l'expérience, en négligeant les détails gênants, en simplifiant grossièrement les données et surtout en conceptualisant l'évènement *avant* de l'avoir étudié²⁷.

On remarquera que ce reproche atteint Sartre lui-même autant que Rolland – et leur proximité taiseuse avec la Troisième Internationale, l'un entre 1930 et 1934, l'autre entre 1952 et 1956.

Sartre emprunte à Lukács (le second Lukács, le Lukács marxiste critique), sa caractérisation du matérialisme dialectique comme « idéalisme volontariste »²⁸.

Mais le marxisme est-il encore une philosophie s'il ne se confond pas avec le *diamat* idéaliste ? Ce n'est pas le problème de Rolland, qui campe tranquillement près de l'Etna, chez Empédocle. Pannekoek et Sartre tenteront comme les trotskystes de sauver le marxisme du naufrage de la philosophie léniniste et stalinienne.

Il est intéressant de relire aujourd'hui la critique sartrienne de la « démocratie directe » théorisée par le conseilliste Pannekoek : « idées platoniciennes », « singularités générales », ironise Sartre²⁹. Son propre « marxisme » tombe pourtant sous le coup de la même ironie : soit il

25. Cf. CR 116 : Rolland explique dans son article sur Goethe, qu'un certain aspect de sa pensée juge « tout processus humain, non pas sous l'espèce de l'éternité, mais du devenir éternel ». Du coup l'assimilation de Goethe à l'hégélianisme et au matérialisme dialectique léniniste est plus que douteuse.

26. CR 20-21. Ces deux dernières phrases cement au plus près l'ambiguïté rollandienne : Rolland, comme Bataille en 1930, et contrairement à Pannekoek en 1938, conserve de l'hégélianisme l'idée en soi d'un Savoir absolu, de lois qui *seraient* dans la nature ; il suppose que ces lois sont « à chercher », sans se prononcer sur la possibilité réelle qu'on puisse les trouver : qu'elles existent *dans* la nature. La première allusion que fait Bataille au matérialisme dialectique date de 1930, explique Queneau, est dans son article de 1930 *Le bas matérialisme et la gnose* (n° 1 de la seconde série de *Documents*) : Bataille signale que cette fameuse dialectique hégélienne dérive de « conceptions métaphysiques très anciennes, de conceptions entre autres développées par les gnostiques, à une époque où la métaphysique put être associée aux plus monstrueuses cosmogonies dualistes, et par là même étrangement abaissée ».

27. CRD 25-26.

28. CRD 28

29. CRD 26.

est parfaitement introuvable, soit, et ce n'est pas très différent, c'est un messianisme. L'auteur de *La Critique de la raison dialectique* finira, quelques jours avant de mourir, par dévoiler ce pot aux roses.

Depuis la Libération, le philosophe s'est peu à peu converti au « matérialisme historique », qualifié de « seule interprétation valable de l'Histoire »³⁰, c'est-à-dire qu'il a reconnu la nécessité de tenir compte, dans la description des réalités humaines, des rapports de force économiques et politiques structurels – en particulier des rapports de production capitalistes depuis la Révolution industrielle, autrement dit : la lutte des classes. Le « marxisme » devient sous sa plume une « vision du monde », la « conception singulière d'un homme ou d'un groupe d'hommes » dont il est devenu « la culture », « l'arme offensive et communauté de langage »³¹ des salariés exploités. Bref, le marxisme s'est dissous dans un « devenir-monde de la philosophie »³².

Beau paradoxe : le marxisme est la « philosophie indépassable de notre temps » – sauf que ce n'est plus une philosophie, mais au mieux un instrument de l'action, au pire une idéologie. *La Critique de la raison dialectique* n'est d'ailleurs pas une philosophie, explique Sartre, mais une « méthode » d'investigation anthropologique, historique et biographique, et une « idéologie » annexe au « marxisme » – ou l'annexant. La dialectique décapitée n'est pas une philosophie.

De fait, Louis Althusser est le dernier théoricien à avoir tenté de fonder une « philosophie » proprement marxiste. Il n'a aujourd'hui ni héritiers ni disciples, et les hommages qui lui sont rendus par ses anciens élèves, relèvent d'un sentiment de reconnaissance pour l'entraîneur intellectuel qu'il fut plutôt que d'une fidélité à sa pensée. Alain Badiou aujourd'hui, qui le reconnaît avec Sartre comme l'un de ses maîtres, lui est davantage fidèle qu'à Sartre dans l'exigence de refonder la philosophie. Mais sa « dialectique matérialiste »³³, « didactique des vérités éternelles » davantage inspirée par Platon que

par la tradition matérialiste, abandonne le souci de fonder philosophiquement le « matérialisme historique », lequel relève pour lui soit d'une « antiphilosophie » messianique, soit d'un activisme nihiliste. Et c'est paradoxalement par les concepts de « fidélité » et de « foi » que sa philosophie prétend poursuivre le combat de l'émancipation.

La « piété », aporie de la rationalisation.

« Les sacrifices que consentait Guetmanov à l'esprit de Parti étaient parfois rudes et cruels. Là plus rien ne compte, ami d'enfance ou vieux maître à qui l'on doit tout ; il n'y a plus ni pitié ni amour, [...] les sentiments personnels, l'amour, l'amitié, la solidarité, disparaissent d'eux-mêmes quand ils entrent en contradiction avec l'esprit de Parti. » Vassili Grossman, *Vie et destin*³⁴

De la décapitation de la dialectique hégélienne, active et consciente chez Sartre, au moins en partie inconsciente chez Rolland, ne demeure au fond qu'un « sentiment » : la conviction que se joue du côté de la lutte des exploités pour leur émancipation la « marche à l'assaut », le « En avant ! » de l'Histoire (Rolland³⁵).

Chez Rolland le « progrès humain »³⁶ est conditionné par un « il faut » : l'exigence de l'amour *et* de la vérité :

Il faut cultiver dans les âmes l'amour, le sens, le besoin impérieux de la vérité, la nécessité de voir clair dans les choses et les êtres [...].³⁷

Comme on sait, l'amour et la vérité ne font pas bon ménage (Rolland est un lecteur de *La Sonate à Kreutzer*), et ne peuvent se vivre pleinement qu'en littérature, ou en musique : c'est la leçon de *Jean-Christophe*.

Chez Sartre (comme chez Simone de Beauvoir d'ailleurs), la littérature doit inspirer la philosophie, et non l'inverse, voire la décapiter, parce qu'elle se confronte aux « situations » d'une manière concrète, et que leur description

30. CRD 24.

31. Cf. CRD 17.

32. CRD 25

33. BADIOU Alain, *Logiques des mondes, L'Être et l'évènement 2*, coll. L'ordre philosophique, Seuil, 2006, p. 11 : Badiou rend un hommage ambigu au « rayonnement paradoxal » du « matérialisme dialectique » qu'il décrit comme « les règles les plus formalistes d'une subjectivité communiste dont nul ne sait plus d'où provenait le rayonnement paradoxal. Que faire d'un pareil soleil noir ? D'un 'soleil cou coupé' ? »

34. GROSSMAN Vassili, *Vie et destin*, Œuvres complètes, coll. Bouquins, Robert Laffont, 2006, p. 75.

35. CR 14.

36. CR 10.

37. CR 19.

même est déjà un changement, une transformation, une création libre³⁸. Mais surtout la communication entre l'écrivain et son lecteur est chez Sartre le modèle de sa conception de la réciprocité égalitaire. La liberté de l'écrivain est « appel à la liberté » du lecteur, et cette relation auteur-lecteur est en droit le modèle d'une communication universelle et d'une subjectivation (d'une émancipation) égalitaire³⁹.

Et il est évident que cette subjectivation universelle présumée par la pratique littéraire (production et réception) est un rêve hégélien – et le rêve des Lumières.

Dès 1948 dans *Qu'est-ce que la littérature ?* Sartre objecte à ce rêve idéaliste que la pratique littéraire est située, historique, qu'elle ne résout pas les contradictions – et qu'en particulier, l'universalisme abstrait des philosophes du XVIII^e siècle s'échoue sur l'écueil de la lutte des classes capitaliste. La « réciprocité » de la communication littéraire est corrompue par la division entre cléricature intellectuelle et artistique d'une part, et consommateurs d'autre part – et pire, entre consommateurs et exclus de la consommation distinctive bourgeoise : exclus de la « culture ».

Quant à la fraternité révolutionnaire du « groupe en fusion » conceptualisée dans *La Critique de la raison dialectique*, sa « terreur » impersonnelle, si elle rappelle à l'ordre de la réciprocité égalitaire le temps de l'ébullition révolutionnaire, dégénère en esprit de Parti, puis en incarnation de l'esprit de Parti dans l'homme providentiel du socialisme d'État – Staline exemplairement.

La pensée de Sartre, comme celle de Rolland, est guettée par le pessimisme d'un déterminisme naturaliste et organiciste. L'inertie des contre-finalités finit toujours par l'emporter : même la création « libre » de l'écrivain, son « projet existentiel », et jusqu'à la singularité de son style, sont déterminés par le conditionnement originel – qu'ils transcendent en reconduisant ses contradictions à un autre niveau : c'est la fameuse spirale.

Quant à Rolland, on a parfois la désagréable

impression que sa conception du mouvement historique est une naturalisation du providentialisme chrétien d'un Joseph de Maistre : l'auteur du *Théâtre de la Révolution* (1909) décrit la Révolution comme une force tellurique, certes « naturelle », mais aussi implacable que la puissance divine s'abattant sur les monarchies pécheresses chez De Maistre – et non moins sacralisée.

Perce finalement chez les deux hommes, dans ce balancement entre réalisme pessimiste et enthousiasme fusionnel, païen, un « réalisme pluraliste », que Sartre reconnaît avoir adopté dans les années 1920 contre le « monisme » idéaliste de ses professeurs. Il déclare l'avoir apostasié « pour l'avoir retrouvé chez les fascistes »⁴⁰. Mais il en reste quelque chose dans la *Critique de la raison dialectique* : la puissance négative du « pratico-inerte » ou positive de la *praxis* a des allures fatales. Et au bout du compte, les « singularités » ne dépassent la répétition sérielle des aliénations que pour additionner leurs existences séparées (leurs noms propres surnageant dans l'Histoire) comme « des petits pois dans une boîte ».

Chez Rolland, ce pluralisme, ce culturalisme organiciste s'exprime dans *Compagnons de route* à travers les citations de Goethe⁴¹, ou plus nettement encore dans la description du racisme préfasciste de Gobineau.

De fait, la pensée d'extrême droite, aujourd'hui comme entre les deux guerres du XX^e siècle, revendique la « naturalité » de lois infrangibles et « organiques » séparant les êtres humains en groupes étanches, genre, races et/ou cultures. L'actuel culturalisme d'un penseur spiritualiste « païen » de l'extrême droite comme Alain de Benoist, ou d'un agitateur comme Eric Zemmour, est l'héritier du fascisme nourri par les idéologues français du XIX^e siècle – racisme biologique en moins.

Chez Rolland, un certain aristocratism, le culte de la force, de la « santé » (qu'il apprend lisant Nietzsche en Italie chez son amie Malwida von Meysenbug qui a connu le philosophe) le rend perméable à ce climat. Rolland

38. Cf. mon article récent Pascale Fautrier, « Réaliser la situation. Sartre, du réalisme classique au réalisme révolutionnaire », in *Approches matérialistes du réalisme en littérature*, dir. V. Berthelot, A. Goudmand, M. Roussigné, L. Véron, Presses Universitaires de Vincennes, juin 2021, pp. 51-70.

39. Cf. Pascale Fautrier, *ibid.*

40. CRD 24.

41. Cf. CR 94, par exemple : « Goethe disait à Jacobi : "Avec les tendances diverses de ma nature, je ne puis me contenter d'une seule manière de penser. Les choses du ciel et de la terre constituent un si vaste royaume, qu'il ne faut pas moins, pour pouvoir l'embrasser, que tous les organes de tous les êtres réunis ». Il y a dans la philosophie occidentale une tradition très lourde de ce substantialisme organiciste, qui sans doute précède Aristote mais que ce philosophe a fixé. Pour rester dans le domaine allemand, cet organicisme est très présent chez Thomas Mann (dans *La Montagne magique*, 1912-1923, publié en 1924, en particulier).

s'est trouvé dans ses années de formation et jusqu'aux années 1920, à la croisée de chemins qui sont à nouveau les nôtres.

De Renan, Rolland conserve la notion de « race » – tout en se démarquant de Gobineau, et de son ouvrage, qualifié de « monstre », *L'Essai sur l'Inégalité des Races humaines*. On sait que ce livre est l'une des sources de l'idéologie fasciste et raciste. Mais dans son article de 1923, Rolland qualifie de « grand esprit »⁴² le « comte de Gobineau ». Alain de Benoist, récent auteur d'un *Contre le libéralisme* (2019), ne désavouerait pas l'ironie avec laquelle le compagnon de route de la Révolution russe traite le libéralisme d'Alexis de Tocqueville aux prises avec le providentialisme naturaliste de Gobineau. Tocqueville, écrit Rolland, « n'admet pas la doctrine [de Gobineau], cette sorte de prédestination augustinienne, mais qui pèse sur la matière »⁴³. S'il pense, comme Tocqueville, que « la doctrine de l'inégalité permanente donne naissance à l'orgueil, à la violence, au mépris du semblable, à la tyrannie et à l'abjection »⁴⁴, il n'en conclut pas moins qu'il ne veut pas choisir son camp entre la croyance « libérale » en l'égalité universelle des êtres humains, et le culturalisme organiciste fasciste justifiant les régimes autoritaires – parce qu'ils expriment les deux pôles empédocléens du « mouvement incessant » de l'être :

Nous n'avons pas à prendre parti ici dans le combat. [...] Aussi bien voyons-nous dans cette passe d'armes entre deux générations [celle de Gobineau et celle de Tocqueville] un de ces perpétuels mouvements de balancier humain, qui oscille d'un pôle à l'autre, cherchant le point d'équilibre, que perpétuellement sa violence dépasse. [...] Le jour où, au point d'équilibre, se fixerait le balancier, le pouls de la vie serait arrêté.⁴⁵

Relisant ces lignes fin 1935 pour la publication en volume, l'écrivain, sûrement gêné (mais pas au point d'écarter ce texte), ajoute une note : « L'auteur est depuis, entré dans le combat ».

À la date de rédaction de cette note, il s'agit bien sûr du combat antifasciste. Ce n'est pas le

lieu ici, mais il faudrait montrer que la fascination de Rolland pour la force forcément « virile » des puissances naturelles, certes contrebalancée par son optimisme de l'aspiration à « l'unité » dans l'amour (qui n'est pas sans rappeler Jaurès) est le moteur dramatique de son roman *Jean-Christophe*. Le nom propre de son héros musicien est *Krafft*, la « force » (*Kraft*), et cette force fait couple de contraires avec la faiblesse de l'ami Olivier, les deux hommes représentant deux aspects, sinon de Rolland lui-même, du moins de sa vision du monde. Mais du coup ce roman exprime la croisée des chemins où se trouve la France des années 1900-1920 – où Zeev Sternhell⁴⁶ a eu raison de voir le lieu et le moment de naissance du fascisme européen.

En 1923, Rolland condamne finalement, et à quel prix d'isolement et d'insultes reçus, le nationalisme viriliste et militariste. Mais il demeure indulgent avec l'« orgueil féodal » de Montherlant⁴⁷, et déclare comprendre, sinon approuver, sans les nommer, les « déracinés » barrésiens, égotistes et désespérés, d'une certaine jeunesse bourgeoise catholique, laquelle adopte en ces années, en réaction à sa désorientation, l'« idéal de force, d'ordre et de volonté, contre celui de liberté »⁴⁸.

Il faut toute l'expérience sensible pour faire pièce à la tentation de l'activisme « viril » fasciste, né du réalisme pessimiste et « pluraliste ». Il faut surtout toute sa « foi » post-religieuse, dont j'ai montré ailleurs qu'elle s'enracine dans le deuil pour la petite sœur morte pour faire pencher le balancier de l'autre côté – mais en recyclant du côté de l'activisme communiste le déterminisme naturaliste, très-compatible avec le « matérialisme dialectique ». En convertissant le pluralisme pessimiste réactif en optimisme messianique de l'« amour » universel – conversion malheureusement réversible, on l'observera.

Quant à Sartre, il finira par confesser à son secrétaire Benny Lévy, alias Pierre Victor (qui fut mon professeur de philosophie à l'université Paris VII-Jussieu à la fin des années 1980 et au

42. CR 121.

43. CR 128.

44. CR 128.

45. CR 138.

46. STERNHELL Zeev, *Ni droite ni gauche, L'idéologie fasciste en France*, folio histoire, Gallimard, n°203, éd. augmentée, 2012.

47. *Ibid.*

48. *Ibid.* J'ai montré ailleurs combien la très jeune Simone de Beauvoir avait été lectrice de Barrès, et sensible, ces années-là, au désespoir d'une certaine jeunesse bourgeoise catholique dont elle faisait partie. Cf. Pascale Fautrier, « Les Cahiers de Jeunesse de Simone de Beauvoir ou la tentation de l'absolu », *Les Temps modernes* n° 658-659, avril-juillet 2010, en particulier p. 193.

début des années 1990), dans les fameux entretiens qui firent scandale et dont la parution s'étala en plusieurs livraisons dans *Le Nouvel Observateur*, de janvier 1980 jusqu'après la mort de Sartre, survenue le 15 avril. Sartre disait à B. Lévy :

Les révolutionnaires veulent réaliser une société qui serait humaine et satisfaisante pour les hommes ; mais ils oublient qu'une société de ce genre n'est pas une société de fait, c'est une société, pourrait-on dire, de droit. C'est-à-dire une société dans laquelle les rapports entre les hommes sont moraux. Eh bien, cette idée de l'éthique comme fin dernière de la révolution, c'est par une sorte de messianisme qu'on peut la penser vraiment »⁴⁹

Il ne s'agit pas, comme c'est déjà le cas chez Benny Lévy en 1980, d'un retour à la religion – chrétienne ou juive. La « sorte de messianisme » que Sartre convoque ici a davantage à voir avec le messianisme de Walter Benjamin ou d'Ernst Bloch. Il est post-déiste et post-religieux, et certains marxistes, comme Daniel Bensaid, ont cru trouver dans cette voie (benjaminienne) de réflexion un recours contre l'aporie de la « philosophie » marxiste.

Mais en réalité ce messianisme post-déiste, chez Sartre comme chez Rolland, n'est pas une philosophie – mais une aporie, et plus exactement, un « sentiment ».

Chez Rolland, la « foi » en l'amour comme unité universelle se fonde sur l'expérience intime et mystique du « sentiment océanique ». Cette expérience⁵⁰ lui donne à penser qu'une réalité inconnaissable, transcendante au savoir humain, réconcilie les corps et « l'esprit ».

Chez Sartre, la conviction d'une « réciprocité » égalitaire réalisable prend sa source dans une expérience intime et un sentiment : l'idylle avec la chaste mère-sœur, vécue au fond des salles obscures populaires à l'époque du cinéma muet. C'est également sur cet irénisme égalitaire « fraternel » que se fonde son compagnonnage avec Simone de Beauvoir.

Sa fonction psychique est de servir de contrefeu à son pessimisme réaliste et à l'organicisme naturaliste phobique, dont son rapport à la violence est le symptôme, disséqué avec lucidité dans *Le Scénario Freud*. Ce n'est pas pour rien que son ambition d'écrire une éthique

faisant suite à *L'Être et le néant* s'enlise dans les sables de cette question de la violence à la fin des années 1940. Finalement l'aporie éthique de la violence nécessaire, si elle le pousse du côté d'un ralliement aux communistes, « décapite » la dialectique d'une supposée résolution communiste irénique de l'histoire du monde et de la lutte des classes. Sartre, non moins que Rolland, oscille entre le pessimisme de la séparation antagonique, et l'optimisme de sa foi en la possibilité de la réciprocité égalitaire. Comme chez Rolland, des traits d'organicisme naturaliste nourrissent les deux tendances.

Ni l'une ni l'autre des visions du monde sartrienne et rollandienne ne se referment en cercle pieux sur l'expérience affective fondatrice. Une politique ou une philosophie de la piété reconduit l'organicisme naturaliste fasciste – qui se fonde toujours sur un affect jugé « naturel » et « vrai », et donc obligatoire. Il y a chez Rolland comme chez Sartre une ambivalence envers l'affect fondateur – lié chez les deux à la figure maternelle. L'organicisme de Sartre est phobique : phobie de la substance « visqueuse ». Chez Rolland, le « sentiment océanique » est à la fois une fidélité et une réaction à la mélancolie maternelle⁵¹.

Ni chez l'un ni chez l'autre l'expérience affective fusionnelle, qui certes fonde la foi en une communication-communion égalitaire et réciproque, n'est érigée en « vérité ». Le « sentiment », ou l'intuition fondatrice de leur messianisme post-religieux et post-déiste est, comme Hugo assassinant Hoederer dans *Les Mains sales* : « non récupérable ». Récupérable ni par la raison politique ni par une justification naturaliste de la passion. Le sentiment est l'aporie de toute rationalisation. On peut juste dire : « Cela est arrivé ». Je vais le raconter. Cela existe, et ce n'est pas rien.

Sartre et Rolland : deux roses sans pourquoi.

« [...] souviens-toi, ce qui est arrivé à ton père n'est qu'un hasard malheureux, un détail. Le but que poursuit le parti est sacré. Il est la loi suprême de notre temps ! Vassili Grossman, *Vie et destin*⁵²

49. SARTRE Jean-Paul, Benny Lévy, *L'Espoir maintenant, les entretiens de 1980*, Verdier, 1991, p. 79.

50. Cf. mon article « Pascale Fautrier, « Colas Breugnon, chanson à 'boire' et à 'voir' », in Centenaire de Colas Breugnon, Romain Rolland romancier, op. cit., p. 157 en particulier.

51. Cf. *ibid.*, p. 161 en particulier.

52. *Op. cit.*, *Œuvres complètes*, coll. Bouquins, Robert Laffont, 2006, p. 137.

De manière différente, Rolland et Sartre m'ont autorisé à quitter les rivages sûrs du savoir et de la recherche de la vérité, d'une écriture conceptuelle, pour ceux plus incertains, de la pratique littéraire. Dans *Les Rouges*, j'ai nommé « foi » la croyance en la possibilité d'une réciprocité égalitaire – dont la modalité intime est l'amour, et la modalité politique, le « communisme ». Cela signifie également que je considère comme nocif et destructeur tout raisonnement qui prétend fonder cette foi en « réel rationnel » ou substantiel.

La troisième entrée de mon premier journal intime, commencé en avril 1980 (j'ai quinze ans) est pour Sartre : je raconte son enterrement-manifestation, auquel je viens d'assister, et j'y reviendrai souvent. Au moins pour deux « raisons » : parce que cette mort me permet de faire le deuil d'un autre mort, celui de mon grand-père paternel mort à ma naissance. Et aussi parce que ce grand mort glorieux venge, par sa gloire, l'oubli des « n'importe qui » : des « miens ».

C'est la seconde « raison » que je développe lorsque Vincent von Wroblewsky me demande de participer au volume *Pourquoi Sartre ?* publié en France et en Allemagne pour le centenaire de la naissance de Sartre en 2005⁵³. Je raconte un souvenir d'enfance : à chaque fois que nous revenions de la gare de Laroche-Migennes « par les voies », mon grand-père, cheminot communiste en retraite, me racontait qu'une nuit de 1952, il avait peint ces mots à la peinture blanche qu'on apercevait encore sur les murs du lavoir des Cités de Migennes : « Libérez Henri Martin ! ».

Je ne cesse pas d'être touchée à l'idée que Sartre, « biographe » de Flaubert, Baudelaire, Genet etc. est aussi le biographe du marin Henri Martin, ce jeune militant communiste, emprisonné pour avoir distribué des tracts contre la guerre d'Indochine, apprenti-ajusteur à 14 ans, en 1941, puis maquisard. Cette biographie est un livre de combat réclamant la libération du jeune prisonnier⁵⁴ – que mon grand-père défendait en traçant ces lettres blanches la nuit, en prenant sur ses heures de sommeil.

Dans un article du *Monde*, le journaliste

Viansson-Ponté avait évoqué cette autre inscription qu'on apercevait du train en passant en gare de Laroche-Migennes, et que mon grand-père avait aussi contribué à tracer.

Mon roman, *Les Rouges*, publié en 2014, commence et se termine, et s'écrit à Vézelay, « colline inspirée », haut lieu du XII^e siècle qui se trouve à 70 km au sud de Migennes. Rolland, Bataille et Queneau, protagonistes des débats autour du matérialisme dialectique que j'évoquais plus haut, sont liés à Vézelay. Rolland habite la colline à partir de 1937, Bataille après-guerre, la famille Queneau est liée au village. Je possède une petite maison depuis 2015 dans un village tout proche.

Le nom de Rolland apparaît dès la cinquième page de mon roman. J'ai déjà expliqué à quel point les deux romans de Rolland que je cite dans cette page, *Jean-Christophe* et *Colas Breugnon*, sont l'une des clés⁵⁵ du jeu des noms fictionnels/non-fictionnels. À commencer par ceux des deux personnages qui dialoguent tout le long du livre, JC et Madeleine. JC n'a rien à voir avec Jean-Christophe Krafft – sinon qu'il incarne dans le roman la tentation du pouvoir (social-démocrate), et de la puissance qu'il confère. Madeleine est, je l'ai dit, le prénom de la petite sœur morte de Rolland, et de celle qui lui a survécu. Antoinette est le prénom de la mère de Rolland, et le véritable prénom de ma grand-mère, nommée Madeleine dans le livre – comme « moi ».

Rolland est d'abord le grand homme de ma grand-mère, et de son institutrice « rouge » et féministe de Mailly-la-Ville, Madame Rocher. J'apprends à le connaître, livre après livre (je n'ai pas lu tout Rolland), mais il fut d'abord un objet de piété – ou la figure métonymique de cette piété.

Ma grand-mère est morte en 1983, quelques semaines après ma rencontre avec les trotskystes, dont Jean-Christophe Cambadélis, alors second de Pierre Lambert. J'ai dix-huit ans, je n'ai pas le bac, je vis seule, la mort de ma grand-mère me laisse dans un profond désarroi moral et matériel. Dès l'année suivante, je subis l'irrésistible attraction de cet homme qui s'intéresse à moi. Cet homme qui se prénomme

53. FAUTRIER Pascale, « Libérez Henri Martin ! », *Pourquoi Sartre ?* Collectif sous la dir. de Vincent von Wroblewsky, Le Bord de l'Eau éditions, 2005, pp. 136-141 ; le volume est également paru en Allemagne sous le titre *Lebendiger Sartre, 115 Begegnungen, Herausgeben von Vincent von Wroblewsky*, Basis Druck Verlag, Berlin, 2009, et mon texte se trouve p. 141 sous le titre « Freiheit für Henri Martin ! »

54. SARTRE Jean-Paul, *L'Affaire Henri Martin*, Gallimard, 1953.

55. FAUTRIER Pascale, « Colas Breugnon, chanson à 'boire' et à 'voir' », in Centenaire de *Colas Breugnon*, Romain Rolland romancier, *op. cit.*, p. 166.

Jean-Christophe.

« Sartre » et « Rolland » sont deux figures de ma piété, de ma propre fidélité envers les « miens », ce « nous », à la fois évident et énigmatique des *Rouges*. Le « nous » de mes origines familiales prolétaires du côté paternel : « rouges », « communistes ». Mais la mort de Sartre renvoie aussi à la mort de mon grand-père maternel, enterré dans une fosse commune six mois après ma naissance – cause évidente de la dépression de ma mère, et raison pour laquelle je suis envoyée vivre chez ma grand-mère paternelle, Antoinette-Madeleine.

Comment s'articulent piété et « foi » politique ? Comment s'articulent le collectif de la politique et l'intime de la passion ? C'est la question centrale de mon roman.

Au cœur des *Rouges*, l'antinomie entre la piété et la raison politique fait exploser l'esprit de parti : lorsque mon père est accusé de « complot international contre le Parti communiste français » en 1970, ma famille quitte le Parti communiste – sous l'impulsion déterminante de ma grand-mère Antoinette-Madeleine. C'est une leçon fondamentale pour moi. Une de celles qui vous décapite définitivement toute « dialectique » politique sans démonstration.

Mon père a refusé d'être ce qu'on appelle aujourd'hui un « transfuge ». Il a voulu, ou cru « vouloir », demeurer fidèle aux « siens », sabotant très tôt, plus ou moins consciemment toute possibilité de devenir autre chose qu'un militant communiste professionnel – n'hésitant pas à renoncer à sa carrière de « cadre du parti », stoppée net par l'accusation de « complot ». Désormais fixé à ce tourniquet de sa vie, il publie tout de même quelques livres de réflexion sur ce qu'il appelle le « phénomène communiste ». Et développe une théorie sur le « matérialisme dialectique » : expliquant comment l'expression a été forgée, en russe, puis en allemand, et enfin seulement en français dans la traduction du livre de Lénine, je l'ai rappelé plus haut, il montre que ces débats autour de l'existence d'une « philosophie marxiste » sont en réalité un « leurre »⁵⁶. C'est-à-dire une justification rationnelle, un camouflage de ce qui seulement existe : les combats du mouvement ouvrier, les luttes des militants communistes et syndicalistes cégétistes, comme l'était mon grand-père, parvenant, malgré l'inégalité fla-

grante des rapports de force, à arracher, comme on sait, de notables victoires.

De fait, *Les Rouges* est le roman des victoires et des défaites des « nôtres ». Le désir de témoigner de leur existence. Mais redoublant cette piété, il est aussi le « roman de mon père », le roman de sa réhabilitation, la sanctification communiste de son impossibilité d'avoir été un transfuge.

Il répète souvent que rien de ce qui n'est pas de Migennes, où il a transformé en musée la maison familiale, rien de ce qui vient « de l'autre côté » ne l'intéresse.

Il répète souvent aussi, à propos de cette histoire de « complot », non sans une certaine jouissance perverse : « S'ils m'avaient fusillé, ils auraient eu raison ».

Mais pour quelle faute ?

Sans entrer dans la psychologie de mon père, on peut être certain qu'il s'agit, aussi, de la faute d'être devenu, malgré lui, un intellectuel qui s'interroge sur les « raisons », les « erreurs » et les « leures ». Quoiqu'il dise, cette réflexion est traître à la piété, à une sentimentalité familiale ô combien organique, et dont l'attachement au « parti » n'était qu'une annexe.

Faute d'avoir assumé la casuistique des compromis (et des crimes) politiques, mon père préférerait avoir été « fusillé » par les communistes plutôt que d'avouer leur donner tort.

Mais j'entends autre chose. J'entends dans cette phrase indéfiniment répétée de mon père que la « raison », criminelle en l'occurrence, libère de la piété.

J'entends qu'il vaut mieux être mort qu'enfermé vivant dans le caveau de la « piété » familiale.

Et cela, il ne peut pas le dire.

J'ai écrit *Les Rouges*, pour dire cela qu'il ne dira jamais.

Et je l'ai dit pour m'échapper du cercle magique de ma propre fidélité morbide à la fidélité morbide de mon père : pour m'échapper de la « ratoire » mélancolique, comme dit Rolland à propos du deuil interminable de sa propre mère pleurant sa petite fille Madeleine.

Je crois que la « littérature » (cela ne tient qu'à nous qu'elle existe), peut seule rendre compte de la violence destructrice de ce *double bind* qui enferme mon père, cette séquestration à perpétuité à laquelle on se condamne lorsque,

56. En particulier dans son livre cité note 19, *La Lumière du marxisme et l'ombre du Parti*, op. cit., p. 265. Et c'est le centre et le moteur de sa démonstration.

comme Franz dans *Les Séquestrés d'Altona*, on ne veut rien lâcher ni de la raison, ni de la piété.

C'est alors que « la mort vit une vie humaine », comme écrivait Kojève décrivant la négativité hégélienne. Gloire à ceux qui se souviennent du sang versé.

Depuis les Grecs, le conflit entre la piété et la sophistique politique est le fondement de la tragédie : conflit dont le nom d'Antigone est le paradigme.

Est-ce que vraiment la « littérature » a perdu la puissance de dire l'antinomie entre nos passions et nos rationalisations ? Est-ce que vraiment notre « foi » secrète en une imminente résolution irénique ne dirige plus nos actions intimes et collectives ? Est-ce que les ratés de la subjectivation réciproque et égalitaire ont cessé d'être « notre » problème ?

« Rolland » et « Sartre », « idées » et « personnages », ne sont pas des constructions factives plus ou moins vraisemblables, mais des points de focalisation conscients et inconscients de l'énergie pulsionnelle, qui orientent nos vies psychiques et nos pratiques.

Toute « littérature » qui ne soit pas de pur divertissement prend la mesure d'une orientation « politique » et/ou métaphysique aimantée par quelques noms.

Même si finalement le texte littéraire nous murmure tout bas que la passion et la politique sont aussi deux « roses sans pourquoi ».

« Rolland » et « Sartre » sont deux motifs dans la broderie du XX^e siècle que j'ai tramée ici. Ils ont existé comme « les rouges », comme Camille, Antoinette, Henri Martin, et les autres. Rien n'aura eu lieu qu'eux.

Ils ont existé comme Vézelay existe. Comme la Madeleine de Vézelay en haut de la colline.

Mais attention : *Ceci n'est pas une « colline inspirée »*. Ni une colline « héroïque » (n'en déplaise à Barrès⁵⁷). On ne monte pas au ciel par la rue Saint-Pierre – qui d'ailleurs n'est pas une « route en lacets ». Derrière la basilique, la terrasse sur le Morvan est un belvédère, et un cul-de-sac. Beauté dangereusement sublimée par la littérature ; et « ratoire ».

Cet absurde alexandrin et son rythme de locomotive monomaniaque le dit assez :

Vézelay, Vézelay, Vézelay, Vézelay⁵⁸.

« Le plus bel alexandrin français », d'après Aragon.

Assurément aussi : le plus imbécile.

Contre le « poison idéaliste » de la contemplation nostalgique et pieuse, ne jamais « accepter », écrit Rolland, « le monde odieux de la défaite – le passé »⁵⁹.

57. BARRÈS Maurice, *La Colline inspirée*, Plon, 1930, p. 1 : Barrès qualifie Vézelay d'« héroïque » à la première page de ce livre consacré à une autre « colline éternelle », comme on a aussi appelé Vézelay.

58. François Mitterrand, autre Vézélien inspiré, cite cette phrase d'Aragon dans *La Paille et le grain*, mais je n'ai pas retrouvé les références de la phrase d'Aragon.

59. CR 11.

Fut-il plus proche « compagnon de route » que Stefan Zweig ? Pourtant... Jacques Le Rider, spécialiste de la Vienne fin-de-siècle, revient sur cette amitié.

Quand les routes se séparent : Stefan Zweig et Romain Rolland

Jacques Le Rider

Stefan Zweig a rencontré Romain Rolland pour la première fois en février 1911. C'est l'admiration que lui inspire *Jean-Christophe* (« le premier roman délibérément européen [...], le premier appel décisif à la fraternisation¹ ») qui l'a poussé à rechercher un contact personnel avec l'auteur, de quinze ans plus âgé que lui. D'emblée, Stefan Zweig a adopté face à Romain Rolland l'attitude d'un admirateur et d'un disciple dévoué. Quand il évoque cette première rencontre de 1911 dans ses mémoires, il ajoute : « C'est ainsi que commença une amitié qui, à côté de celle de Freud et Verhaeren, devint la plus fructueuse et même, en bien des heures, la plus décisive dans l'orientation de ma vie². » Chez Zweig, les exercices d'admiration prennent la forme d'une monographie consacrée au grand homme et à ses œuvres : il publie en 1910 son *Émile Verhaeren* et en décembre 1920 son *Romain Rolland*, daté de 1921 (la troisième édition, en 1926, sera augmentée d'une présentation des livres les plus récents de Rolland). Devenu au fil des années 20 un des plus célèbres écrivains de langue allemande, Stefan Zweig reste un soutien indéfectible de la diffusion des œuvres de Romain Rolland dans l'aire culturelle de langue allemande, appuyant les projets de traduction (Zweig a lui-même traduit de Rolland, en 1918, *Aux peuples assassinés* ; en 1919, la pièce *Le Temps viendra* ; en 1919, une scène de *Liluli* ; en 1922, *Clerambault*) et recommandant ses pièces aux directeurs de théâtre. En 1926, pour le soixantième anniversaire de Romain Rolland, Stefan Zweig est la cheville ouvrière de la publication du *Liber amicorum* qu'il co-édite avec Maxime Gorki et Georges Duhamel.

Pour leur part, les relations de Zweig avec Freud ont commencé en 1908. Elles ont d'abord été moins étroites que celles qu'il entretenait avec Rolland (la correspondance de Zweig et de Freud est beaucoup moins abondante) et plus encore placées sous le signe de l'admiration respectueuse (précisons que Freud a vingt-cinq ans de plus que Zweig). La visite de Romain Rolland à Sigmund Freud, à Vienne, le 14 mai 1924, organisée par Stefan Zweig qui accompagne Rolland et sert de truchement entre ses deux maîtres, est un événement mémorable. L'année suivante, en juin, Zweig assiste en compagnie de Romain Rolland au premier Festival Haendel de Halle, puis Zweig et Rolland se rendent aux Archives Nietzsche de Weimar et rencontrent Elisabeth Förster-Nietzsche.

Mais dans les années trente, les relations de Zweig avec Rolland et avec Freud évoluent de manière opposée : alors que Zweig, à qui Freud a vite pardonné les quelques approximations de l'essai qui lui est consacré dans la trilogie *La Guérison par l'esprit. Mesmer, Mary Baker-Eddy, Freud* (1931), se rapproche du fondateur de la psychanalyse et, dans les années d'exil à Londres, devient un intime de la famille Freud (après la mort de Freud le 23 septembre 1939 c'est lui qui prononce le 26 septembre, au crématorium de Golders Green, un des trois éloges funèbres du maître disparu), – ses relations avec Romain Rolland se tendent et finalement s'éteignent en 1940, au lendemain de son départ pour le Brésil. Zweig a séjourné à Paris, pour la dernière fois, du 11 au 28 avril 1940 ; le 24 avril, il a enregistré son dis-

1. ZWEIG Stefan, *Le Monde d'hier. Mémoires d'un Européen*, trad. Dominique Tassel, in St. Zweig, *Romans, nouvelles et récits*, sous la dir. de Jean-Pierre Lefebvre, Gallimard (La Pléiade), 2013, vol. 2, p. 1038.

2. *Ibid.*

cours « Pour ceux qui ne peuvent pas parler » au studio de Radio Paris ; le 26 avril, il a prononcé sa conférence « La Vienne d’hier » au Théâtre Marigny. Pendant cet ultime séjour à Paris, Zweig a repris contact avec tous les amis français qu’il pouvait rencontrer. Il a cherché à joindre Romain Rolland à Vézelay, mais sans y parvenir.

Dans les années 30, les divergences politiques ont fait souffler un vent parfois glacial sur l’amitié qui unissait depuis vingt ans Romain Rolland et son compagnon de route Stefan Zweig. Un fossé s’est peu à peu creusé entre l’engagement politique de Rolland, défenseur de l’URSS, et l’attitude de retrait antipolitique de Zweig, aussi réticent envers le stalinisme qu’envers le national-socialisme. En 1932, les préparatifs du Congrès mondial contre la guerre, dont l’idée a été lancée par Henri Barbusse et Romain Rolland dans un article publié le 27 mai 1932 à la une de *L’Humanité*³, et qui, prévu initialement à Genève en juillet, mais interdit par les autorités helvétiques, se réunira finalement à Amsterdam les 27-28 août 1932⁴, font apparaître les divergences entre Rolland et Zweig.

Henri Barbusse a invité Stefan Zweig à ce congrès, en accord avec Romain Rolland. En mars 1932 Zweig répond favorablement à cette invitation de Barbusse tout en déplorant la division du mouvement pacifiste entre communistes, socialistes⁵ et « bourgeois radicaux » et en appelant à un « cessez-le-feu » entre ces partis. « Nous, les moins utilisables du point de vue des partis, sommes justement les mieux à même de nous rendre utiles en lançant un tel appel⁶ », écrit Zweig dans sa lettre ouverte à Barbusse. Le 27 juillet 1932, Romain Rolland commente en ces termes la lettre de Zweig à Barbusse :

« Dans votre belle lettre ouverte, publiée par *Monde*, vous employez cette expression : “ Nous, dont on ne peut servir dans un parti ”. Je l’interprète dans le sens : “ *Nous, qu’on ne peut utiliser pour les intrigues d’un parti* ”, ou : “ ceux qu’aucun parti ne

peut manœuvrer ”.

Friedrich Adler, dans une lettre du 25 juillet à Barbusse (dont j’ai copie et qu’il va publier), donne cette interprétation péjorative : “ *les inutilisables pour les partis* ”, en y attribuant un sens dédaigneux. Comme qui dirait : - “ « les bons à rien ». – L’admettez-vous⁷ ? »

Stefan Zweig n’a pas répondu aux questions de Romain Rolland et il n’est pas non plus venu au congrès d’Amsterdam (il dira qu’il n’avait pas été prévenu à temps du lieu et de la date de ce congrès).

Lorsqu’il se définissait comme « le moins utilisable du point de vue des partis », Zweig entendait cette formule au sens le plus fort. Deux ans plus tard, il allait faire son autoportrait dans sa biographie d’Érasme : « Parce qu’il ne veut se rallier à aucun des deux partis, Érasme est rejeté par l’un et l’autre. [...] Luther lance sur lui l’anathème, et l’Église catholique, de son côté, met tous ses livres à l’Index. [...] Vis-à-vis des politiciens, des meneurs et des menteurs qui attisent les passions sectaires, l’artiste ou l’intellectuel, selon Érasme, se doit de jouer un rôle de médiateur intelligent. [...] Son devoir n’est pas de monter au front, mais uniquement de désigner l’ennemi commun, celui qui s’oppose à toute pensée libre, autrement dit : le fanatisme sous toutes ses formes ; non pas en se tenant à l’écart des partis – car l’artiste a vocation à être en sympathie avec l’humanité – mais au-dessus d’eux, *au-dessus de la mêlée*⁸. »

Au-dessus de la mêlée : en français dans le texte de Zweig, cette phrase est bien sûr une allusion au manifeste publié par Romain Rolland en septembre 1914. Stefan Zweig, dans son *Érasme* de 1934, veut dire *au-dessus des partis* et cette citation cachée suggère aussi qu’en adoptant cette attitude antipolitique « érasmiennne » il est resté fidèle à son maître et ami Romain Rolland, tandis que c’est Rolland lui-même qui, en devenant le compagnon de route du Parti

3. Romain Rolland et Henri Barbusse, « Un grand congrès contre la guerre », in *L’Humanité*, 27 mai 1932, p. 1. Cet appel voisine à la une de *L’Humanité*, sous le titre commun « Alerte, la patrie prolétarienne est en danger ! » avec un article d’information intitulé « Installé à Kharbine, l’état-major nippon menace directement la frontière de l’URSS – La Commission d’enquête de la SDN s’empresse de quitter Kharbine – La France est derrière l’agresseur japonais ».

4. Ce mouvement fonctionnera avec celui du Congrès européen contre le fascisme et la guerre (salle Pleyel, 4-6 juin 1933) au sein du Comité Amsterdam-Pleyel.

5. Le social-démocrate autrichien Friedrich Adler a publié dans le *Populaire*, le 20 juillet 1932, un article intitulé « Le Congrès mondial contre la guerre n’est qu’une manœuvre communiste dirigée contre les partis socialistes ». Stefan Zweig commente cette prise de position de Friedrich Adler dans sa lettre à Romain Rolland du 23 juillet 1932 : « La façon des socialistes est purement insensée », écrit-il (Rolland / Zweig, *Correspondance 1928-1940*, p. 282).

6. Nous traduisons ainsi la phrase « Zu solchem Waffenstillstand — ich sage Waffenstillstand, nicht dauernden Frieden — die untereinander uneinigten Parteien aufzurufen, sind vielleicht gerade wir, die parteimäßig Unbrauchbaren, die brauchbarsten » (Stefan Zweig, « Ruf eines Menschenfreundes: Einheitsfront gegen den Krieg », in: *Erkenntnis und Befreiung – Organ des herrschaftslosen Sozialismus* [revue anarcho-socialiste], 29/1932, S. 1-2, texte publié in Stefan Zweig, „*Worte haben keine Macht mehr*“. *Essays zu Politik und Zeitgeschehen 1916-1941*, éd. par Stephan Resch, Vienne, Sonderzahl Verlag, 2019.

7. Rolland / Zweig, *Correspondance 1928-1940*, p. 286.

8. ZWEIG Stefan, *Grandeur et tragédie d’Érasme de Rotterdam*, suivi de *Castellion contre Calvin, ou Conscience contre violence*, trad. Jean-Jacques Pollet, Paris, Les Belles Lettres (Bibliothèque allemande), 2019, p. 45 sq. (*au-dessus de la mêlée* : en français dans le texte de Zweig, cette formule fait clairement allusion au manifeste publié par Romain Rolland en septembre 1914).

communiste et de la Troisième internationale, le *Ko-minintern*, a trahi son idéal de naguère. Dans ses lettres à Rolland, Zweig ne cesse de le dire entre lignes : « Vous me reprochez de m'écarter de vos positions politiques, mais c'est vous, en réalité, qui trahissez le grand, le vrai Romain Rolland, celui d'*Au-dessus de la mêlée*, celui que j'admire, celui que je regrette. »

La politique fait de plus en plus horreur à Zweig. Il écrit dans *Marie Stuart* (1935) : « De tout temps, la politique a été la science de l'absurdité. Elle est opposée aux solutions simples, naturelles et raisonnables ; c'est dans les difficultés et la discorde qu'elle trouve son plus grand plaisir⁹. »

Jusqu'à la fin de 1932, Zweig a sous-estimé le danger qui menaçait la République de Weimar : le 15 janvier 1932, alors qu'il séjourne à Paris, à l'hôtel Louvois, il écrit à Rolland : « Les gens en Allemagne ont plus peur qu'il ne soit nécessaire. Rien n'arrivera là-bas. Je ne crains pas les hitlériens, même s'ils arrivent au pouvoir – après deux mois ils se dévoreront entre eux ! Pour ma personne, je me sens plus libre que jamais – et j'ose dire plus intelligent que les autres¹⁰. » Dans l'été 1932, il déclare au Français René Lévy, venu à Salzbourg pour l'interviewer (l'entretien sera publié dans la revue *Monde* le 30 septembre 1933) : « Il y a mieux à faire que de tenter de maintenir l'Allemagne en sujétion permanente : pourquoi ne pas faire collaborer sa formidable volonté, sa force de travail, son idéalisme [...] au grand œuvre de la reconstruction de l'Europe et du monde¹¹ ? »

Dans ses lettres à Romain Rolland, Stefan Zweig proclame sans cesse qu'il veut passer à l'action, mais chaque fois il avoue son indécision. Ainsi, le 4 février 1933, il condamne à nouveau « le stupide et acharné combat entre la deuxième et la troisième Internationale » et il en tire argument contre l'engagement politique : « Je me refuse à tout effort [...] unilatéral, socialiste ou bolcheviste [...]. La politique n'existe que pour les politiciens. » Dans la même lettre, il affirme qu'il ne se comportera pas comme son ami Richard Strauss : « Il fait chaque jour ses quatre pages de bonne musique et son dédain pour toute la poli-

tique est vraiment souverain¹². Mais moi, je vois trop de jeunes gens et je suis obligé de trouver pour eux des encouragements. [...] Seuls Thomas et Heinrich Mann montrent du courage. Nous serons sous peu le vieux cercle étroit comme pendant la guerre. » Et il conclut en demandant à Romain Rolland de lui montrer la voie : « J'ai grand besoin de causer avec vous [...]. Vous avez la vue plus large et (comme toujours) plus énergique que les autres. [...] Je viendrai, bon et pieux pèlerin, comme autrefois, chez vous¹³. »

Mais quelques jours plus tard, Zweig renonce à suivre Rolland. Ce dernier vient de publier dans *Europe* « À propos du fascisme allemand », un texte d'une page dénonçant les violences nazies qui s'achève sur ces mots : « Nous en appelons, pour qu'ils se joignent à notre protestation, à tous les écrivains, à tous les porte-parole de l'opinion, à tous ceux d'Europe et d'Amérique, à quelque parti qu'ils appartiennent, qui ont le sentiment de l'indigne outrage fait à la dignité essentielle de l'homme et du citoyen, et de la solidarité qui nous lie tous à tous ceux qui luttent contre le terrorisme déchaîné d'une réaction sans scrupules et sans frein¹⁴. » Et Zweig écrit dès le 5 mars 1933 à Rolland : « Je ne crois pas [...] aux appels. Ils soulagent notre conscience, mais à Genève, ils savent bien supprimer tout ce qui leur est gênant. En ce moment, on ne peut rien espérer des protestations [...]. Les paroles n'ont aucune force. » Et il ajoute ces mots surprenants : « Ce qu'il faudrait, ce seraient des actes de terrorisme, par exemple casser les vitres du palais à Genève – pas dans le sens symbolique, mais avec des pierres réelles. Ce qu'il nous faut, c'est une avant-garde (système fasciste), une « *Stoßtruppe* » qui, pour la paix, use de la même brutalité physique que les autres pour la guerre¹⁵. »

Un peu plus tard, le 10 avril 1933, Stefan Zweig explique plus clairement pourquoi il hésite à s'associer aux appels antifascistes : « Je ne veux pas, fidèle à moi-même, haïr tout un pays et je sais que la langue dans laquelle on écrit ne permet pas de se séparer d'un peuple, même dans sa folie, et de le maudire. Pour moi, c'est maintenant une résolution profonde qui s'ouvre. Faut-il rester ? Faut-il s'en aller ? » Et il

9. Stefan Zweig, *Marie Stuart*, trad. Alzir Hella, Paris (Bernard Grasset, 1936), Librairie générale française – Le livre de poche, 2001, p. 26.

10. Rolland / Zweig, *Correspondance 1928-1940*, p. 248.

11. « À Salzbourg. Chez Stefan Zweig », in Stefan Zweig, *L'Esprit européen en exil*, p. 82 sq.

12. En 1933, les jugements de Stefan Zweig sur l'attitude politique de Richard Strauss sont plutôt sévères. Le 3 août 1933, il écrit à Romain Rolland : « Richard Strauss est venu [au Festival de Salzbourg] et je lui ai parlé. Il est partisan ouvert de la nouvelle Allemagne, mais en gardant sa liberté personnelle. Il a refusé d'aller en audience chez Hitler et a attendu sa visite, il continue de faire mon opéra [*La Femme silencieuse*] et dit qu'il le gardera chez soi si on osait lui faire le moindre obstacle. Comme pendant la guerre, il est au fond indifférent aux événements, son monde reste la musique et il ne veut pas en sortir » (Rolland / Zweig, *Correspondance 1928-1940*, p. 358). Il écrit encore le 20 août : « J'ai eu la visite de Richard Strauss, qui est venu tout spontanément (trois jours avant il était avec Hitler). Mais au fond, c'est un parfait je-m'en-foutiste, rien ne l'intéresse que sa musique et il se défend encore assez bien contre sa femme et son fils qui veulent l'entraîner dans le national-socialisme. Il venait pour me jouer au piano les deux premiers actes de notre opéra, qu'il a terminés dans l'esquisse pour le piano. J'étais étonné par la fraîcheur de la musique [...] : le génie musical a pris place dans un homme bien médiocre chez Strauss, mais il s'est bien installé et reste docilement à sa décision » (*ibid.*, p. 362).

13. Rolland / Zweig, *Correspondance 1928-1940*, p. 315 sq.

14. ROLLAND Romain, « À propos du fascisme allemand », in *Europe*, n° 123, mars 1933, p. 440.

15. Rolland / Zweig, *Correspondance 1928-1940*, p. 327. *Stoßtruppe* : troupe de choc.

ajoute : « Comme toujours (Italie, Russie et maintenant Allemagne), les émigrants font terriblement tort à ceux qui restent¹⁶. » Au cours des années suivantes, Stefan Zweig veillera constamment, dans ses déclarations publiques, à ne rien dire qui puisse pousser à la haine de l'Allemagne et de la culture allemande, par souci de préserver la possibilité de reconstituer un jour ce qu'il nomme l'unité spirituelle de l'Europe et du monde. À ses yeux, la dénonciation de l'antisémitisme nazi par un intellectuel juif autrichien en séjour à l'étranger n'aurait pas pesé lourd face à la propagande nazie ; elle aurait peut-être même aggravé, pense-t-il, la situation des Juifs encore nombreux sur le territoire du Reich. Cette retenue décevra et parfois même indignera ceux qui estimaient au contraire qu'une dénonciation énergique du nazisme, venant d'un écrivain aussi célèbre que Stefan Zweig aurait pu marquer l'opinion publique en France, en Grande-Bretagne, aux États-Unis, en Amérique du Sud...

Dans une lettre à Zweig, écrite en novembre 1938, au lendemain de la Nuit de Cristal, Rolland évoque « les ignominies du racisme hitlérien » et il ajoute : « Mais dites-moi pourquoi, du peuple juif, dans le monde entier, n'a pas jailli, depuis dix ans, une grande voix de douleur et de malédiction ? Nous l'attendons, nous l'appelons¹⁷. » Et Zweig lui répond : « J'ai tâché pendant deux ans de réunir les meilleurs pour faire un manifeste¹⁸ – sachant bien qu'il ne servirait à rien dans la vie réelle, mais qui serait resté comme document. Hélas, personne n'avait le temps, personne ne répondait. L'idée d'une unité juive, d'un plan, d'une organisation, n'existe malheureusement que dans la tête de Hitler et de Streicher. On ne peut pas comprendre que 400 000 Juifs soient restés encore cinq ans en Allemagne. »

Sur beaucoup de points, Zweig fait pourtant preuve d'une lucidité qui a manqué à bon nombre de ses contemporains. On est même surpris par certaines analyses qui révèlent que Zweig, même si l'on ne lui donne pas raison, est un observateur perspicace de l'actualité politique. Il écrit par exemple à Romain Rolland, le 10 mai 1933, comme s'il pressentait déjà le pacte germano-soviétique d'août 1939 : « On s'attendait à ce que la Russie s'éloignât de l'Allemagne

nouvelle. Au contraire, elle est plus intime avec elle qu'avec l'autre. On dit que c'est de la grande politique : par la destruction des sociaux-démocrates, ils espèrent le communisme comme seule possibilité pour le quatrième Reich, après le « troisième Reich » de Hitler¹⁹. »

Stefan Zweig a vite compris que Vienne ne pourrait pas longtemps tenir tête à Berlin et que le régime autoritaire imposé par le chancelier Dollfuss n'empêcherait pas les nazis de réaliser leur projet d'annexion de l'Autriche. Quand, en octobre 1933, il loue à Londres l'appartement qui lui servira de refuge lorsqu'il décidera de quitter définitivement l'Autriche, il fuit la vie familiale à Salzbourg qui lui est devenue pénible. Mais il est certain aussi qu'il a conscience de la fragilité de sa situation personnelle à Salzbourg. Dès le 10 avril 1933, Zweig écrit à Romain Rolland : « L'Autriche est perdue, l'*Anschluss*, question de peu de temps. Aucune illusion là-dessus²⁰. » Et il ajoute dans sa lettre suivante à Rolland, du 26 avril 1933 : « Les choses en Autriche vont de plus en plus vers la dictature nationale-socialiste²¹. » La perquisition de sa maison de Salzbourg par la police autrichienne, venue chercher une supposée cache d'armes destinées à la milice sociale-démocrate, le 18 février 1934, au lendemain des journées de guerre civile qui ont secoué l'Autriche du 12 au 16 février, sera le choc qui poussera Stefan Zweig à la décision qu'il hésitait à prendre depuis plusieurs mois : quitter Salzbourg et se fixer à Londres. Cet épisode a révélé que Stefan Zweig, malgré sa volonté de rester à l'écart des partis, passait en Autriche pour un intellectuel de gauche, pour un ami du parti social-démocrate, et même, depuis son voyage en URSS en septembre 1928²², pour un sympathisant communiste : c'est cette réputation qui lui avait valu la perquisition de sa maison de Salzbourg, à la suite d'une dénonciation anonyme. Il le raconte à Romain Rolland dans sa lettre du 25 février 1934, en s'indignant de « l'offense », de la « gifle morale » qui lui a été infligée : « Cela à moi qui n'ai jamais été dans un parti et adversaire de toute violence, cela dans une ville où je vis paisiblement depuis quinze ans²³ !! »

En octobre 1933, le scandale causé par les tergiversations Stefan Zweig face à Klaus Mann, qui lui

16. *Ibid.*, p. 332 sq.

17. *Ibid.*, p. 559.

18. Cf. « Quelques éléments de base pour un manifeste à mettre au point collectivement » et « Esquisse d'un manifeste juif », in Stefan Zweig, *L'Esprit européen en exil*, p. 153-162 et p. 179-184.

19. *Ibid.*, p. 342.

20. *Ibid.*, p. 334.

21. *Ibid.*, p. 335.

22. Du 7 au 19 septembre 1928, Stefan Zweig, invité à l'occasion de la célébration du centième anniversaire de la naissance de Tolstoï, avait séjourné à Moscou, passé une journée à Léninegrad et visité la maison de Tolstoï à Iasnaïa Poliana. Au cours de ce séjour, il avait rencontré Gorki, Eisenstein, Alexandre Taïrov, ainsi que le commissaire du peuple à l'Instruction publique, Anatoli V. Lounartcharski.

23. Rolland / Zweig, *Correspondance 1928-1940*, p. 395.

a demandé un texte pour sa nouvelle revue antifasciste *Die Sammlung* (*Le Recueil*), met en évidence le caractère intenable de la position antipolitique, au-dessus de tous les partis, sur laquelle Zweig continue à camper. Pis encore, son attitude est apparue comme une tentative de ménager des intérêts politiques opposés et inconciliables. Zweig a semblé préoccupé avant tout de la préservation de ses intérêts sur le marché du livre allemand, au point de retirer son soutien à l'un des intellectuels antifascistes les plus connus. Le 15 mai 1933, Stefan Zweig a promis à Klaus Mann de lui donner, pour sa revue, dont il espère qu'elle ne sera pas politiquement « agressive », un extrait de la biographie d'Érasme qu'il est en train d'écrire. Mais en septembre, il s'est ravisé : le premier numéro de *Die Sammlung*, dans lequel sa contribution est déjà annoncée, a inquiété son éditeur allemand, Anton Kippenberg, le directeur des Éditions Insel, qui craint que les livres de Zweig, son auteur à succès, soient interdits en Allemagne si ce dernier ne prend pas ses distances avec Klaus Mann. Zweig suit le conseil de Kippenberg. Il annonce à Klaus Mann qu'il n'enverra pas le texte promis. Il accepte d'autre part de signer une déclaration, dont Kippenberg lui a envoyé le texte, confirmant qu'il renonce à toute collaboration avec la revue *Die Sammlung*. Sans que Zweig ait donné son accord (il s'imaginait sans doute que sa déclaration ne serait jamais publiée...), Kippenberg communique cette lettre de rétractation à la rédaction du *Bulletin de la librairie allemande*, mis au pas par les nazis, qui s'empresse de l'imprimer dès le 14 octobre 1933.

Le scandale est retentissant : à cause de cette publication, Zweig apparaît aux yeux de tous comme disposé à des compromis avec les autorités nazies pour sauvegarder ses intérêts. Cette affaire transforme la répugnance coutumière de Stefan Zweig à prendre parti publiquement en une véritable phobie de l'engagement politique. Le 18 novembre 1933, il écrit, de Londres, à Klaus Mann : « Cette histoire m'a rendu malade. [...] Jamais je n'ai voulu ni prévu la publication d'une déclaration aussi ostentatoire, qui aurait été pour moi une sorte de suicide moral. J'ai été très contrarié qu'à l'encontre de ce que vous m'annonciez au départ vous ayez politisé votre revue, je l'avoue franchement, parce qu'il me semble aujourd'hui capital d'éviter, par le biais d'une revue politiquement neutre et représentative, que la littérature se scinde (comme en Russie) entre une littérature d'émigrés et une littérature d'État²⁴. »

La réaction de Romain Rolland à cette affaire est remarquablement indulgente. Dans sa lettre à Zweig du 8 novembre 1933, il souligne que Stefan Zweig n'a pas été le seul à désavouer Klaus Mann et sa revue *Die Sammlung*. Il avait déjà connaissance, écrit-il à Zweig, « de la retraite, bruyamment effectuée, de Thomas Mann, Schickele, Döblin, sous la pression de leurs éditeurs allemands. » À ce « manque de cran », il oppose sa propre attitude face à la revue d'Henri Guilbeaux : « Que serait-il advenu de la revue de Guilbeaux pendant la guerre, si je l'avais désavouée publiquement ? Et cependant, *Demain* était vingt fois plus agressif contre la France que *Die Sammlung* ne l'est contre l'Allemagne. [...] Mais je ne pouvais pas (comme on ne cessait de m'y engager, du camp français) me retirer de lui publiquement ; c'eût été le livrer aux chiens. J'ai dû porter sa responsabilité comme la mienne. C'est la règle du jeu. Dans toutes les révolutions, on paie, non seulement pour soi, mais pour son camp. » En conclusion, Rolland exhorte Zweig à publier, « avec Thomas Mann, Schickele, et les autres [...] un appel au monde, qui établisse votre position, avec tout le calme et l'objectivité nécessaires. [...] Une déclaration collective vous rendrait une force morale, dont le moindre bénéfice ne serait pas de vous obliger à faire en chacun de vous lumière complète sur la ligne future de votre pensée et de votre action²⁵. »

Mais cette déclaration commune ne verra jamais le jour. Stefan Zweig se contentera d'une tentative d'autojustification, dans la lettre à Romain Rolland du 11 novembre 1933 où il exprime à nouveau son profond scepticisme à propos des possibilités d'action des intellectuels face au nazisme. « Je ne dis pas que l'artiste doit se taire. Mais il ne doit pas dans le combat aller en dessous de son niveau. Franchement, tout ce que j'ai lu jusqu'à présent de Heinrich Mann, de Kerr, etc., était très bien, de bonne volonté, mais pitoyable en face des événements. [...] J'aurais honte d'écrire de telles choses sans force et importance²⁶. »

Depuis la prise du pouvoir par les nazis, Stefan Zweig peine à trouver la bonne manière d'alerter le monde sur l'antisémitisme devenu raison d'État en Allemagne. Il est persuadé, comme il l'écrit à Romain Rolland, « qu'il n'est pas possible que ce soient toujours et seuls les Juifs qui prennent la parole pour la liberté allemande. Combien de fois ai-je dit aux autres : nous nuisons en signant seulement nous, les Juifs, les appels, les protestations [...], nous devons combattre au deuxième rang, pas toujours au

24. Stefan Zweig / Klaus Mann, *Correspondance 1925-1941*, éd. Dominique Laure Miermont, trad. Corinna Gepner, Paris, Phébus, 2014, p. 85.

25. Rolland / Zweig, *Correspondance 1928-1940*, p. 371 sq.

26. *Ibid.*, p. 375.

premier, pour avoir plus de chances de victoire²⁷. » Il précise dans une lettre à Jean-Richard Bloch du 14 décembre 1933 : « On voudrait agir, mais on a les mains liées par les supplications des Juifs en Allemagne qui nous prient de garder silence pour ne pas aggraver leur situation²⁸. »

Cette attitude a trouvé en Hannah Arendt une de ses critiques les plus sévères. « Quelque profondément que les événements de 1933 aient pu bouleverser son existence personnelle, ils ne modifièrent pas le moins du monde ses critères, ni son attitude face au monde et à la vie. Il continuait à se glorifier de son apolitisme ; il ne lui vint jamais à l'esprit que, politiquement parlant, ce pouvait être un honneur d'être hors-la-loi, dès lors que tous les hommes n'étaient plus égaux devant elle. [...] Aucune des réactions de Stefan Zweig à cette époque ne résulta de convictions politiques, elles furent toutes dictées par son extrême susceptibilité à l'égard des humiliations imposées par la société. [...] Il ne pouvait se faire à l'idée que le célèbre Stefan Zweig était devenu le Juif Zweig²⁹. »

Le jugement d'Hannah Arendt est trop sévère : il ne tient pas compte des nombreux textes d'intervention et discours de Stefan Zweig – qu'Hannah Arendt ne connaissait probablement pas – publiés et prononcés à partir de 1933. Mais ce jugement met en évidence le fait qu'aux yeux de Zweig, le nazisme et le stalinisme marquent la fin de l'histoire des intellectuels engagés. En février 1938, il déclarera dans une interview accordée à l'hebdomadaire *Marianne* qu'il ne voit pas « un écrivain moderne qui, touché par l'injustice, élèverait la voix aussi énergiquement que l'a fait un Voltaire dans l'affaire Calas ou un Zola, dans l'affaire Dreyfus. Mais un nouvel art vient de se créer au cours du dernier siècle, propre à agir sur les masses, et c'est l'art de la propagande. [...] Un écrivain qui tient à s'exprimer librement ne peut appartenir à aucun parti ou organisation politique. C'est en conservant notre parfaite impartialité et notre objectivité intégrales que nous pouvons garder notre influence morale et notre autorité intellectuelle³⁰. »

À partir de 1935, les divergences politiques se font sentir de plus en plus nettement dans la corres-

pondance de Romain Rolland avec Stefan Zweig. Au retour de son voyage en URSS, Rolland est enthousiaste. Il écrit à Zweig le 5 août 1935 : « J'ai eu des entretiens, qui m'ont beaucoup appris, avec Staline, avec Boukharine, avec Yagoda, et la plupart des chefs. [...] J'ai assisté, le 30 juin, sur la place Rouge, à la plus exaltante fête du Peuple que j'eusse pu imaginer. [...] La révolution a poussé des racines profondes dans le peuple ouvrier : ils savent, ces cent milliers, que sa cause est leur cause, et qu'ils lui doivent tout³¹. » Zweig lui répond le 13 août : « Je ne doute pas de l'élan qui porte et enflamme la jeunesse russe – je crains seulement que le même élan n'enivre aussi la jeunesse hitlérienne et fasciste³². »

C'est au moment où se préparent les festivités et les publications du soixante-dixième anniversaire de Romain Rolland, le 29 janvier 1936, que les tensions entre Rolland, son entourage, et Zweig éclatent dans les lettres que celui-ci adresse à Jean-Richard Bloch. Zweig explique à Bloch, le 6 juillet 1935, qu'il souhaite un « hommage universel qui ne se confonde pas avec la politique », à l'occasion duquel Rolland « ne serait pas fêté seulement comme défenseur de la cause russe³³ ». Zweig s'imagine sans doute qu'il pourra jouer à l'occasion du soixante-dixième anniversaire de Rolland le rôle de premier plan qu'il avait eu en 1926, lors du soixantième anniversaire³⁴. Mais cette fois-ci, il n'aura pas voix au chapitre. Dès le 19 septembre 1935, il se lamente que « Madame R. insiste sur le caractère purement politique de notre manifestation³⁵ ». Le lendemain, dans une lettre à Friderike Zweig, il se plaint en termes plus véhéments : « Elle a dit que je voulais que ce soit "antibolchéviste" [...]. Il est entièrement entre ses griffes, à soixante-dix ans, il se met à apprendre le russe et il est tout sauf l'homme libre qu'il était. [...] Il n'est plus qu'un agent politique au service d'une puissance qui ne lui en sera pas reconnaissante³⁶. »

Dans ses deux textes d'hommage à Rolland, à l'occasion de son soixante-dixième anniversaire, publiés en 1936 dans *Vendredi* et dans *Commune*, Zweig exalte la grande figure du pacifisme du temps de la Première Guerre mondiale et des années vingt,

27. *Ibid.*, p. 333.

28. Stefan Zweig et Jean-Richard Bloch, *Correspondance (1912-1940)*, éd. Claudine Delphis. Éditions universitaires de Dijon, 2019, p. 156.

29. Hannah Arendt, « Les Juifs dans le monde d'hier (à propos du livre de Stefan Zweig, *The World of Yesterday, An Autobiography*) », in *La Tradition cachée. Le Juif comme paria*, trad. Sylvie Courtine-Denamy, Paris, Christian Bourgois, 1987, réédition 1993, p. 77-95, citation p. 79.

30. « J'ai parlé de littérature avec Stefan Zweig », entretien de Stefan Zweig avec Élisabeth Aigner, in *Marianne, grand hebdomadaire politique et littéraire illustré*, 6^e année, n° 278, 16 février 1938, p. 6, in Stefan Zweig, *L'Esprit européen en exil*, p. 266 sq.

31. Rolland / Zweig, *Correspondance 1928-1940*, p. 450 sq.

32. *Ibid.*, p. 452.

33. Stefan Zweig / Jean-Richard Bloch, *Correspondance (1912-1940)*, p. 163.

34. En 1926, Zweig fut la cheville ouvrière de la publication du *Liber amicorum* Romain Rolland, éd. Maxime Gorki, Georges Duhamel et Stefan Zweig, Zurich-Leipzig, Emil Roninger-Rothapfel, 1926.

35. *Ibid.*, p. 173.

36. Cité *ibid.*, p. 175, note 2.

comme pour mieux passer sous silence l'engagement actuel de son ami et maître français aux côtés du mouvement communiste. Dans *Commune. Revue de l'Association des écrivains et des artistes révolutionnaires*, il n'hésite pas à écrire : « Jamais je n'ai vu Romain Rolland dans la dépendance d'un parti, d'un mot d'ordre, d'un système ou même de son pays³⁷ ».

Fin septembre 1936, à bord du paquebot qui le ramène d'Amérique du Sud, Stefan Zweig écrit à Romain Rolland et lui parle de l'actualité européenne : « Les fautes sont trop universelles dans tous les États pour qu'on puisse les nommer hasard. [...] Votre Russie aussi – Zinoviev, Kamenev, les vétérans de la révolution, les premiers amis de Lénine fusillés comme des chiens enragés [...]. Éternelle technique – celle d'Hitler, de Robespierre : on appelle une divergence d'opinions un "complot"³⁸. » Rolland ne lui répond pas à propos de l'URSS, mais prend la défense de Robespierre, qui sera, écrit-il à Zweig, le héros du drame qu'il projette d'écrire : « Robespierre grandit, à mesure qu'on le connaît mieux³⁹. »

Quand Zweig, en décembre 1936, se risque à louer le *Retour de l'URSS* de Gide, à s'indigner du culte de la personnalité imposé par Staline comme par Mussolini et Hitler, et à qualifier de machination le procès qui a permis la liquidation de Zinoviev, Rolland lui réplique qu'il trouve « affligeante [...], d'une superficialité ridicule » la brochure de Gide et que celle-ci est « à l'heure actuelle une mauvaise action », avant de se lancer dans une apologie de la politique soviétique : « Quant au procès de Moscou [...], vous en jugez unilatéralement. [...] Vous n'avez pas l'air de vous douter que les hommes là-bas vivent entourés d'assassins. [...] On ne peut attendre que ces hommes ne se défendent point avec violence, en écrasant. – Je crois que plusieurs condamnés du procès de Moscou étaient tombés, sans le savoir, dans les filets de la Gestapo. [...] J'estime hautement Staline⁴⁰. »

Pourtant, à cette époque, Stefan Zweig n'a rien fait, ni déclaré publiquement, qui laisse penser qu'il ait rompu avec le régime soviétique. En 1937, il acceptera d'envoyer un texte à une revue éditée à Moscou, pour un volume publié en novembre 1937 à l'occasion du vingtième anniversaire de la Révolution d'octobre. Dans cette contribution, il écrit que

« jamais la Russie n'a vécu d'époque plus importante » et il suggère en conclusion que la fin justifie les moyens : « Les méthodes sont et seront toujours contestables, mais les résultats existent et, par leur présence, ils se situent dans l'absolu : ce sont eux, et non nos opinions personnelles, qui servent de critère à la postérité.⁴¹ »

Ces propos surprennent, sous la plume de Stefan Zweig, et semblent dictés par le désir de rester en bons termes avec tous les partis. Dans ses lettres à Romain Rolland, il porte sur le stalinisme des jugements bien plus réservés. Mais on s'étonne de le voir asséner des opinions qu'il sait opposées à celles de Rolland, comme s'il attendait de ce dernier une patience et une compréhension à toute épreuve. Mais en juin 1937, Rolland cède à l'exaspération et adresse à son correspondant, qui signe sa lettre 14 juin 1937 « votre fidélistime Stefan Zweig », des paroles extrêmement tranchantes. On comprend que, si Zweig a pris la politique en horreur, c'est aussi à cause de la métamorphose de Rolland, dont il tient à conserver l'amitié, mais en qui, désormais, il ne reconnaît plus l'auteur d'*Au-dessus de la mêlée*.

Dans cette lettre du 14 juin, Stefan Zweig commence par dessiner un portrait de Romain Rolland en ami de l'URSS tourmenté par la dérive du stalinisme vers un totalitarisme⁴² comparable à celui d'Hitler et de Mussolini : « Vous avez donné votre amour, votre autorité, votre nom à l'URSS et vous êtes engagé à fond pour elle ; donc tout ce qui se passe vous touche personnellement. » Puis il exprime sa conviction profonde : « Tous les pays où la police règne, soit Gestapo, soit Tcheka, me sont suspects et intolérables [...] et j'ai toujours haï Fouquier-Tinville comme la ruine de la Révolution française. » À propos de Staline, Zweig écrit : « L'histoire se répète et on est obligé de penser à Ivan le terrible, fou de terreur, de peur – maintenant toute l'équipe de Lénine est morte et terrassée : j'ai senti cela en Staline depuis quelque temps et je vous l'ai écrit sans en avoir la preuve. Hélas, il l'a donnée et je souffre de voir comme les valets d'Hitler, de Mussolini triomphent. Il les a aidés à couvrir leurs linceuls⁴³ ! »

La réponse de Romain Rolland, le 23 juin, est d'une brutale sécheresse : « Votre dernière lettre me fait craindre que nous n'ayons perdu contact. En

37. ZWEIG Stefan, « Hommage à Romain Rolland pour son soixante-dixième anniversaire », in Stefan Zweig, *L'Esprit européen en exil*, p. 176.

38. Rolland / Zweig, *Correspondance 1928-1940*, p. 490.

39. *Ibid.*, p. 492.

40. *Ibid.*, p. 498 sq.

41. ZWEIG Stefan, « Le Verdict de l'histoire », in Stefan Zweig, *L'Esprit européen en exil*, p. 256 sq.

42. ZWEIG Stefan, emploie ce terme dans sa lettre du 1^{er} mai 1937 à Romain Rolland : « Ce totalitarisme, ce besoin farouche d'unifier, qui est sans doute une imitation inconsciente de la machine, me dégoûte à un point qui me rend énervé en présence des grandes foules organisées » (Rolland / Zweig, *Correspondance 1928-1940*, p. 512).

43. *Ibid.*, p. 513 sq.

dépité de tout ce que je vous ai écrit précédemment et dont vous ne semblez pas avoir voulu retenir les très nettes affirmations, vous me prêtez sur les événements de Russie votre pensée, qui n'est pas du tout la mienne. [...] Vous avez toujours [...] pris la position préalable de considérer comme innocents les trotskistes, les Kamenev et les Zinoviev, voire les Toukhatchevski. Vous avez accepté la thèse de leurs partisans en Europe, accusant Staline d'avoir machiné ces procès, pour établir sa domination personnelle. Ma façon de voir et de juger est opposée à la vôtre. Et il faut que ceci soit clair entre nous. »

Dans sa lettre suivante, Zweig esquive le sujet qui fâche et tente de replacer ses échanges avec Rolland sur le terrain du « non à la guerre » : « Il n'y a qu'un seul crime qu'il faut éviter et écraser en ce moment, la guerre européenne. Toutes les autres choses sont d'une moindre importance » ; et il conclut sur ces mots : « Nous avons besoin de beaucoup de courage et jamais l'amitié ne fut plus nécessaire⁴⁴. »

Les derniers échanges entre Rolland et Zweig retrouveront un ton plus chaleureux. « Je sais bien que vous ne me pardonnerez pas d'être indécis envers la Russie⁴⁵ », écrit Zweig en septembre 1937, et Rolland lui répond : « Non, ne croyez pas que je vous en veuille de vos sentiments sur la Russie ! Je ne suis pas si tyrannique ! J'aime la liberté d'esprit, chez mes amis, comme j'y tiens, pour mon propre compte. J'ai des amis qui sont trotskistes, j'en ai même qui sont hitlériens, et que j'aime bien, comme le fraternel Alphonse de Châteaubriant, qui vient de publier un livre délirant (le pauvre garçon !) pour le Führer et pour la

« douce » Allemagne des nazis⁴⁶ ! » De l'URSS, Romain Rolland parle sur un ton de plus en plus désillusionné. Ainsi, après la mort de Gorki que la propagande stalinienne dit « assassiné par son médecin et son fidèle secrétaire, quelle absurdité ! » (Zweig à Rolland, mars 1938), Rolland écrit « Je n'ai plus aucun moyen de me faire entendre en URSS. J'ai écrit vingt lettres depuis six mois, pour des amis emprisonnés ; je n'ai jamais reçu un mot de réponse⁴⁷. » Le 18 juillet 1939, de Vézelay, Rolland semble même se rapprocher de la position antipolitique qui a toujours été celle de Zweig : « Je ne vous parle pas de politique. On en est las. On en entend assez, par les journaux et la radio. Chacun s'organise comme il peut, dans la situation catastrophique, et cultive son jardin⁴⁸. »

La correspondance de Romain Rolland et Stefan Zweig s'arrête en avril 1940. Pour la dernière fois de son existence, Stefan Zweig séjourne à Paris, à l'hôtel Louvois. Il est venu de Bath et de Londres, pour sa conférence au Théâtre Marigny, « “La Vienne d'hier” », qui préfigure le premier chapitre de ses mémoires posthumes, *Le Monde d'hier*, et pour trois émissions de Radio-Paris. Il cherche à revoir Romain Rolland qui lui a donné son numéro de téléphone, le 26 à Vézelay. Mais la rencontre n'a pas lieu. Le dernier document de la correspondance de Rolland et de Zweig est une courte lettre de Zweig : « Mon ami, je veux vous téléphoner, jour après jour, le soir je suis toujours pris et le matin dans la bibliothèque⁴⁹. [...] Je ne vois encore aucune possibilité de voyage.

Bibliographie

- Niémetz, Serge, compte rendu de Rolland/Zweig, *Correspondance 1928-1940*, in *Études Romain Rolland. Cahiers de Brèves*. Première partie, n° 38, décembre 2016, p. 25-32 ; deuxième partie, n° 39, juillet 2017, p. 24-29 ; troisième partie, n° 40, janvier 2018, p. 3-11.
- Niémetz, Serge, *Stefan Zweig. Le Voyageur et ses mondes*, Belfond, 1996.
- Renoldner, Klemens, « Instanz über Leben und Werk. Zur Entstehung von Stefan Zweigs Rolland-Biographie », in « *Ich liebte Frankreich wie eine zweite Heimat.* » *Neue Studien zu Stefan Zweig*, éd. Régine Battiston et Klemens Renoldner, Würzburg, Königshausen & Neumann, 2011 (Schriftenreihe des Stefan Zweig Centre Salzburg, vol. 2), p. 185-193.
- Rolland, Romain / Zweig, Stefan, *Correspondance 1928-1940*, éd. Jean-Yves Brancy, Paris, Albin Michel, 2016.
- Zweig, Stefan, *L'Esprit européen en exil. Essais, discours, entretiens, 1933-1942*, éd. Jacques Le Rider et Klemens Renoldner, Paris, Éditions Bartillat, 2020.

44. *Ibid.*, p. 521.

45. *Ibid.*, p. 522.

46. *Ibid.*, p. 524 (Rolland fait allusion à Alphonse de Châteaubriant, *La Gerbe des forces : nouvelle Allemagne*, Grasset, 1937).

47. *Ibid.*, p. 541.

48. *Ibid.*, p. 582.

49. Stefan Zweig travaille à la Bibliothèque nationale pour compléter sa documentation sur Balzac. En définitive, Zweig ne parviendra pas à achever la biographie de Balzac qu'il prépare depuis vingt ans. Sur les difficultés qui ont entravé ce projet, cf. Stefan Zweig, *L'Esprit européen en exil*, p. 350 sq.

De la Vie de Beethoven publiée en 1903 dans les Cahiers de la Quinzaine à la biographie de Péguy, écrite à Vézelay et publiée en 1944, la relation à Charles Péguy est essentielle chez Rolland ; une interpellation.

Compagnon pour Péguy : baroque, baraka, Barroco

Roger Dadoun

Laisant de côté notre obstiné Romain Rolland et son *Compagnon de route*, et commençons par le centième numéro de *L'Amitié Charles Péguy*, celui où j'ai pu exprimer mes *Hommages*. On pourrait bondir aussitôt vers le n°149, de janvier-mars 2015, en rappelant l'inimaginable et incroyable dossier « Moix-Péguy » : un Péguy sorti on ne sait d'où pour être qualifié de « *djihadiste catholique* », « *terroriste* », « *intégriste* », « *raté* », « *suicidaire* », « *frustré sexuel* », et autres déli-rants, etc. – et aucun des agents de « *L'Amitié* » n'a eu l'idée (effarant !), n'a cru bon d'intervenir pour savoir au moins ce qu'il en était du fameux soi-disant « Dossier ».

Poursuivons si possible notre *Compagnon de longue date*, de « bonne compagnie » : oct.-déc. 2002. Nous disposons d'une ancienne et jeune première, « Péguy, le style routier », que j'ai inscrit dans mon texte : *Grandes images du grand livre poète Robert Desnos*, pour la revue *Simoun*, écrit entre Oran et Paris, déc.1955. *Politique hebdo*, gauche large et vivace, cousant la djellaba du toujours peu connu Péguy, décembre, 1973 : *Péguy socialiste, libertaire, chrétien, matérialiste*. *L'Herne* se réjouit de brasser un vaste rassemblement, 1977, et je peux dès lors inscrire le début de mon principe quasi complètement : *D'une insituation de Péguy socialiste*. Edition Milella, de Lecce, 1987, publie rapidement, entre les mains de Prontera, les deux textes identiques de Péguy : italien, *tempo, scrittura, storia – ed eros in Péguy*, suivi de ma traduction qui ne semble guère intéresser conservateurs et bavards toute catégorie : *Éros de Péguy, La guerre, l'écriture, la durée*, 1988. Interventions longues à Panorama de

France Culture, 1994. « L'Utopie et la femme » : *Filosofia donne philosophie / Philosophie femmes philosophies*. Actes du Congrès International, Lecce, Milella, 27-30 avril 1992. *L'Amitié Charles Péguy* me demande d'écrire un texte pour Angelo : « Franco, des Pouilles - son nom est Angelo Prontera - mort à Lecce - oct.-déc. 1998 – « Je m'absente un moment », dit Franco. *Manifeste pour une vieillesse ardente* – les « agoniques » du grec *agon*, pour dire « combat » - on peut aller bien loin, Zulma, 2005. Ne pas négliger ce *Vieillir*, particulièrement attentif et freudien : « *Des psychanalystes parlent. Un désir qui dure* » – désir d'une volition de notre groupe de dix-neuf, âgés et âgées, tournant en tous sens pour témoigner, aujourd'hui encore, édition èrès 2009...N'oublions surtout pas, dans la « petite » *Amitié Charles Péguy* et surtout si possible au dehors, les revues numéros 146 et 149, ce soi-disant « *portrait de Péguy* » trafiqué et craché par on ne sait quels dossiers hurluberlus « effarants » – qui se délectent de toutes sortes de trouvailles : « Démembrement 'djihadiste' d'un poète », Péguy « mis en pièces », infamie du mois de mars 2015 ! Laissons pour le moment.

Péguy : baroque, baraka, *barrocco* ... Compagnon Péguy, compagnon de longue date, très longue date – la mesure serait un ample demi-siècle éclatant sous toutes les coutures – culture toute ! « Compagnon » : convient le mot. Pas seulement pour dire ou faire « bonne compagnie » – l'appellation, sans doute un peu désuète mais toujours civiquement adressée, entretient une longue tradition de labeur dans certaines corporations, circule avec bonne grâce dans les milieux *libertaires*. Le mot se tient à distance

du « camarade », cher aux sociaux-démocrates et communistes, de l'« ami », toujours plus ou moins « cher » que l'on consomme à tout va, tant dans les cercles universitaires que dans les bandes médiatiques, où il prépare et signe les renvois d'ascenseur. Compagnon Péguy, donc, dans sa vivace portée libertaire, il ne répugnait pas, face à la froide fureur d'un *Lucien Herr*, à assumer la qualification d'« anarchiste » – il est, cet auteur, cet *auctor*, plutôt que de « chevet », véhiculant l'haleine de l'alanguissante grippe, « auteur de compagnie », au plein sens de l'expression, c'est-à-dire quelqu'un dont les textes, toujours à portée de main, nourrissent et soutiennent et accompagnent autant les élans de la sensibilité et les lignes de références que les parcours de la réflexion et même des ébauches de méditation.

Compagnon de longue date – vieux compagnon ! « Vieux » : le mot ne conviendrait pas ? Péguy meurt jeune, à quarante ans ; et juvénile il demeure, à nos yeux, qui en lui toujours redécouvrent un « rafraîchissant » esprit d'enfance (contre « l'esprit de système », qui ensénilise). Rien n'est plus disgracieux que de ne le voir presque partout représenté qu'avec barbe et lorgnon et fronçant de revêches sourcils – image qui, à elle seule, est symptomatique de la marée de malentendus, mécomptes et autres mécomtemporaneités qui le submergent et défigurent. Or, il se trouve qu'en vérité, « vieux compagnon » nous convient admirablement, pour marquer la durée quasi bergsonienne, vitale, du *compagnonnage*, et rappeler que, des « vieux » justement, il en a parlé en termes si sensibles (« le vieillissement est essentiellement une opération de mémoire ... et la mémoire et le vieillissement est le royaume de Dieu ») qu'il s'imposait à nous d'incessamment les reprendre et relancer. Ainsi dans la revue *Sexpol*, « *Manifeste pour une vieillesse violente* », 1979 ; dans le recueil *De la Raison ironique*, éditions Des Femmes, 1988 ; dans *Vieillir & Jouir*, Phébus, 1998, et en diverses autres occasions – il ne sera fait allusion à nos propres textes ou références que pour autant que s'y réfracte l'altière présence de Péguy.

Pareil compagnonnage sur la longue durée nous conduit à évoquer de lointains et persistants et surtout (car comment, sachant le moi haïssable, les éviter ?) personnels parcours, selon des lignes de rencontre, d'attaque et de

ressourcement si inattendues mais si insinuantes et sinueuses que vient aussitôt à l'esprit la qualification de « baroques » — étant entendu que, qualifiées telles, elles valent avant tout pour ce qu'elles contribuent à dessiner et cerner le profil d'un Péguy même baroque. « *Baroque* », entendu en son sens mouvementé, insolite, tourmenté, déroutant : voies, voix, écarts, parenthèses, intervalles, spirales, boucles qui se croisent et fuguent et s'enchevêtrent, et que, les reparcourant pour composer l'espèce de présent bilan, nous apprécions comme autant de lignes de chance, ce pourquoi – cliquant sur « *baroque* » et requinquant la coquine arabesque baroque que Péguy plaque en *Véronique* lorsqu'il évoque « *Les compagnons d'Afrique* » d'un colonial quatrain : « *Ces coquins d'Arabes / Sont canailles comme tout. / Ils prennent un pauvre diable, / Ils y coupent le cou...* » - nous parlerons de « *baraka* », glissant de l'arabe au français populaire, pour nous ressentir, Péguy intercédant, comme véritablement « béni » ou « verni » (manière popu d'introduire de « la grâce » ?).

Aux origines des rencontres avec Péguy, peu ou prou, au moins quatre signes, quatre apparitions croisées et qui semblent jouer de contrariété : signe parodique, au lycée, où, cherchant à larguer tout en la prolongeant la somnolence de l'incontournable fameuse endormeuse Meuse, le pastiche de *Reboux* que l'on se passe sous la table fait, à se tordre, ronronner « Les litanies de Sainte Barbe » (cf. *L'Amitié* n°98) ; mais dans le même temps, à l'opposé, signe mystique fort, avec *Notre jeunesse* bien en place dans le rayon « affaire Dreyfus » de la bibliothèque du foyer intellectuel juif d'Oran, écla-boussée de vitraux, perchée qu'elle est tout en haut de la grande synagogue ; le frêle ouvrage, quasiment exsangue au regard d'un massif alignement de volumes racontant sous forme de feuilleton « *people* » l'histoire du capitaine, résiste vaillamment en compagnie des anciens, Maïmonide ou Spinoza, et de nombreux modernes, Bernard Lazare, Edmond Fleg, Herzl, Zangwill, les Tharaud, etc. Et voici Péguy, en visage de juste, aura de prophète juif, qui, mine de rien, coriace, désamorce et fait brèche dans une clôture judaïque qui paraissait aller de soi.

C'est un tout autre Péguy, mais toujours à tête de Janus, qui prend son envol, un peu plus tard, à l'entame des études de philosophie et

psychologie à l'université d'Alger. *Pierre Mesnard*, le professeur de philosophie, cartésien affirmé, s'il se plaît à faire résonner, en graves et séduisantes modulations, la *Note conjointe*, s'annexe et nous ressort son Péguy avant tout pour une analyse caractérielle inspirée du *Traité de caractérologie* de Le Senne. Péguy y est décrit comme « Colérique », Émotif-Actif-Primaire (EAP) – type de caractère qu'est censé mal supporter un « Sentimental », Émotif-non Actif-Secondaire (EnAS), tel que *Lucien Herr*, ou que prennent commodément pour cible l'ironie et la mondanité d'un « Sanguin », non Émotif-Actif-Primaire (nEAP), façon *Léon Blum*. Peu amène pour les socialistes, Mesnard dramatise l'opposition, il mime quasiment le « clash » entre ces deux grands « Colériques » (tous deux para-Passionnés, EAS) que sont Jaurès et Péguy. L'épreuve du CES. de Psychologie portant, comme prévu, sur une étude de caractère, j'avance la notion d'« inversion caractérologique » en prenant comme spécimen Léon Blum, pour montrer comment l'histoire immédiate (occupation allemande, persécution et extermination des Juifs), la position politique (leader charismatique de la SFIO.), un mode d'action limité et symbolique (baisse des prix de 5% présentée comme hardi projet politique !), l'âge, etc., contribuent à faire évoluer le caractère de Blum : l'Émotivité croît, l'Activité diminue, le Primaire, porteur de mémoire, se secondarise – et voici le « Sanguin » (nEAP) métamorphosé en « Sentimental » (EnAS). Ces analyses, qui tentent de réintroduire l'histoire et le politique en caractérologie, se nourrissent d'une réelle et sensible familiarité avec le sujet : au siège de la SFIO., dans la pittoresque rue de Tanger aux larges escaliers style Casbah, où je compose l'hebdomadaire du parti *Fraternité*, j'ai en permanence sous les yeux les têtes monumentales de *Jaurès* et *Blum* d'un côté, de *Marx* et *Engels* de l'autre – saintes barbes, qui me disent et redisent tant de choses ! Mais, par chance, entre Jaurès et Blum, se découpe et s'impose, modelé contradictoirement par les propos élogieux tenus à l'université (il y a aussi *Mandouze*) et les remarques critiques de vieux militants socialistes, le portrait de Péguy, mobile et insistant, tournant baroque précisément. Aussi est-ce sous le patronage de Péguy et sous le signe de l'incontournable rapport « entre mystique et politique » qu'au début de 1948, dans *Fraternité*, j'évoque la figure de Gandhi, qui vient d'être assassiné. Péguy, pré-

sence actuelle et baraka contre l'esprit de parti !

Au cours des décennies suivantes, à Paris, le *compagnonnage* se poursuit, fluctuant, à travers textes et cours. Dans le dossier *Robert Desnos* que je constitue et envoie à la revue *Simoun* d'Oran en 1956, un bon paragraphe est consacré à Péguy pour signaler son « style marcheur ». Au collège des Arts Appliqués, plusieurs séances sont consacrées à la « Présentation de la Beauce à Notre-Dame de Chartres » : « *Étoile de la mer, voici la lourde nappe...* », avec des lectures indéfiniment reprises qui se répercutent en longs et vibrants échos dans l'immense salle de cours où prennent place, sortant des ateliers, une bonne cinquantaine d'élèves à qui je demande silence et illustrations du texte. Au cours de la décennie 1970, le *compagnonnage* avec Péguy se fait plus intense et tous terrains : cours à l'université de Vincennes puis de Saint-Denis, et bien plus tard à Jussieu ; interventions fréquentes à France Culture, avec une série des « Chemins de la connaissance » ; quelques rares apparitions à la télévision, chasse gardée pour auteurs à la mode ; articles dans *Littérature*, *La Quinzaine littéraire* (y est étrillé le méchant Guillemain, pour son caricatural *Péguy*, dans une critique vigoureuse que Pie Duployé souhaitait voir reproduite dans *L'Amitié*) ; dossier-choc dans l'hebdomadaire *Politique aujourd'hui* en mai 1973, avec pour titre « socialiste, libertaire, chrétien, matérialiste - Péguy », qui aura un impact inattendu (lettre de Bernard Guyon) et introduira peut-être quelque nuance dans la vision stéréotypée de Péguy dont ne décollent pas les milieux dits de « gauche » ; publication d'un « Péguy » dans le cadre des « textes interdits » de l'OFRATÉME (1974) ; analyses dans *Esprit*, *Quaderno filosofico* de Lecce ; la revue de psychanalyse *Confrontation* ; exposés sur Péguy à l'Université de Minneapolis, en tant que « visiting professor » (1976) ; à Milan (« de Péguy à Soljénitsyne » pour l'Association des Socialistes Chrétiens, 1983) ; à Venise (« De la Grippe, encore... »), dans un colloque de psychanalyse, 1984 ; à Lecce encore, etc.

Un signe fort – jargon médiatique – de la place centrale accordée à Péguy est donné par ce qui pourrait être nommé « *Opération Thèse* ». Péguy avait entrepris une thèse de doctorat – qu'il n'a jamais menée à son terme ni soutenue ; les fragments, datant de 1910, que nous tenons pour un modèle de style baroque,

ont été publiés longtemps après sous le titre *La Thèse*. Soumis pour ma part à certaines obligations universitaires, je soutiens une thèse sur travaux, mais avec, cerise bien rouge sur le gâteau comme disent nos poétiques médias, une présentation de la thèse à Notre-Dame de l'université sous la forme d'une synthèse de thèse soutenue sur *La Thèse* non soutenue, mais plus présente, que jamais de Péguy : drôle de mise en abyme, on le voit, qui aboutit à notre ouvrage *Éros de Péguy, la guerre, l'écriture, la durée*, publié aux PUF en 1988, mais préalablement traduit et publié en italien, en 1987, par les soins d'Angelo Prontera, aux éditions Milella de Lecce, cité baroque des Pouilles, sous le titre *Tempo, scrittura, storia – ed eros in Péguy*. Du baroque en tous sens – et baraka à la clé !

Porté par notre élan, continuons de nommer « baroques », tout aussi bien, le sort et la distribution des articles et interventions que je suis amené à effectuer ou diffuser en différents terrains de culture. Cours, toujours, et exposés, à l'université et en quelques rares colloques ; chroniques à France Culture où il faut résister aux cuistres, hâbleurs et frimeurs proliférants ; articles dans les revues *Corps écrit* (PUF, 1987), *Les Temps modernes* (Gallimard, 1988), *L'Amitié Charles Péguy*, *Le Monde libertaire* ; textes dans le recueil *De la Raison ironique*, dans l'essai intitulé *L'Utopie, haut lieu d'inconscient : Zamiatine, Duchamp, Péguy* (2000), etc. En exergue ou au principe de toutes ces activités, on pourrait inscrire la remarque faite par Pie Duployé, commentant, dans son article du journal *Le Monde* du 20 mars 1992, ma contribution : « D'une insituation de Péguy socialiste » au *Cahier de l'Herne* consacré à Péguy : « La place en liminaire que *L'Herne* a réservée à l'étude de Roger Dadoun ... lui confère certainement valeur de manifeste » – manifeste, comme dit le titre, pour « Un Péguy 'resitué' ».

Ce long et vieux et passionné (EAS) et colérique (EAP ?) *compagnonnage* avec Péguy ne ressortit en rien à quelque créneau universitaire ou éditorial ou médiatique – il aurait été plutôt, sur ce point, source de risques, de déboires, d'exclusions. Milieu de culture, formation, famille (il est vrai que si Péguy se dit le père, « aventurier », entre deux fils, d'« une fille intercalaire », je pourrais en alléguer deux, tout autant « intercalaires », et qu'elles en soient bénies), croyances, etc., ne feraient sans doute que

pieusement déployer une panoplie de différences. C'est donc bien plutôt en référence à des axes, principes et projets à vocation universelle, à des exigences essentielles, à une perception en profondeur de la condition humaine, que joue, persiste et signe l'idée de *compagnonnage*. *Socialisme* d'abord, en tant qu'expérience politique première (« jeunesses », « étudiants socialistes ») et perspective politique *libertaire* affirmant les valeurs irréductibles de justice et de liberté ; méfiance radicale à l'endroit de la richesse et de l'argent, dénoncés avec une vigueur et une acuité sans égales par Péguy, et dont nous voyons aujourd'hui s'exercer les funestes contagions et s'exacerber le modèle totalitaire ; corollairement, et bien conscients des effets de foule fourriers du fascisme, attachement à l'idée de « peuple », aussi aléatoire soit-elle – plus exactement ou plus vaguement, à un « esprit peuple » où se noueraient, de façon poignante (supplications) et pugnace (révolution), pauvreté, peine, humilité, labeur, rigueur, gravité, révolte...

Péguy met à notre disposition un certain nombre d'analyses limpides et de règles pratiques qui sont autant de « poteaux indicateurs » dans les réseaux surnois et les meurtriers trafics de la vie moderne : morale rationnelle aussi souple qu'intransigeante, aussi impérieuse que tolérante, sur horizon de claire mystique ; bienveillance sans illusion à l'égard des égarements dont nul n'est indemne ; refus de tout « entraînement », d'où qu'il vienne, où qu'il mène ; résistance par tous biais possibles face à toutes les formes de pouvoir, hormis celle, transitoire, relevant d'une compétence précise répondant à une situation précise ; individualisme jaloux face aux coteries culturelles, aux partis intellectuels et idéologiques, aux « familles d'esprit », mafias, sectes et bandes politiques ; enfin, le plus dur assurément, en dernier ressort et désespoir de cause, et sans y entraîner quiconque, être plutôt du côté des « vaincus » ou des « imbéciles » (faut-il dire « naïfs », « enfantins » ?) que du côté des « malins » et « battants » (faut-il dire « voyous », « escrocs » ?) ...

Resterait maintenant à dire l'essentiel, à savoir ce qu'enseigne, quant au style, parce qu'il est, essentiellement, un écrivain essentiel, le compagnon Péguy – celui qui montre la voie : dire et écrire juste (une « justesse » qu'il faut défendre à chaque instant, sur chaque mot, alors

que le savoir mathématique, par exemple, comme le soutient Péguy dans *La Thèse*, est comme protégé par sa propre structure), c'est-à-dire pratiquer une morale rigoureuse du discours et de l'écriture, ce qui n'exclut nullement, bien au contraire, autocritique, auto-dérision, auto-ironie. Là peut-être résiderait l'attachement profond à Péguy, et son principal attrait : loué soit-il pour cette joie de justesse de langue qu'il procure par sa manière, qui n'est pas un maniérisme et n'appartient qu'à lui, ainsi qu'on dit, de faire danser (avec surplace inclus, et quel surplace !) et de jouer avec les mots, les phrases, les liaisons et ruptures, enchaînements et déchaînements du texte, de pousser la lettre en arabesques et spirales sans fin pour retomber fermement sur le plus terre-à-terre en y arrimant le plus haut des cieux – bref, une écriture ensemble exacte et débridée, axiale et toute en courbes, sévère et rigolarde, baroque et de justesse, écriture libertaire encore et comme telle primée rare et venant à nous en forme de baraka pour conduire « l'opération commune du lisant et du lu »

Baraka donc, « *bonheur de lecture* », pour reprendre une expression dont se goberge la critique – voilà qui suffirait presque à justifier que nous soyons toujours partant pour les *vastes ter-*

ritoires textuels de Péguy. Mais il y a peut-être un « plus », un « plus » qui s'articule sur un « moins », un « moins » qui se transforme en « plus », et ainsi de suite et sans suite, en spirale baroque et oxymorique étreinte où s'avèrent et luisent de Péguy de singuliers éclats. Estimant Péguy plus proche d'un impur joyau que d'un quelconque « joyeux » qui ferait son « fourbi », nous le serrerions d'encore plus près, de très près, en son opacité comme en sa transparence, en nous rapportant à l'étymologie même de « baroque » : le mot vient du portugais *barrocco*, qui désigne une perle irrégulière, et plus généralement quelque défaut dans un objet. Voici donc, *in extremis*, Péguy « emmonté » perle rare – rare d'irriguer tant d'irrégularités, rare d'être aussi magistralement *pris en défaut*, *pris au défaut*, au défaut de l'être, ce qui revient à dire qu'il capte et nous renvoie une lumière *déroutée*, « tordante et retorse », selon les termes de mon étude de *L'Herne*, une lumière *rasante* informant reliefs, âpretés et strates, quelque chose comme une « obscure clarté » qui, balayant droitures et contournements, nous porte au plus vif de la brèche, de la déchirure, de l'originale et irréductible *défaut de la cuirasse*, soit la porte la plus étroite, et unique peut-être, par laquelle puisse passer un peu de misérable et divine humanité.

Fernand Égée s'interroge sur les ressemblances (évidentes) et les différences (nombreuses) entre l'œuvre de Nikos Kazantzaki et celle de Romain Rolland

« Ne cherche pas des amis ; cherche des compagnons ! »

Fernand Égée

En ces temps où l'on réédite, souvent dans de nouvelles traductions, l'œuvre complexe et considérable du grand écrivain grec¹, le lecteur familier de Romain Rolland éprouve une sensation étrange de *déjà-lu* : tant les convergences, les parallélismes, ou les points de rencontre sont nombreux entre ces deux grandes figures de la littérature mondiale, tous deux mieux connus et reconnus hors de leur patrie d'origine, où ils furent et sont encore contestés pour des raisons diverses – tantôt opposées, tantôt analogues²...

Pourtant, bien que l'expression leur ait souvent été appliquée, en raison de leur positionnement politique, ils n'ont en rien été, l'un pour l'autre, des « compagnons de route » ; au contraire, tout porte à croire que, se connaissant au moins de nom, ils aient été constamment « ignorés » l'un de l'autre, et peut-être même, pour les raisons qu'on exposera plus loin, ignorés l'un *par* l'autre...

Est-ce l'écart des générations³ ? Un écart sans doute accentué par le fait que Nikos Kazantzaki n'a été véritablement connu en France qu'à partir du moment où il a écrit et ont été publiés ses romans les plus célèbres, c'est-

à-dire à la fin des années 1940 et dans les années 1950, et en France plus tardivement qu'en Allemagne ou dans les pays nordiques⁴, c'est-à-dire après la mort de Romain Rolland. Comment Romain Rolland, qui a pu être séduit et fasciné par la verve orientale et le talent de conteur de Gorki ou d'Istrati, aurait-il pu sentir en Kazantzaki le futur auteur d'*Alexis Zorba* ou de *La liberté ou la mort*, qu'il n'a pu connaître ?

D'où vient alors cette impression d'un compagnonnage implicite, de passerelles potentielles ? Il ne peut s'agir d'un échange d'idées, puisqu'il n'y eut jamais entre eux le moindre entretien, ni, semble-t-il, le moindre échange épistolaire. Si parenté il y a, elle est en fait le fruit d'un itinéraire analogue à travers les événements qui ont marqué l'histoire du début du XX^e siècle, et d'un cheminement semblable qui les a conduits, l'un et l'autre, à vouloir constamment concilier la pensée et l'action, déchirés entre la volonté d'engagement et la quête d'une spiritualité transcendant les contingences de l'époque.

Itinéraire analogue, certes, mais pas iden-

1. KAZANTZAKI Nikos : *Alexis Zorba*, trad. René Bouchet, éd. Cambourakis, 2015 ; chez le même éditeur, entre autres : *Rapport au Greco* trad. M. Saunier 2016 ; *La liberté ou la mort*, trad. Pierre Fridas et Gisèle Prassinou, 2016 ; *Toda Raba*, 2017 ; *Le lys et le serpent*, trad. Jacqueline Moatti-Fine, 2017 ; et plus récemment : *L'Ascension*, trad. René Bouchet, 2020 ; voir aussi : Alain Glykos et Antonin : *Kazantzaki, le regard crétois*, tome 1, 2021.

2. Faut-il rappeler que si Romain Rolland obtint le prix Nobel de littérature en 1915, ce même prix fut refusé pendant plusieurs années à Kazantzaki ; il ne lui manqua cependant qu'une voix pour l'obtenir en 1956, au bénéfice... d'Albert Camus ! (lequel aurait déclaré plus tard que Kazantzaki l'aurait mérité « cent fois plus que lui »). En revanche, Kazantzaki figurait, en 1950, parmi les premiers récipiendaires du Prix International de la Paix (qu'il ne faut pas confondre avec le Prix Lénine de la Paix, réponse de l'Union Soviétique au Prix Nobel). Rappelons également que tous deux, se sentant incompris, voire menacés dans leur propre pays, ont choisi de vivre en exil une grande partie de leur vie : Romain Rolland en Suisse, de 1922 à 1938, Kazantzaki en France, à Antibes, de 1948 presque jusqu'à sa mort, en 1957.

3. Romain Rolland est né en 1866, Kazantzaki en 1883 ; mais pour ne citer que quelques-uns des correspondants les plus familiers de Romain Rolland, Stefan Zweig est né en 1881, Panaït Istrati en 1884, la même année que Jean-Richard Bloch, ou Georges Duhamel....

4. Pourtant, c'est en français que Kazantzaki a écrit (et parfois publié) certaines de ses premières œuvres romanesques : *Toda Raba*, puis *Le Jardin des Rochers*, écrit en Grèce mais en français, en 1936, et c'est en français qu'il écrivait à certains de ses correspondants. Et la consultation du catalogue de sa bibliothèque montre qu'il connaissait très bien, et appréciait la littérature française, entre autres Claudel ou Valéry. De son côté, Romain Rolland ne se désintéressait pas de la littérature grecque moderne : en janvier 1930, il écrit notamment un hommage au grand poète grec Costas Palamas.

tique, loin s'en faut : car les analogies apparentes dissimulent en fait des divergences profondes. Tels deux compagnons suivant deux routes parallèles, ils sont passés par les mêmes étapes, mais ne se sont jamais rencontrés.

Et c'est cela même qui permet de mieux cerner leur identité propre : chaque moment de leur itinéraire respectif constitue en fait un point de repère qui permet à la fois d'éclairer leur ressemblance et leur dissemblance. Et, de ce fait, par contraste, de mettre en lumière certains traits de la pensée de Romain Rolland, trop souvent méconnus.

Des voies de formation divergentes :

Deux jeunes gens, issus de la petite bourgeoisie provinciale, quittent leur ville natale, après de brillantes études secondaires, pour poursuivre leurs études dans la capitale : cette première étape identique aurait pu faire d'eux de ces « déracinés », que Barrès fustige dans son célèbre roman. Il n'en sera rien, bien au contraire, même si, comme on le verra, la « race », ou plutôt les racines resurgiront plus tard.

Pour l'heure, cette rupture avec la matrice originelle est beaucoup plus radicale pour Kazantzaki, qui laisse derrière lui sa famille, et vit d'abord à Athènes, puis à Paris dans une bohème studieuse, et solitaire ; plus aisée, pour Romain Rolland, que ses parents accompagnent à Paris, et qui connaît la vie privilégiée de la petite communauté normalienne⁵ : communion et stimulation intellectuelle, accès direct aux grands maîtres à penser et aux personnalités de l'époque⁶, aux meilleurs professeurs et aux grands événements de la vie artistique et culturelle, approche des milieux littéraires et édito-

riaux, premières tentatives de publication, espoirs et déceptions⁷....

Quelques années plus tard (1907-1910), Kazantzaki se trouve aussi à Paris⁸, où il séjourne au Quartier Latin, près de la Sorbonne et du Collège de France, où il suit les cours de Bergson. A cette époque Romain Rolland y réside aussi; on imagine qu'ils auraient pu se rencontrer, par exemple dans la librairie de Péguy, aux Cahiers de la Quinzaine, 8 rue de la Sorbonne... Mais cette première rencontre possible n'a sans doute pas eu lieu.

Leur formation suit cependant deux orientations différentes : vers l'histoire et la musique pour Romain Rolland, vers le droit et la philosophie pour Kazantzaki. Mais pour les deux, elle est caractérisée par l'ouverture aux littératures étrangères : Tolstoï, Shakespeare et Goethe pour Romain Rolland, Bergson, Nietzsche,⁹ Dante, d'Annunzio, pour Kazantzaki : déjà se manifeste, à ce stade, chez tous deux, le dépassement des frontières linguistiques, la dimension « universelle ». Formation complétée par des voyages : en Italie pour Romain Rolland, tout comme pour Kazantzaki; et par des rencontres féminines importantes, qui consacrent et confortent la vocation littéraire : Malwida von Meysenbug pour Romain Rolland, la comtesse Erichetta¹⁰ pour Kazantzaki.

Premières amitiés, fraternelles et passionnées : André Suarès pour Romain Rolland ; Sikelianos, et plus tard Prévélakis pour Kazantzaki. Et premières amours, aboutissant dans les deux cas à une union prématurée, puis assez vite à un divorce ou une séparation¹¹.

Deux enfances, cependant, marquées par la mort ; mort de la petite sœur pour Romain

5. Voir Romain ROLLAND : *Le cloître de la rue d'Ulm*, Cahiers Romain Rolland, IV, Paris, éd. Albin Michel, 1952.

6. Romain Rolland écrit à Tolstoï, a un entretien avec Renan, rend visite au grand comédien Mounet-Sully...

7. La première pièce de Romain Rolland, *Orsino*, est refusée à la Comédie Française ; celle de Kazantzaki, *Le Jour se lève*, (1906) est jugée la meilleure lors d'un concours organisé par l'Université d'Athènes, mais le prix lui est refusé...pour immoralité ! La pièce est cependant représentée quatre fois, et amplement commentée et discutée dans la presse. Il en va de même pour son premier roman publié à Athènes la même année, *Le Serpent et le lys*.

8. Paris est alors un pôle d'attraction pour de nombreux artistes et écrivains, grâce à ce bouillonnement culturel que Romain Rolland décrit dans la préface de son *Péguy* : « C'est que jamais les passions de l'esprit ne furent plus surexcitées, jamais les fondements même de son existence ne furent remis en question d'une façon plus inattendue. Jamais l'enjeu nouveau qui s'offrait à lui ne fut plus exaltant. Le monde de la pensée en fut bouleversé ». Romain ROLLAND, *Péguy*, éd. Albin Michel, p-41.

9. Nietzsche, auquel Kazantzaki consacre sa thèse, et tout un chapitre dans son *Rapport au Greco* (op. cit. chapitre XXIII : *Nietzsche-Le grand martyr*, p. 291 à 310) et dont Romain Rolland, grâce peut-être à son amie Malwida von Meysenbug, fait une lecture bien différente de celle qui domine en France à l'époque (voir Jean LACOSTE, préface à Romain ROLLAND : *Vie de Beethoven*, Paris, éd. Bartillat, 2019). Quant à Bergson, dont Kazantzaki a traduit certaines œuvres en grec, et dont la pensée l'a beaucoup influencé, il ne paraît pas avoir suscité beaucoup d'intérêt chez Romain Rolland.

10. Voir N. KAZANTZAKI : *Rapport au Greco*, p. 175 à 178.

11. Kazantzaki épouse Galatée, une amie d'enfance, avec laquelle il vit conjugalement depuis 1910, contre l'avis de ses parents, et divorce, après de multiples séparations et retrouvailles, en 1926 ; Romain Rolland épouse, quant à lui, et lui aussi sans l'accord de ses parents, Clotilde Bréal, en 1892 ; il divorce en 1901. L'un épousera ensuite Eleni Samiou, après vingt ans de vie commune, en 1945 ; l'autre épousera Marie Koudacheva, sa compagne depuis quelques années, en 1936. L'une comme l'autre, journaliste ou poétesse, seront de fidèles collaboratrices et consacreront le reste de leur existence, pendant près de 40 ou 50 ans, jusqu'à leur mort (2005 pour Hélène Kazantzaki, 1985 pour Marie Rolland) à défendre l'œuvre de leur époux respectif (conférences, articles, publication d'inédits...).

Rolland¹². Mais de manière plus violente, et plus crue, pour Kazantzaki : mort de la jeune voisine Anika dont le crâne est découvert par le fossoyeur¹³ sous les yeux de l'enfant ; mort du grand-père¹⁴ ; marquées aussi par la guerre et l'occupation étrangère, de manière là aussi plus sanglante chez Kazantzaki, que son père oblige à baiser les pieds des cadavres pendus par les Turcs lors d'un des massacres perpétrés pendant les dernières années de l'occupation ottomane¹⁵. Mais la hantise de la guerre sera aussi latente chez Romain Rolland : hantise d'une génération vivant dans la certitude d'une prochaine guerre, et la vivant comme une fatalité, alors que pour Kazantzaki, au contraire, la guerre contre l'opresseur est présente, et vécue comme un devoir patriotique : il s'agit de libérer la Crète de l'occupation étrangère, et d'obtenir son rattachement à la Grèce.¹⁶

Quant à l'expérience de la guerre mondiale, elle est vécue pour tous les deux en Suisse, mais différemment : alors que Romain Rolland reçoit chez lui, à Villeneuve, près de Genève, des exilés de tous pays qui viennent lui rendre visite, multiplie les articles condamnant la guerre, plaide pour une paix juste et équitable, et pour l'union des intellectuels de tous les pays autour de l'« indépendance de l'esprit » ; Kazantzaki, à Zürich, semble avant tout concerné par l'élaboration de son œuvre et se consacre à de longues promenades sur les traces de Nietzsche...

Cette fois encore, ils ne se rencontreront pas

Pourtant, Kazantzaki sera rattrapé par la guerre, de manière tout à fait indirecte lorsque le gouvernement grec fait appel à lui pour assurer une mission de sauvetage des Grecs du Caucase. Nommé directeur au ministère de l'Assistance publique, il exercera pendant un an et demi une mission humanitaire, mais aussi patriotique, et des fonctions publiques qui l'absorberont tout entier, de façon bien différente de l'action humanitaire bénévole menée par

Romain Rolland auprès de la Croix-Rouge internationale.

Une quête de spiritualité

A l'issue de ces années de formation, tous deux éprouvent le besoin de fixer, pour l'avenir, leur profession de foi.

Pour Romain Rolland, celle-ci prend la forme d'un essai philosophique, écrit à l'âge de 22 ans, non destiné à la publication, mais qui le sera après sa mort¹⁷ ; pour Kazantzaki, ce sera *Ascèse*, écrit plus tardivement, à l'âge de 40 ans : une prose poétique, d'inspiration nietzschéenne, aux accents bibliques et parfois hugoliens, et qui se termine aussi par un « credo » : « Je crois en un seul Dieu, gardien des frontières, d'origine double, engagé, souffrant, très puissant mais non tout puissant, en guerre jusqu'aux frontières ultimes, général régnant en souverain sur toutes les forces lumineuses, visibles et invisibles »¹⁸.

Mais les itinéraires qui conduisent à cette affirmation de foi sont bien différents : Romain Rolland raconte, dans le *Voyage intérieur*, comment, adolescent, il a perdu la foi.¹⁹ Il raconte aussi ce qu'il a substitué à ses croyances enfantines : l'« éclair » de Spinoza, suivi des « tâtonnements » qui l'amènent à construire sa propre « formule de vie » et lui permettent de trouver une certaine paix intérieure.

Rien de tel chez Kazantzaki, tourmenté par une religiosité exacerbée, angoissée, une soif de purification, une tension spirituelle et un combat constat contre les tentations de la chair, qu'il célèbre pourtant avec ivresse et exaltation ; une volonté d'ascèse qui le mène périodiquement soit à des retraites où s'épanouissent ses élans mystiques, soit à vouloir bâtir un « phalanstère » où mener, avec sa compagne ou quelques amis choisis, une vie monacale et tout entière consacrée au travail.

Cette religiosité est d'autant plus complexe qu'elle mêle la fidélité à la foi des ancêtres, et

12. « La pensée de la mort, qui enveloppa mes dix premières années. La mort était entrée dans le cercle de famille ; elle avait frappé près de moi une petite sœur plus jeune... » Romain ROLLAND : *Le Voyage intérieur*, éd. Albin Michel, 1952.

13. *Rapport au Greco*, p. 52-53.

14. *Rapport au Greco*, chapitre VI, p. 65 à 68.

15. *Rapport au Greco*, chapitre X, p. 90-91.

16. Rappelons que la Crète ne sera rattachée à la Grèce qu'en 1913 (Kazantzaki a déjà 30 ans), après près d'un siècle de révolutions et de combats (que Kazantzaki évoquera notamment dans son roman *La Liberté ou la Mort*). Et que la Première Guerre mondiale a commencé pour la Grèce en 1912 (première guerre contre la Turquie) pour ne s'achever qu'en 1922, avec le désastre subi par la Grèce en Asie Mineure, suivi par des échanges de population concernant plus d'un million de réfugiés.

17. Romain Rolland : *Credo quia verum*, in *Le cloître de la rue d'Ulm*, Cahiers Romain Rolland, IV, éd. Albin Michel, 1952, p. 353 à 379.

18. N. KAZANTZAKI, *Ascèse*, éd. Aux forges de Vulcain, 2013, p. 121.

19. « Le désarroi d'école n'était rien auprès de celui de la vie intérieure. Dieu était mort. [A vrai dire, en province, lorsque je croyais croire, je ne l'avais jamais vu vivant. Quand je le priais de mon mieux, il n'était jamais là. Mais je me disais que sans doute il était dans la chambre à côté.] (...) Mon premier acte d'énergie, à cette heure d'adolescence où je sombrais sans Dieu, fut de rompre avec ma religion. » (*Le Voyage Intérieur*, éd. Albin Michel, 1952).

l'aspiration à créer une nouvelle religion, à la manière de Tolstoï, débarrassée de tout cléricisme. Cette foi nouvelle, humaniste et mystique, qui s'incarnera dans les grandes figures romanesques de ses dernières œuvres (*Le Christ recrucifié, La dernière Tentation, ou le Pauvre d'Assise*), foi dérangeante qui lui vaudra à la fois l'exécration des marxistes orthodoxes et l'excommunication par les chrétiens, catholiques ou orthodoxes²⁰.

Rien de commun, en effet, entre le Dieu apaisé et serein que conçoit Romain Rolland²¹ et celui auquel croit Kazantzaki : un Dieu « en danger », « (qui) appelle à l'aide », « (qui) déclare la mobilisation »²², car « c'est un violent moment de crise que notre époque historique, un monde s'écroule, un autre n'est pas encore né »²³.

Rien ne pouvait être plus étranger à Romain Rolland, que ces « visions » apocalyptiques²⁴ : « Le vent du désastre souffle. C'est aujourd'hui le souffle de notre Dieu. Allons avec lui ! (...) Il souffle au-dessus des têtes et des cités, il abat les idées et les maisons, il traverse les déserts et clame : « Tenez-vous prêts ! Guerre ! Guerre ! »²⁵ et le nihilisme héroïque auquel il aboutit : « Trois fois heureux ceux qui portent sur leurs épaules, sans plier, le grand, le merveilleux, le terrifiant secret : Même l'un, cet un-là, n'existe pas ! »²⁶.

Pourtant, ces professions de foi ne seront qu'une étape : l'un et l'autre chercheront ailleurs d'autres voies pour échapper, l'un au rationalisme étroit, l'autre aux tourments mystiques.

L'une de ces voies est celle de la création artistique. La foi en l'Art, essentielle chez Romain Rolland, se traduit par la vénération de grandes figures, héros ou références : Beethoven, Haen-

del, Michel-Ange. C'est aussi la voie choisie par Kazantzaki, mais avec plus de difficulté : elle se heurte aux obligations financières, qui l'obligent à multiplier pendant presque toute sa vie des tâches alimentaires (traductions, livres scolaires, livres pour enfants, journalisme...) ; à la crainte de s'engluer dans le quotidien d'une vie professionnelle ou conjugale. Surtout, l'œuvre de Kazantzaki ne s'élabore que dans un lent mûrissement, et dans la souffrance : *Ascèse* qu'il commence à écrire en 1923 ne sera achevé qu'en 1927; quant au grand œuvre, *l'Odyssee*, il y travaillera toute sa vie, le remaniant sans cesse.

Mais l'art ne suffit pas à justifier une existence : c'est pourquoi l'un et l'autre se tourneront vers d'autres voies, la recherche de nouvelles formes de spiritualité : l'Inde pour Romain Rolland, Bouddha pour Kazantzaki.

Dans cette ouverture vers les religions orientales, là encore, ils auraient pu se rencontrer : en effet, une amie de Kazantzaki, Rachel Mine, lui envoie, en 1925, « une belle édition en allemand », du *Gandhi* de Romain Rolland²⁷ ; Kazantzaki l'a-t-il lu ? Toujours est-il que c'est Eleni Samiou, sa compagne (qui deviendra, en 1946 sa seconde épouse) qui l'utilisera, pour son propre ouvrage sur Gandhi. Elle cherchera d'ailleurs en vain, sur la recommandation de Stefan Zweig, à rencontrer Romain Rolland pour obtenir de lui une préface à son livre. Mais Romain Rolland, d'après elle, refusera, prétextant « qu'il ne lisait jamais de manuscrit »²⁸. C'est finalement Roger Martin du Gard qui écrira la préface de cet ouvrage.

Là encore, la rencontre n'aura pas eu lieu. Mais surtout, un et l'autre, s'engageront, simultanément, et parallèlement, dans une autre voie : celle de l'action politique.

20. Faut-il rappeler la polémique qui entoura encore il y a peu (1988) la sortie du film de Martin Scorsèse, adaptation du roman de Kazantzaki, *La dernière tentation* ?

21. « Dieu est tout et partout. (...) Tout n'est-il pas également Dieu, c'est-à-dire Moi ? (...) Chacun de nous est Dieu, c'est-à-dire l'Unité éternelle, mais sous une forme relative et individuelle. » Romain ROLLAND, *Le cloître de la rue d'Ulm*, Cahiers Romain Rolland, IV, éd. Albin Michel, 1952, p. 353 à 379.

22. *Ascèse*, p. 89.

23. *Ibid*°, p. 101.

24. « Grouillant et apocalyptique » : c'est ainsi que Grasset décrivait *Toda Roba*, qu'il refusa de publier (d'après Eleni KAZANTZAKI, *Le dissident*, 1993, Caneva éd. et éd. de l'Aire, p. 279). C'est finalement, après plusieurs péripéties, Renaud de Jouvenel qui publiera le roman à Paris dans la revue *Le Cahier bleu* en 1934.

25. *Ibid*°, p. 102

26. *Ibid*°, p. 123.

27. C'est, semble-t-il, le seul livre de Romain Rolland que Kazantzaki possédait dans sa bibliothèque (cf. Catalogue de la bibliothèque de N. Kazantzaki, qui se trouve déposée au musée historique d'Héraklion). Nous avons pu consulter cet exemplaire, grâce à l'obligeance de Mmes E. Charitopoulos et I. Foukaraki, ainsi que la lettre manuscrite de Rachel Mine.

28. KAZANTZAKI Eleni, *Le dissident*, 1993, Caneva éd. et éd. de l'Aire, p. 272. Dépité, Kazantzaki écrit à sa compagne : « Je reçois votre lettre et je suis hors de moi. Il faut que vous écriviez une lettre à Romain Rolland, non pas suppliante, comme si vous étiez coupable, mais les deux phrases que je vous envoie ci-inclus, pour que la Grande Conscience comprenne qu'elle a blessé un être vivant et qu'elle s'est comportée indignement...Ce sera la première fois qu'il recevra une lettre aussi fière et aussi noble et il ne l'oubliera pas facilement... » (*ibid*°, p. 273. E. Kazantzaki ajoute en note que « les phrases dont il est question dans cette lettre ont été perdues. Effectivement, nous n'avons trouvé trace d'aucun échange épistolaire entre E. ou N. Kazantzaki à Romain Rolland.

L'engagement

Si le qualificatif d'écrivains « engagés » a un sens, il paraît s'appliquer, à l'évidence, aussi bien à Romain Rolland qu'à Kazantzaki.

Pour Romain Rolland, l'engagement est une exigence permanente : tous ses écrits, depuis *Au-dessus de la mêlée* poursuivent la réflexion politique et sociale qui nourrissait déjà *Jean Christophe*, son *Théâtre du Peuple* et son *Théâtre de la Révolution* ; continuité qui s'affirme jusque dans le titre d'un de ses recueils : *Quinze ans de combat*).

Pour Kazantzaki, en revanche, l'action politique est une dimension de sa recherche d'une foi nouvelle.

En témoigne, notamment, leur engagement respectif en faveur de la Révolution soviétique.

Pour Romain Rolland, l'attraction vers le socialisme se fait progressivement, dans les années 1900-1910, à la faveur d'événements politiques qu'il observe avec un œil critique (l'affaire Dreyfus notamment), et déjà un regard d'historien, et sous l'influence de Péguy. Une conversion intellectuelle, en quelque sorte, ce qui ne diminue en rien la profondeur de ses convictions. La Révolution soviétique, qu'il salue avec enthousiasme, sera pour lui l'occasion de nombreuses publications et prises de position publiques. Cependant, tous ses écrits témoignent d'une volonté constante de garder sa liberté, de ne pas se laisser emprisonner dans un cadre qui limiterait sa faculté d'analyse. Par ailleurs, son statut et sa position lui permettent d'occuper un « poste d'observation » privilégié, où convergent toutes sortes d'informations dont il s'efforce de faire la synthèse, tout en gardant une ligne constante : c'est ainsi qu'il refusera, prudemment, les invitations au dixième anniversaire de la Révolution, en 1927, ou à la célébration du centenaire de Tolstoï, en 1928, auquel se rendront, parmi d'autres, Georges Duhamel, Istrati, Kazantzaki ou Stefan Zweig.

Pour Kazantzaki, la « conversion » au communisme est le fruit du contact direct avec l'effroyable misère qu'il observe à Vienne et à Berlin, dans les années 1920-1922, et de la rencontre des milieux révolutionnaires, notamment le cercle des quatre jeunes filles juives qui lui font découvrir le communisme. Une « conversion » qui lui fait envisager d'abandonner l'art pour se dévouer entièrement à l'élaboration du nouveau monde qui s'annonce : son premier voyage à Moscou est tout entier orienté dans cette direction²⁹.

Il envisage même alors de s'installer à Paris, pour mettre au point la doctrine qui doit pour lui opérer la synthèse entre son aspiration au mysticisme et le communisme : il lui donne même un nom : le « Métacommunisme »³⁰. Il est en effet à la fois accusé en Grèce d'être athée et communiste, et par les marxistes orthodoxes d'« hérétique et de mystique ».

Le second voyage à Moscou, en novembre 1927, renforce encore cette orientation : par son caractère officiel (Kazantzaki s'exprime avec passion devant le Congrès du Parti) comme par son impact sur sa vie privée : la rencontre avec Istrati l'amène à envisager une vie nouvelle, tout entière consacrée à l'édification du communisme : ils projettent tous deux de s'associer, de s'installer définitivement en URSS, où Kazantzaki fait venir sa compagne Eleni.

On connaît la suite : la conférence houleuse à Athènes, en décembre 1927, où Kazantzaki et Istrati déchaînent l'enthousiasme d'une jeunesse avide de croire en des jours meilleurs, mais aussi la réaction qui s'ensuit : un procès où Kazantzaki est accusé d'« incitation à la haine collective et de propagande communiste », le retour en URSS, et les premières déceptions à l'égard d'Istrati, mais aussi à l'égard de la Révolution³¹. L'épisode se termine mal : Istrati part précipitamment pour Paris³², où, tombé sous l'influence de Victor Serge et de son

29. « Ce voyage est venu à son heure, au moment où je luttais pour me libérer de la séduction de l'Art ». (lettre du 20 novembre 1925 à E. Samiou (Eleni Kazantzaki, Le dissident, *Canevas éditeur et éditions de l'aire*, 1993, p. 147). « Que signifie l'art ? Une belle phrase, une bonne comparaison et un vers sublime ? Tout cela est petit et ne touche point les grandes vagues humaines. Seules la foi et l'action, un Christ ou un Lénine, valent la peine de vivre aujourd'hui. (lettre du 25 octobre 1927 à E. Samiou, (*ibid*°, p. 187) Rappelons que Lénine est mort en janvier 1924, trois ans auparavant.

30. « Chargé du butin glané en Russie, en Palestine, à Chypre, en Espagne, en Italie, en Egypte et au Soudan, j'irai travailler à Paris ». (lettre du 22 janvier 1927 à E. Samiou (*ibid*°, p. 176) ; « Je dois trouver à Paris des communistes au sens large que je donne au mot » (*ibid*°, p. 181)..

31. « J'ai pris la décision formelle de me tenir à l'écart de toute action éphémère [même la plus valeureuse] et de ne pas trahir mon grand chef Ulysse-Bouddha... Il est naturel que la Russie ne me donne plus la première émotion fiévreuse de l'attouchement virginal : a) parce qu'elle-même n'est plus à sa période héroïque et qu'elle avance de plus en plus vers un équilibre normal, primordial, certes, mais qui n'exalte pas mon âme ; b) parce que je ne suis pas un homme d'action et que je ne puis pas m'intéresser sans relâche à l'amélioration d'un régime social. (...) Comme vous le savez, je ne m'intéresse pas à l'homme mais à celui que je nomme si imparfaitement Dieu » (lettre du 26 mai 1928 à E. Samiou (*ibid*°, p. 210).

32. Istrati écrit à son ami suédois Ernst Bentz, à qui il avait envoyé trois articles, le 6 novembre 1928 : « Si rien n'est encore paru des articles signés par Kazantzaki et moi, j'aimerais beaucoup ne rien voir paraître. Ce ton-là, n'est plus celui que je donnerais aujourd'hui à des articles que j'écrirais sur la Russie. Je connais autrement les choses qu'il y a six mois. Et j'ai besoin de beaucoup réfléchir avant d'écrire quoi que ce soit.

entourage, il publie à la N.R.F. un virulent réquisitoire contre l'URSS qui lui vaudra les foudres de Romain Rolland, et de Kazantzaki lui-même³³.

En l'occurrence, Romain Rolland et Kazantzaki adoptent la même attitude : ne rien publier qui puisse nuire à l'URSS, tout en continuant à s'informer : Kazantzaki continuera le voyage initialement projeté avec Istrati à travers la Sibérie, la Mandchourie, le Turkestan, le Caucase. Il en rapportera la matière de ses reportages³⁴ et de son roman *Toda Raba*.

Mais d'ores et déjà pointe la divergence fondamentale qui oppose, sur ce point, Romain Rolland et Kazantzaki, et qui est plus une dissemblance de méthode, voire de caractère que d'idéologie : alors que Kazantzaki se rendra trois fois en URSS entre 1926 et 1928, invité officiel ou correspondant de presse, et qu'il mènera de véritables enquêtes de terrain, parfois en marge des voies officielles, et aussi en interrogeant longuement aussi bien les responsables politiques, les acteurs locaux, que de simples ouvriers ou paysans, Romain Rolland ne se rendra en URSS qu'en 1935, pour ce qui aura toutes les apparences d'un voyage officiel, et où il ne rencontrera que des autorités politiques ou artistiques.

Surtout, alors que Kazantzaki rapportera de ses voyages de véritables reportages, qui paraîtront dans la presse hellénique ou française, et où il s'efforcera de restituer une réalité aussi objective que possible, Romain Rolland gardera une position d'observateur « engagé », distinguant constamment la parole publique, où il manifeste un soutien sans réserve, surtout face aux menées contre-révolutionnaires, puis à la menace fasciste, et la parole privée, telle qu'elle s'exprime dans la correspondance ou dans ses notes intimes, où se manifeste constamment sa méfiance à l'égard des faux témoignages, de la

propagande, et des tentatives, de toutes parts, d'utiliser son nom et sa célébrité au profit d'une cause ou d'une autre.

De ce fait, les engagements publics de Romain Rolland, même s'ils ne sont pas fondés sur un témoignage de proximité, paraissent plus résolus, plus tranchés que ceux de Kazantzaki, qui, que ce soit en Espagne ou au Japon, est toujours soucieux de livrer au public les différents points de vue ou les divers aspects de la réalité qui se présentent à lui. Même au cours de la guerre civile, qui, en Grèce, suit la Seconde Guerre mondiale, c'est pour aider à la réconciliation nationale que Kazantzaki acceptera, pour un temps très court, de participer, comme ministre sans portefeuille, au gouvernement de son ami Georges Papandréou.

L'enracinement :

Deux « déracinés » ? Mais alors que, pour Barrès, le déracinement est le symptôme d'un malaise qui ne trouvera d'issue que dans le repli vers la Nation, Romain Rolland, comme Kazantzaki ressentiront toute leur vie, sous des formes différentes, l'importance des « racines » qui les lient à leur terre natale, du « lignage » qui les rattache à leurs ancêtres. Car c'est le sens qu'ils donnent à ce mot de « race » qui revient librement sous leur plume, et qui suscite aujourd'hui tant de contresens !

Pour Romain Rolland, ce retour aux sources s'exprimera sous la forme de *Colas Breugnon*, ce roman écrit sous l'inspiration d'un bref retour au pays natal, qui fera resurgir en lui le souvenir d'un passé lointain, celui de son Clamecy natal, mais plus largement celui d'une France profonde et ancestrale, un peu idéalisée, où la langue de Rabelais se mêle à des évocations de peintures flamandes. Et il se concrétisera par le retour définitif dans son terroir, à Vézelay, en 1938.

Du reste, je me suis séparé de mon collaborateur (= Kazantzaki) lui, roule vers la Sibérie, se contentant de voir *en étendue*. Moi, j'étudie *en profondeur*. C'est bien différent » (Cahiers Istrati, n°8, 1991).

33. « J'ai lu l'article de Panaït. Affreux ! Très bien écrit, vif, impressionnant, reportage sensationnel. Mais tout ce qu'il dit sur la Russie et sa façon superficielle de généraliser en font un article révoltant et macabre. Sans doute, ce que dit Panaït est la vérité. Mais c'est une des multiples facettes de la vérité. Quiconque généralise le mal ou le bien est superficiel ou malhonnête. Panaït est tout simplement superficiel, passionnant et passionné. Cet article fera du tort à la Russie. En un mot il me révolte... » (Lettre de Kazantzaki à Victor Serge, 10 août 1929, cité par E. Samiou (*Ibid*° p. 246). A rapprocher de ce qu'écrit Romain Rolland à Istrati lui-même : « Je viens de lire votre article de la N.R.F.- Il me consterne. - Rien de ce qui a été écrit depuis dix ans contre la Russie par ses pires ennemis ne lui a fait tant de mal que ne lui en feront vos pages. Je ne sais pas si vos amis s'en trouveront mieux : je ne crois pas, je crois qu'ils s'en trouveront pire. Mais pour vos amis, tout un grand peuple, tout un régime est flétri. Pour vos amis, les innocents, les héros, les martyrs volontaires, tous pêle-mêle sont recouverts d'un flot de mépris. Votre justice est la suprême injustice. Il est inique de généraliser à cent millions d'êtres les malpropretés d'une douzaine, d'une centaine. Et les seuls à tirer profit de cette vengeance forcenée, c'est la réaction. Comment ne l'avez-vous pas compris ? La fureur est une folie. Elle détruit ce qu'elle veut sauver. Vous auriez pu dire tout l'essentiel de cette affaire sans nuire à ce qui est sain en Russie, et qui mérite d'être sauvé, défendu, exalté. » lettre du 7 octobre 1929). Quelques années plus tard, Romain Rolland et Kazantzaki, émus par la volonté d'Istrati de renouer avec ses anciennes amitiés, et apitoyés par ses souffrances, lui pardonneront ses écarts et reviendront vers lui.

34. Kazantzaki, *Voyages. Russie*. trad. Liliane Princet. Plon, 1977.

Pour Kazantzaki, c'est bien sûr à *Alexis Zorba* que l'on pense d'abord, ce Colas Breugnon crétois qui délivre à son intellectuel de patron une leçon de vie et de liberté, et qui, face aux épreuves, et aux désillusions, oppose la sensualité et l'ivresse de sa danse dionysiaque. Mais c'est surtout son grand roman épique *La liberté ou la mort* qui traduit le mieux cette recherche des racines : roman dont la figure centrale, le Capetan Michelis combine à a fois les traits sévères du père de l'écrivain, et aussi de tous ces ancêtres, pirates arabes ou paysans crétois, si prompts à se révolter et à prendre les armes pour défendre leur liberté.

Il y a bien, chez l'un et l'autre, cette révélation et presque cette vénération du « sang » qui coule dans leurs veines, l'appel de la voix des ancêtres, qui les fait parler ou écrire. On la trouve aussi bien dans *Colas Breugnon*³⁵ que dans *Ascèse*.³⁶ Pourtant, cette exaltation de la « race » ne tombe jamais dans le nationalisme. C'est d'ailleurs là l'origine de l'incompréhension qui éloignera à jamais l'un de l'autre les deux écrivains.

La responsabilité de cette incompréhension repose en grande partie sur la maladresse de Panaït Istrati. En effet, celui-ci commence, le 29 novembre 1927, par transmettre à Romain Rolland un mot où Kazantzaki exprime à Romain Rolland son admiration : « A l'âme grande et solitaire, ce salut d'un homme croyant et d'un admirateur dévoué »³⁷. Puis il lui transmet, le 17 janvier 1928, le manuscrit, en allemand, de la première version d'*Ascèse, Salvatores Dei*, en lui demandant d'intercéder auprès d'un éditeur pour le faire publier, et même de le préfacer. Mais ce faisant il l'accompagne d'un vibrant éloge de Kazantzaki, qu'il qualifie imprudemment de « nationaliste », et en soulignant tout particulièrement la mission officielle accomplie par Kazantzaki pour sauver et transplanter en Macédoine et en Thrace 150 000 Grecs du Caucase menacés par la famine. Croyant bien faire, il décrit tout particulièrement les conditions dans lesquelles

Kazantzaki, voulant briser le système patriarcal dans lequel ils vivaient, aurait volontairement dispersé ces communautés en ne regroupant ensemble que des familles au sens strict, afin de ne pas « anéantir l'unité grecque ». Il cite même une phrase de Kazantzaki où celui-ci exprimait le déchirement avec lequel il avait dû accomplir cette mission, « avec une cruauté sauvage ».

Ces mots ne pouvaient évidemment que hérisser Romain Rolland. Dans sa réponse, il commence par reconnaître la valeur littéraire de l'œuvre en question, dont il perçoit l'inspiration nietzschéenne, et qu'il va même jusqu'à rapprocher de son propre *Buisson ardent*, tome IX de *Jean-Christophe*, avec lequel il trouve une certaine « parenté » : « De telles œuvres perdent d'ailleurs beaucoup à être traduites. Je sens pourtant ici, au travers de l'allemand, une trombe de feu ». Mais il ajoute aussitôt : « Mais si j'admire le feu, quel qu'il soit, je ne réponds pas, quel qu'il soit, de l'aimer ; et ce que vous m'avez écrit de Kazantzaki, au Caucase, m'éloigne de lui pour jamais. Comment pouvez-vous me célébrer, à moi, que vous connaissez, la cornélienne cruauté d'un homme qui va détruire, froidement, implacablement, selon un plan délibéré de politique, les liens d'amour et d'amitié qui rattachent entre elles des familles de chair ou d'esprit (...) afin de s'en servir comme d'instruments pour fabriquer « l'unité grecque !...Je me fous bien de l'unité grecque, et de toutes ces monstrueuses idoles de nations ! Croyez-vous que je les combats en Occident, pour les aider ou les vanter en Orient ? Romain Rolland ne sera jamais l'ami d'un nationaliste fanatique... »³⁸

C'est donc, malheureusement, à partir de ce malentendu que les deux routes de Kazantzaki et de Romain Rolland divergeront à jamais³⁹.

Pourtant, le cosmopolitisme de Romain Rolland est bien proche de la curiosité de Kazantzaki qui le conduit à des voyages incessants à travers le monde et à se plonger dans l'intimité de tous les peuples et surtout, le dépassement et l'oubli de la race en faveur d'une

35. « Il m'a fallu parler pour eux (...) j'ai écrit sous la dictée » (Romain ROLLAND, *Colas Breugnon, Avertissement au lecteur*).

36. « Le Cri n'est pas le tien. Ce n'est pas toi qui parles. D'innombrables ancêtres parlent par ta bouche.(...) Ton premier devoir, en accomplissant ton service dans ta race, c'est de sentir en toi tous les ancêtres. Le deuxième, d'éclairer leur élan et de poursuivre leur œuvre. Ton troisième devoir est d'enseigner à ton fils l'importante consigne de te dépasser ». *Ascèse*, p. 47, 53.

37. Panaït Istrati-Romain Rolland, *Correspondance 1919-1935*, éd. établie par D. Lérault et J. Rièrre, Gallimard, 2019, p. 372.

38. Panaït Istrati-Romain Rolland, *Correspondance 1919-1935*, éd. établie par D. Lérault et J. Rièrre, Gallimard, 2019, p. 395-396. En réalité (mais comment Romain Rolland l'aurait-il su ?) pour Kazantzaki, si la Crète demeure la patrie de son cœur, il rejettera toute sa vie une Grèce conservatrice et nationaliste dans laquelle il ne se reconnaît pas.

39. Istrati essaiera en vain de faire revenir Romain Rolland sur sa position, en lui transmettant notamment deux lettres que Kazantzaki lui avait adressées, où il reprochait à son ami (= Istrati) de vouloir « réussir ». Mais le mal est fait : « J'ai reçu la lettre que vous m'avez communiquée, de Kazantzaki. Elle est très belle. Mais que son [que notre] inflexibilité s'exerce contre nous-mêmes, -jamais contre les autres ! La plus haute idée se mue en monstre, quand elle foule aux pieds l'humanité. » (ibid°, p. 416).

valeur supérieure, celle d'humanité.

Là aussi, les points de rencontre auraient pu être nombreux : dès 1916, Romain Rolland pressent que l'avenir se trouve à l'Est, et l'Europe renaissante qu'il appelle de ses vœux est une Europe ouverte sur l'Orient ; dès *Gandhi* (1923), il rêve d'une civilisation occidentale régénérée par les voix de l'Asie. Il se montrera toujours très accueillant et d'une insatiable curiosité à l'égard des visiteurs indiens, mais aussi chinois et japonais, qui à leur tour font preuve à son égard d'un respect et d'une vénération dont on trouve encore aujourd'hui les traces dans ces pays. Il a de longs entretiens avec Tagore et Gandhi, auxquels il se confronte, et se plonge dans l'étude de la pensée et de la religion hindoue⁴⁰ participant ainsi par ses recherches et ses publications, à cette quête d'une spiritualité nouvelle qui attire alors beaucoup de penseurs et d'intellectuels vers l'hindouisme.

Kazantzaki, de son côté, voit en Moscou une nouvelle Jérusalem, et aspire dans ses voyages, à aller toujours plus loin : la Palestine, l'Égypte, puis le Japon et la Chine. Fasciné par la figure tutélaire de Bouddha, il lui consacre tout un chapitre dans son *Rapport au Greco*, et jusqu'à un drame⁴¹.

L'heure du bilan :

L'étape essentielle, chez nos deux écrivains, c'est le moment où l'un et l'autre décident de se pencher sur leur vie passée et d'en faire le bilan.

Au *Voyage intérieur* de Romain Rolland répond en effet ce *Rapport au Greco*, que Kazantzaki rédige, lui aussi, à la fin de sa vie, et dont les premières lignes⁴² rappellent étrangement le début de *Colas Breugnot*⁴³.

Dans les deux cas, il ne s'agit pas d'écrire

une autobiographie, ou des mémoires⁴⁴, pour la postérité, mais bien de *rendre compte* d'une mission qui leur a été confiée :

« Debout comme un soldat devant le général, je fais mon Rapport au Greco, parce qu'il est pétri de la même terre crétoise que moi et que, mieux que tous les lutteurs qui vivent ou qui ont vécu, il peut me comprendre. N'a-t-il pas laissé lui aussi la même trace rouge sur les pierres ? »⁴⁵

Même si le destinataire n'est pas le même, l'intention est identique : il s'agit bien de comparaître devant un juge. Cette métaphore de *compte*, du *bilan*, du *rapport* (terme qui correspond en français au mot grec *anaphora*, bien mieux que le titre *Lettre au Greco* parfois donné à cette œuvre posthume), est aussi présente chez Romain Rolland qui l'emploie à plusieurs reprises, notamment dans son *Journal*⁴⁶.

La vie est une mission, un chemin à accomplir. D'où cette image de la route, qui revient si souvent sous leur plume. Pour Romain Rolland, une route sinueuse, pleine de détours⁴⁷, voire de contradictions, mais qui mène à un but certain, le progrès de l'homme ; route qui monte, aussi, pour Kazantzaki⁴⁸, mais accidentée, sanglante⁴⁹, désespérée car elle mène à l'Abîme, vers lequel une force contraire nous attire inexorablement ; mais une route choisie : « Je choisis la voie qui monte, parce que c'est dans cette direction que me pousse mon cœur. « Plus haut : plus haut ! plus haut ! » crie mon cœur, et je le suis avec confiance »⁵⁰

Deux routes bien différentes, en somme, d'une différence qui est aussi différence de style et de tempérament comme en témoignent ces lignes révélatrices de Kazantzaki à Istrati :

« J'ai lu ton article dans les *Nouvelles Littéraires*⁵¹ et je l'ai beaucoup aimé ; tu es la

40. Cf outre Gandhi, les *Vie de Ramakhrisna* et de *Vivekananda*, les deux tomes de *l'Essai sur la mystique et l'action de l'Inde vivante*.

41. N. KAZANTZAKI : *Bouddha*, paru dans *Théâtre 2*, trad. de Jacqueline Moatti-Fine, éd. Plon, 1982.

42. « Je rassemble mes outils : la vue, l'ouïe, le goût, l'odorat, le toucher, l'esprit. Le soir est tombé, la journée de travail s'achève ; comme la taupe, je retourne chez moi dans la terre. Non que je sois las de travailler, je ne suis pas las, mais le soleil s'est couché. (...) Je jette un dernier regard autour de moi : à qui dire adieu, à quoi ? »

43. « Me voici à ma table, un pot de vin à ma droite, l'encrier à ma gauche ; un beau cahier tout neuf, devant moi, m'ouvre ses bras.

44. « Mon rapport au Greco n'est pas une autobiographie : ma vie personnelle n'a de valeur, très relative, que pour moi seul et pour personne d'autre ». De même, Romain Rolland : « Car c'est tout autre chose que mes « Mémoires », écrits d'après les notes du « Journal » que je tiens depuis ma vingtième année, -et « le « Voyage intérieur », qui en forme une sorte de Prélude symphonique ». (*Voyage intérieur*, Prélude. éd. Albin Michel,

45. *Rapport au Greco*, p. 18. Cf aussi, dans *Ascèse* : « La vie est un service militaire sous la férule de Dieu. (...) Ma prière est le rapport d'un militaire à son général. Voilà ce que j'ai fait aujourd'hui, comment je me suis battu pour sauver, dans mon propre secteur l'ensemble de la bataille, voilà les obstacles que j'ai rencontrés, et c'est ainsi que j'envisage de combattre demain. » (*Ascèse*, p. 92-93).

46. F. EGEE : *La part de l'intime dans le « Journal » de Romain Rolland* ; in ROLLAND Romain, écrivain de l'intime. 2016. Presses Universitaires de Dijon.

47. Voir « La route en lacets qui monte », chapitre 2 des *Précurseurs*, recueil d'articles écrits et publiés en Suisse par Romain Rolland, entre 1915 et 1919.

48. « Toujours, pendant toute ma vie, un mot n'a cessé de me tyranniser et de me cingler : le mot Montée »

49. « Et aussi les traces rouges qu'a laissées mon ascension », *Rapport au Greco*, p..

50. *Ascèse*, p. 40. De même, dans *le Jardin des Rochers* : « Des deux chemins je choisis celui qui monte. Pourquoi ? sans aucun argument logique, sans aucune certitude. Je sais combien, dans ces moments décisifs sont impuissants le cerveau et toutes les petites certitudes de l'homme. Je choisis le chemin qui monte, car c'est vers en haut que mon cœur me pousse » *Le Jardin des Rochers*, éd. Plon, 1959

flamme, tu comprends tout ce que la flamme peut comprendre ; ta mission n'est pas de faire des théories de papier mâché, — mais de brûler. Tu brûles et tu es brûlé, tu accomplis comme très peu d'âmes sur cette terre, ton devoir de flamme. Voilà pourquoi je te préfère à ces lumières si claires et si froides à la Romain Rolland. » (Lettre à Istrati, 1^{er} mai 1933)⁵²

Clarté et froideur d'un côté, obscurité et cha-

leur de l'autre : est-ce cette double antithèse qui devait séparer inévitablement ces deux esprits ? Pourtant, Kazantzaki n'a eu de cesse de faire parvenir à la lumière les ombres qui obscurcissaient sa vie⁵³. Tout comme Romain Rolland, lui aussi obstinément attaché à résoudre l'énigme de sa vie⁵⁴. Deux routes, en somme, vouées à ne pas se rejoindre. Devant cette rencontre qui n'eut pas lieu, on ne peut pourtant s'empêcher d'imaginer ce qu'elle aurait pu être.

51. *Témoignage sur la liberté : L'homme qui n'adhère à rien*, in «Les Nouvelles Littéraires», le 8 avril 1933. Il ne s'agit bien sûr pas du même article que celui dont parle Kazantzaki dans sa lettre à Victor Serge (Voir note 34).

52. *Cahiers Panaït Istrati*, n°8, 1991, p.51.

53.. « Je sentais que c'était là mon devoir, mon unique devoir : réconcilier les irréconciliables, faire remonter du fond de moi-même les épaisses ténèbres ancestrales pour en faire, autant que je le pourrais, de la lumière » *Rapport au Greco*, p. 25.

54. « Je voudrais éclaircir l'énigme de la mienne. Je voudrais en dégager le sens, aux yeux des autres et aux miens ». L'invitation au voyage, chap. 1 du *Voyage intérieur*.

Vivre la littérature comme un « pain quotidien » en communion et de préférence à haute voix telle semble être la règle de vie pour Brigitte Vergne-Cain et Gérard Rudent.

Notre pain quotidien super-substantiel

Brigitte Vergne-Cain et Gérard Rudent

Quomodo nobis cottidie detur panis super-substantialis (Matth. VI.11) : nous n'avons pas pu trouver meilleur intitulé – sans être pour autant pentecôtistes. Notre propos est en effet de témoigner, modestement et joyeusement, par temps de peste, en forme d'évangile comme si le vieil esprit des routes (et des routiers) se mettait à souffler la santé. Appartiennent à Mikhaïl Mikhaïlovitch Bakhtine et à Roland Reuß, tous deux philologues classiques – le premier mort citoyen soviétique, et le second un très vif Allemand –, les mots-clés de notre texte : *chronotope*, *codex*, *desultoriness*, *dialogisme*, *écologies*, *lectures plurielles*, *plurilinguisme* et (last but not least) *carnavalesque*.

Le chronotope de notre vieux couple hétérosexuel, qui ressemble de plus en plus, par l'esprit, à l'androgynie primitif évoqué par Aristophane (dans *Le Banquet*) sera d'abord, en toute logique, esquissé à grands traits. Il s'est constitué progressivement en une bonne trentaine d'années – et il ne durera plus aussi longtemps. Cela dit, il présente une contradiction dynamique, essentielle et fondamentale. Notre chronotope est en effet bi-polaire : d'un côté une existence très banale de retraités amoureux, ayant servi loyalement au fil des ans, côte à côte, dans le soi-disant plus grand lycée de France, le fameux baz-grand, ce bain pour bêtes à concours où Romain Rolland souffrit énormément pendant quatre ans. Mais il y apprit beaucoup, et nous aussi. Tout cela pour préciser un peu en quoi consiste le pôle négatif de notre chronotope.

Heureusement, le pôle positif s'est constitué face à l'autre, depuis trente-cinq ans, grâce à une passion partagée pour la traduction littéraire de l'allemand vers le français, à l'oral comme à l'écrit. Aujourd'hui ce pôle positif se compose

de quatre éléments déterminants : le loisir de la retraite bien méritée, une maison-bibliothèque, le rite sacré du thé, chaque matin entre neuf et treize heures, enfin la pratique très fréquente de la lecture à voix haute, plurilingue, alternée.

La maison-bibliothèque est un ensemble de bâtisses peu confortables, composant un double U au pied d'une petite église romane charmante. Les livres y règnent partout et comme ils constituent une espèce grégaire envahissante, nos deux pensionnés passent quelquefois beaucoup trop de temps à retrouver le petit dont ils estiment avoir le plus grand besoin ! Cela fait partie de leur chronotope et c'est même souvent assez sportif quand il faut aller chercher dans un grenier où l'on n'accède qu'avec une antique échelle en bois – mais cela stimule aussi la mémoire, selon l'adage : de moins en moins de jambes, de plus en plus de têtes...

Quant à la cérémonie du thé, elle eut pour origine et cause principale le goût de Monsieur qui adore les grands crus refroidis. La conséquence évidente est qu'une énorme théière a remplacé la clepsydre pour mesurer les lectures : « Is there some more tea ?... Alas no, my dear... alors, *il faut tenter de vivre !* »

Pour la lecture à deux voix, il faudrait y consacrer plus de deux chapitres. Contentons-nous de dire qu'elle est souvent plurilingue parce que Madame est une germaniste distinguée et que Monsieur se pique d'être compétent en littérature néolatine européenne. Alors quand il s'agit de lire *in extenso* et à haute voix, *L'Imitation de Jésus-Christ* « Traduite et paraphrasée en vers français par Pierre Corneille », Monsieur ne peut s'empêcher de suivre sur le latin encore médiéval de Thomas a Kempis, que Madame a su télécharger et imprimer pour qu'il soit lisible, au moment du thé. Tout cela pour

suggérer comment la traduction et la lecture à haute voix ont toujours été associés dans la vie amoureuse de notre couple.

Dans ce chronotope borné et faiblement évolutif a surgi un compagnon de route exigeant, impressionnant et mystérieux. Ce fut à l'occasion d'un gros travail de traduction. Il s'agissait de Kafka. *De l'artiste* Franz Kafka, toujours en recherche. Notre objectif était de distinguer des périodes dans une production abondante, incessante et largement secrète. En traducteurs-philologues, nous voulions par exemple comprendre, et faire comprendre que l'inachèvement du *Procès* n'est pas l'inachèvement du *Château* ; faire ressortir que *Joséphine la cantatrice ou le peuple des souris* est le couronnement de cette œuvre écrite à tombeau ouvert ; faire découvrir que le *Journal* de Kafka est plus un polypier rhizomatique et merveilleux qu'un journal intime ; que les *Carnets in octavo* ne fonctionnent pas comme les *Cahiers in quarto*, etc... etc... Nous écrivîmes à Roland Reuß qui était bien lancé dans son édition historico-critique de toute l'œuvre de Franz Kafka. À cette époque, Reuß n'était pas encore le champion allemand du *codex* ; il n'avait pas encore appelé à la croisade pour que soit reconnue au livre-codex son irremplaçable valeur, écologique, et pour défendre l'espèce humaine en voie de disparition, menacée qu'elle est par les big data et par la plus grosse agence publicitaire de l'Histoire. – Ce fut pour notre couple androgyne-aristophanesque l'occasion d'ouvrir (successivement) deux chantiers de traduction, et de longue haleine.

Mais il nous faut ici préciser la différence entre les travaux de traduction spontanée et les travaux de commande, sans oublier qu'il existe toute sortes de formules mixtes, de commandes suscitées et de traductions orales, privées et très précieuses, à tout bout de champ et de vignes. Toujours est-il – et sans entrer dans les cuisines – qu'on peut apercevoir que la traduction spontanée qui aboutit, quelquefois, à une publication est un combat triomphal, tandis que la traduction commandée n'est au mieux qu'un labeur valeureux, instructif et formateur. Cela pour dire que, grâce à Roland Reuß, parce que son dynamisme est contagieux, nous avons réussi à publier deux livres « spontanément », sans que ce soit une commande ni de Reuß, ni d'aucun éditeur : en 2013 (éd. Les Îlots de résistance, Paris) son « petit livre » *Sortir de l'hypnose numérique*, et en 2019 (éd. Le Murmure, Dijon), plus

volumineux, *Chacun sa guerre*, d'Otl Aicher. Sans aucun succès commercial. Mais ce fut quand même un triomphe.

Car avec un compagnon de route de cet acabit, on voit du pays ! Nous découvrièmes que John Ruskin, au-delà de ses *Pierres de Venise* (d'illustre mémoire pour les traducteurs), avait inspiré le Mahatma Gandhi avec *Unto this last*. Des éclairs, des vues cavalières, des vols de gerfaut : au-dessus du Rhin, et du Danube, au-dessus du Pô. Les Alpes n'existent plus : c'est le génie germanique qui plane... On découvre même Aulendorf et sa librairie ! Citons Otl Aicher (qui abolit les majuscules) :

à aulendorf, nœud de communications de la haute-souabe, on descend du train, on interrompt son voyage jusqu'au train suivant, et on se rend dans la librairie rieck.

une communiste rousse d'origine berlinoise, libraire, s'est associée avec un intellectuel qui, après avoir voulu entrer chez les bénédictins, y a renoncé, pour des raisons de santé, paraît-il. le moyen le plus efficace pour survivre pendant le troisième reich, c'était le livre. et la librairie rieck avait des livres de survie.

cette alliance catholico-communiste repérait précisément les livres qui nourrissaient. il n'y avait pas là de littérature interdite, c'eût été trop dangereux. il suffisait d'avoir du thomas mann sous le comptoir, et votre compte était bon. il fallait trouver un domaine dans lequel aucun nazi n'était compétent, dénicher des livres qui soient tout à fait universitaires, mais tellement à double entente qu'ils soient porteurs d'un message pour aujourd'hui. si on était capable de les lire, on sentait que la théologie, la philosophie, l'histoire de la civilisation y fournissaient surtout des occasions de parler de l'essentiel.

il ne s'agissait pas d'une librairie de la résistance. je pense que c'était davantage. contre le parti, cette librairie misait sur l'intelligence, au sens où elle présentait des livres que les adeptes de la nouvelle vision du monde étaient trop bêtes pour juger, mais qui maintenaient tremblotante, et parfois même fulgurante, la flamme du débat sur les événements et leurs interprétations. il y avait chaque année quatre à cinq livres qu'ils conseillaient aux gens d'acheter. mais un ou deux livres seulement peuvent être la

planche sur laquelle on survit, dans la mer.
(in *Chacun sa guerre*, p.271-272, texte allemand repris dans *Fors*, p. 7-8).

Quant à John Ruskin, « relu » par Reuß - dans *Fors, Der Preis des Buches und sein Wert* [*Fors, le prix du livre et sa valeur, inédit en français*], éd. Stroemfeld 2013 – et traduit par nous à sa suite, à voix haute et à titre privé, il nous a appris à accueillir le hasard comme une force : « Fors Clavigera » est le titre donné par Ruskin à un ensemble de quatre-vingt-seize lettres qu’il publie entre 1871 et 1884 « à l’intention des ouvriers et travailleurs d’Angleterre ». Quatre gros volumes écrits à sauts et à gambades comme du Montaigne. La lettre 85 (§1) précise, en janvier 1878 :

The series of letters which closed last year were always written, as from the first they were intended to be, on any matter which chanced to interest me, and in any humour which chance threw me into. By the adoption of the title « Fors », I meant (among other meanings) to indicate this desultory and accidental character of the work ; and to imply, besides, my feeling, that, since I wrote wholly in the interests of others, it might justifiably be hoped that the chance to which I thus submitted myself would direct me better than any choice or method of my own. »
(*Fors*, p. 72).

On ne peut pas être plus humble et plus malin à la fois ! Une telle énergie, une telle présence d’esprit, une telle générosité sont entraînant. Et nous étions prêts à nous lancer dans la traduction écrite du livre de Reuß, en novembre 2013. Il nous en a dissuadés. Généreux ami ! Nous y serions encore... en nous cassant le cou, peut-être. Car « desultor » désigne en latin l’écuyer agile qui saute d’un cheval à l’autre, au galop, sur la piste du cirque, très grand ou très petit. Il eût fallu voltiger de Ruskin à Shakespeare, et d’Ezra Pound à William Morris (sans oublier Windham Lewis), en passant par Horace et « la Rose blanche ». Ainsi fait Roland Reuß, un des fleurons de la philologie européenne. Mais d’une philologie radicale, qui maîtrise parfaitement le numérique, pour nous libérer tous de l’hypnose qui menace.

Nous étions prêts à voltiger... Mais Reuß ne voulait pas que nous travaillions pour rien. Il est bien allemand, en cela. Nous le sentons plus près d’Héraclite que de Démocrite. Un des

textes de Kafka qu’il aime à citer se trouve dans *Le médecin de campagne*, c’est *Au quatrième balcon* – dont le premier paragraphe se compose d’une seule phrase :

S’il y avait sur la piste une écuyère fragile, pulmonaire, montant un cheval fourbu, obligée pendant des mois par un impitoyable patron brandissant sa chambrière à tourner interminablement en rond devant un public inlassable, fendant l’air sur son cheval, envoyant des baisers, tournoyant sur sa taille, et si ce jeu, rythmé par le tumulte incessant de l’orchestre et des ventilateurs, se poursuivait dans un avenir gris toujours plus béant, accompagné par des applaudissements faiblissant, puis s’enflant de nouveau sous des mains qui sont de véritables marteaux pilons... peut-être qu’un jeune spectateur du quatrième balcon dévalerait alors le long escalier desservant tous les gradins, qu’il se précipiterait sur la piste et crierait : Stop ! au milieu des fanfares de cet orchestre toujours prêt à s’adapter. » (*Récits, romans, journaux, LGF 2000, p. 1049*).

Roland Reuß est, nous semble-t-il, resté ce jeune spectateur qui à la fin « pleure, sans le savoir ». Mais il se bat aussi comme un lion : il s’est engagé depuis 2008 dans une lutte incessante contre Amazon™, Google™, YouTube™, pour défendre les vrais livres, la liberté réelle des auteurs, des éditeurs, ainsi que l’indépendance des universités et des chercheurs. Cela fait de lui un prédicateur. Et il a compris la ressource du *story telling*, l’art du conteur. Il peut ainsi narrer toutes sortes d’anecdotes philologiques. Une des dernières en date concerne le pont de Heidelberg : dans une publication remarquable [Friedrich Hölderlin « *Heidelberg* », *Faksimileedition des handschriftlichen Entwurfs*, Wunderhorn 2020] réalisée pour célébrer le 250^e anniversaire de la naissance de Hölderlin, dont Reuß est un éminent spécialiste, il raconte savamment comment Eduard Mörike, l’élégiaque pasteur et poète, subtilisa dans les manuscrits de Hölderlin une feuille – le début de l’ode *Heidelberg* — qui, pour cette raison, se retrouve aujourd’hui non à Stuttgart comme toutes les autres, mais à Heidelberg, où Reuß est professeur à l’université. Il peut aussi raconter brillamment [in *Sortir de l’hypnose numérique*, p. 143-147] l’histoire de Nathan Straus, né en 1848 à Otterberg dans le Palatinat, qui fit fortune en Géorgie et à New York City où il prit la

direction de Macy's, avant de devenir un philanthrope évergète en produisant du lait pasteurisé ; comment il fit cadeau à l'université de Heidelberg des 39 volumes de l'édition des œuvres de John Ruskin procurée par Edward Tyas Cook et Alexander Wedderburn, l'un des monuments les plus magnifiques de la philologie et de l'art du livre, publié à Londres ainsi qu'à New York entre 1903 et 1912, sur un papier spécialement fabriqué, consciemment écologique et jusqu'à aujourd'hui resté immaculé. Cela n'était que rendre justice à John Ruskin, écologiste avant la lettre, « bien avant que le terme ne devienne porteur politiquement ». En outre, précise Reuß : « Nous devons à sa plume les premières mises en garde, plus claires qu'aucune autre depuis, contre la destruction des Alpes par le tourisme ; on le trouve aussi se bagarrant littéralement contre des ouvriers du bâtiment, à Pise, où l'on prévoyait de détruire l'église Santa Maria della Spina, au bord de l'Arno, afin d'élargir le mur de soutènement du quai. [...] La liste de ses initiatives est longue. » (*ibid.* p. 140-141). – Et ce ne sont là que quelques échantillons.

Le jeune homme du quatrième balcon finit par pleurer... Mais nous avons pris de l'âge, et nous voulons rire, encore. Encore et toujours : comme Démocrite, comme Gogol et comme Kafka. C'est cela aussi, le dialogisme cher à Bakhtine. Sa théorie littéraire n'est qu'une ébauche, mais son dialogisme est un concept à valeur universelle. Par nos lectures et par nos traductions, nous le pratiquons à notre façon, toujours à deux voix, et nécessairement pluri-lingue. L'auteur, selon Bakhtine, devient un être pluriel ; nous sommes devenus un lecteur redoublé, androgyne, toujours aristophanesque quelque peu. Et toutes nos traductions relèvent d'une oralité critique. Les livres que nous li-

sons-traduisons, même sans aucune publication, acquièrent ainsi une épaisseur nouvelle qui renforce le codex tétragonal, « cette parfaite machine à lire » selon la formule de Paul Valéry, affectonnée par Roland Reuß au point d'intituler ainsi un petit livre : *Die perfekte Lesemaschine, Zur Ergonomie des Buches*, Wallstein 2014. Mais nous aussi, avec la lecture à haute voix, nous acquérons de l'agilité, (la *desultoriness* chère à Ruskin), et nous pouvons sauter, au fil des mois, de Montaigne à Paul de Gondi, cardinal de Retz, en nous rétablissant fermement sur le dos de Jacques Amyot, évêque d'Auxerre, pour faire sonner leurs phrases, « moyennement françaises », où le latin s'entend encore si bien. Grâce à Bakhtine, nous entrons sur la piste d'un grand cirque : sa ménagerie est époustouflante, depuis Pétrone et Apulée jusqu'à Gogol, en passant joyeusement devant maître Rabelais et le révérend Laurence Sterne. Cette audace nous fait entrevoir des liens secrets entre le *Simplicius Simplicissimus* de Grimmelshausen et le *Candide* de Voltaire, entre Dostoïevski et Thomas Mann. L'énergie joyeuse de Bakhtine permet d'apercevoir le jeu carnavalesque qui entraîne dans sa ronde et Rabelais, et Gogol. Et nous avec ! – Voltaire peut encore une fois pisser dans la théière... nous ne crierons pas : stop !

P. S. Nous espérons avoir écrit un texte performatif qui réussisse à faire rire Roland Reuß.

N'a-t-il pas, par ces temps de peste, enregistré sur le site de son « Institut für Textkritik » des séquences intitulées « Kafka als Antidepressivum » ? Du n°1, le 11 novembre 2020 (28 mn) au n°14, le 22 février 2021 (18 mn), cf. <http://www.textkritik.de/neues/neues.htm> consulté le 31/08/2021.

Romain Rolland a été un lecteur passionné de Shakespeare qu'il a découvert adolescent dans la bibliothèque de son grand-père à Clamecy et auquel il a consacré « quatre essais » lumineux en 1916. L'éminente shakespearienne Dominique Goy-Blanquet a souhaité parler de Jane Austen...

Un morceau d'ivoire

Dominique Goy-Blanquet

Le hasard fait qu'au moment où je passe en mémoire mes auteurs préférés, en me demandant lequel choisir ici et pourquoi, j'ouvre pour une tout autre raison *L'Esprit européen en exil* dont l'avant-propos cite dès le premier paragraphe une lettre de Stefan Zweig déclarant à son ami Romain Rolland son « dégoût de la politique ». Ce recueil de textes trouvé sur une table de librairie m'a attiré parce qu'au fond je ne connais guère de Zweig que ses émouvants petits livres sur Marie Stuart, Érasme et Luther, des travaux où il exprime son opposition à l'intolérance et au fanatisme. Et voilà qu'il me rappelle à l'ordre. Mise en garde contre la légèreté, l'insouciance, par un pacifiste entraîné dans la mort de ses illusions, la fin de cette Europe humaniste-républicaine des lettres qu'il partageait avec Romain Rolland, Jean Jaurès ? Il faut être sérieux.

Mes compagnons favoris le sont-ils ? Le plus durable est sans conteste Shakespeare, mais il est devenu autant guide et compagnon de travail, à tel point qu'ayant déjà beaucoup écrit sur cette longue fréquentation, je n'en parlerai pas davantage ici. Homère et son aurore aux doigts de rose, ses dieux capricieux, ses héros magnifiques ont enchanté mon enfance, je les croise toujours avec affection, mais seulement de loin en loin. Ici me revient le commentaire de Northrop Frye sur les deux espèces de critiques littéraires : ceux qui aiment *L'Iliade* ont un penchant pour la tragédie, le réalisme et l'ironie ; ceux qui aiment *L'Odyssée* préfèrent la comédie et le romanesque. J'adore les deux, avec quand même une préférence pour *L'Iliade*, à cause d'Achille. Mais je me reconnais plutôt du

côté des Odysséens qui selon Frye apprécient aussi sans trop l'avouer les romans policiers, et toutes les formes où l'auteur opère dans un système strict de conventions. Ainsi le critique odysseéen ne lit pas un poète du seizième siècle pour la matière de son poème : on sait ce que le poète va dire, il va se plaindre de la cruauté de sa maîtresse. Va-t-il se montrer original et séduisant sur un thème aussi rebattu, c'est toute la question.

Si je cherche l'auteur que j'ai lu et relu maintes fois à tous âges par pur plaisir – je préfère conserver le neutre épïcène si commode au terme genré « l'autrice », féminisation parmi d'autres dont l'usage s'est imposé avec une telle vigueur que récemment une féministe enthousiaste rendait hommage à « nos sœurs » sur les réseaux sociaux – mon compagnon de route préféré est une compagne, une romancière, Jane Austen. Pas un maître à penser, pas un guide, plutôt une amie, voire une complice quand je me sens en désaccord radical avec les modes de pensée dominants. Que Virginia Woolf, une autre sœur, plaçait à la hauteur de Shakespeare.

Comme Zweig, mais je me garderai de pousser plus loin le parallèle, Jane Austen disait ne pas se mêler de politique, même si parfois la politique s'est introduite dans sa vie, lorsque ses frères officiers de marine défendaient les côtes britanniques contre les menaces d'invasion napoléoniennes. Cependant elle pourrait se reconnaître dans les opinions de Zweig pour qui l'intellectuel doit conserver son indépendance, sa liberté intérieure, cultiver ses idées personnelles, se tenir en dehors de la sphère du pou-

voir. Les tumultes d'un règne mouvementé trouvent assez peu d'échos dans ses livres, mais comme le Saint Mary Mead de Miss Marple, les villages où ils se déroulent fourmillent de vie et de drames, souvent de violence refoulée. Son ouvrage, à l'entendre, était celui d'un pinceau très fin sur un petit morceau d'ivoire, « deux pouces de large ». Son champ d'observation, la bonne société provinciale à l'aube du romantisme – les jeunes filles lisent *Le Giaour*, et leurs mères parlent à voix basse dans les salons des frasques du jeune Lord Byron. Ses armes, une intelligence en alerte constante, un humour et une ironie redoutables, inusables. C'est cette combinaison rare qui la rend toujours aussi savoureuse, à chaque relecture.

La luminosité de l'ivoire n'empêche pas les ombres de la condition féminine. La grande affaire de tous ces romans, l'objectif des héroïnes et de leur mère c'est le mariage, car l'éventail des choix offerts aux jeunes filles sans fortune est restreint : vivre tolérée comme parente pauvre d'une famille aisée, devenir gouvernante, institutrice, ou connaître la perdition et une mort précoce dans les bas-fonds du stupre. Jane Austen est elle-même une exception à plusieurs titres. Elle choisit le célibat, gagne de l'argent avec sa plume, et conserve son nom au lieu de s'inventer un alias masculin. Ses livres paraîtront d'abord signés « *By a Lady* », puis « Par l'auteur de *Sense and Sensibility* », de « *Pride and Prejudice* », et même si elle ne souhaite pas la voir livrée au grand public, son identité est connue des *litterati*. Loin d'entraver ses velléités d'écrivain, sa famille la soutient et l'encourage à publier. Premiers auditeurs, jamais ils ne doutent de son talent. C'est un de ses frères qui écrit sa biographie peu après sa mort, un peu trop lisse pour une personnalité aussi complexe. Un modèle de féminité modeste. Et le mythe de la jeune fille rangée commence.

Depuis, nombre d'historiens se sont attachés à déconstruire ce portrait, à commencer par celui de sa parentèle. À tel point que récemment, Lizzie Dunford, directrice du musée Jane Austen à Chawton, s'est vue sommée d'exposer ses liens avec l'esclavage, car son père était *trustee* d'une plantation sucrière d'Antigua. Le thé que boivent ses personnages, le coton de leurs vêtements étant pointés comme suspects, la presse conservatrice s'est affolée, accusant le musée de *woke madness* et de révisionnisme.

Dunford a rappelé que la romancière était elle-même abolitionniste, et promis qu'une réflexion sur la traite des Noirs serait intégrée à un prochain calendrier d'événements, sans qu'à aucun moment l'auteur ni ses personnages ne soient inculpés pour leur consommation de thé.

Dans son roman le plus connu, *Orgueil et Préjugé*, Mrs Bennett a cinq filles sans dot à marier. Les préférées de leur père, les deux aînées, souhaitent une union qui serait fondée sur l'amour et l'estime réciproques. Pour elles comme pour leur auteur, rien ne pourrait être pire qu'un mariage sans affection, mais leur amie Charlotte Lucas préfère épouser le stupide, prétentieux, flagorneur Mr Collins que connaître le triste sort des vieilles filles. Dans *Raison et Sentiment*, Henry Dashwood mourant confie son épouse et ses trois filles démunies aux bons soins de leur demi-frère, dont la générosité atteint des sommets quand il apprend que le soupirant de l'une d'elles a deux mille livres de rente annuelle : « Elinor, je souhaiterais pour toi que ce fût au moins le *double*. » Emma, une héroïne que personne à part moi n'aimera beaucoup, prévoyait Austen, n'entend pas se marier car elle veut conserver son indépendance, mais cherche des maris convenables pour ses protégées, et accumule les fiascos par son aveuglement. Anne Elliot, empêchée d'épouser l'homme qu'elle aimait car il était jugé d'une condition inférieure à la sienne, devenue trop âgée pour espérer encore un prétendant convenable, vivote dans l'univers asphyxiant de son orgueilleuse famille. Fanny Price, la timide nièce pauvre accueillie par charité à Mansfield Park, doit affronter les pressions de son entourage qui voudrait la voir épouser un prétendant dont elle seule mesure et condamne l'absence de principes moraux. Malgré les obstacles, les principes triomphent, et les romans finissent bien, pour celles au moins qui le méritent : certaines font de riches mariages d'amour, comme la douce Jane Bennett ou sa sœur, la spirituelle Elizabeth, d'autres se contentent d'un presbytère campagnard, auprès d'époux qui ont su voir leurs qualités sans prix. Anne Elliott retrouve l'amour de sa jeunesse, un officier de marine suffisamment monté en grade et dans l'échelle sociale pour obtenir sa main sans plus d'obstacle.

Sense and Sensibility ironisait sur les excès sentimentaux préromantiques, les épanche-

ments panthéistes face à la nature. *Northanger Abbey* se moque avec brio des outrances d'autres modes romanesques. La première page campe une héroïne qui n'a aucune des caractéristiques requises pour figurer parmi celles des livres qu'elle adore, comme *Udolpho* : Catherine Morland n'est pas particulièrement jolie ni talentueuse, plutôt garçon manqué, ses parents sont respectables, jouissent d'une confortable aisance, n'enferment pas leurs filles à la maison, et au lieu de mourir comme il convient en la mettant au monde, sa mère a eu six autres enfants après sa naissance, tous en fort bonne santé comme elle-même. Sa passion pour les romans n'entraîne d'abord que mésaventures et humiliations quand elle est invitée dans une vieille abbaye comme elle en a vu dans les livres : telle la femme de Barbe-Bleue, elle se risque à ouvrir un coffre ancien aux poignées d'argent ternies, mais le vieux parchemin trouvé au fond n'est qu'une liste de blanchisserie. Bientôt l'hôte des lieux la surprend en train d'enquêter sur la mort de son épouse, persuadée à tort que la défunte a été assassinée. Pourtant elle va vivre une aventure sinistre digne du *Château d'Otrante*, victime d'un authentique *villain*.

Jane Austen se moque gentiment de sa consœur Ann Radcliffe en pastichant les romans gothiques, mais accorde peu d'intérêt aux pionnières féministes que les Lumières ont fait connaître au cours du XVIII^e siècle, Aphra Behn, Mary Astell, Eliza Haywood, Mary Wollstonecraft... Parmi les faits avérés de son existence, on sait qu'elle n'a pas voulu rencontrer Madame de Staël, qui, semble-t-il, recherchait trop la gloire à son goût. Plutôt que dénoncer les vices de la société ou l'injustice de la condition des femmes, elle s'attaque aux faiblesses de leur éducation morale et intellectuelle, et les peint sans plus de ménagements que les hommes de sa galerie de grotesques : écervelées, ignares, sottes, vénales, la plupart des mères seraient bien incapables d'enseigner à leurs enfants ce qu'elles-mêmes n'ont jamais reçu, quant aux pères, ils s'intéressent rarement à la question. Dans les bonnes familles, les jeunes filles sont à la fois « très accomplies et très ignorantes », et Jane Austen s'avance parfois jusqu'à observer que nombre de futurs époux encore plus sots les préfèrent ainsi. Chez les moins futiles, les livres sont les meilleurs, parfois les seuls maîtres, à moins que les

hommes dont elles s'éprennent aient assez de jugeote pour les aider à enrichir leur esprit et cultiver leurs dons naturels. Même la relation privilégiée qu'entretient Elizabeth Bennett avec son père ne la rend pas aveugle à ses défauts : il a totalement démissionné de ses responsabilités, jusqu'à ce que la plus tête folle de ses filles s'enfuit avec un vaurien et l'arrache à sa léthargie. Solution au drame : moyennant une forte somme d'argent, le vaurien fera de la malheureuse une honnête femme, et une future mère aussi vaine et inepte que la sienne.

Au cours des dernières décennies, Jane Austen est devenue un trésor national, une véritable mine d'or pour ses exploitants. Ses fervents amateurs déplorent qu'elle ait écrit si peu. Si nombre de films, d'adaptations télévisées, de suites diverses et de produits dérivés n'ont pas suffi à les combler, son immense succès encourage désormais les éditeurs à republier ses *juvenilia*. Encore largement inconnus du grand public, ces vingt-sept textes comptent un court roman épistolaire, *Lady Susan*, deux romans inachevés, *Sanditon* et *The Watsons*, des contes, odes, pièces de théâtre, et fragments divers. Hormis la publication posthume de *Lady Susan* en 1871 par son neveu, les autres sont parus pour la première fois en 1922 dans une édition préfacée par G. K. Chesterton. Écrits quand elle avait entre onze et dix-huit ans, ils ont été retranscrits de trois gros cahiers où elle les avait consignés en les dotant chacun d'une pagination et d'une table des matières, déjà consciente de sa vocation. Et déjà armée d'une forte indépendance d'esprit, d'une remarquable maîtrise stylistique, capable en un tour de phrase cinglant de résumer un individu ou un milieu.

La forme épistolaire alors à la mode convient à son talent pour l'ellipse mais elle l'abandonnera après quelques ébauches, dont la première version de *Sense and Sensibility*. Jane Austen a pu avoir connaissance des *Liaisons dangereuses* et emprunter quelques traits à Madame de Merteuil pour composer *Lady Susan*. En tout cas elle connaissait bien Shakespeare, qu'elle cite à diverses reprises, et que ses personnages lisent à voix haute ou discutent dans plusieurs de ses œuvres. C'est à Richard III que fait penser son anti-héroïne, artiste hors pair en machiavélisme, véritable sociopathe, qui détaille avec brio ses stratégies de domination à son unique confidente : « Quel plaisir exqu Coast

que de soumettre un esprit indomptable, d'amener un être qui était prédisposé à vous mépriser à reconnaître votre supériorité ! » Jubilation qui rappelle celle de Richard après sa conquête de Lady Anne :

Avoir Dieu, sa conscience et tous ces freins
contre moi,
Et moi aucun ami pour soutenir ma cause,
Sinon le diable et des regards trompeurs ?
Et pourtant la gagner, rien face au monde entier !
Ah !

Son dernier écrit, *Sanditon*, interrompu par le déclin de sa santé, crée un décor innovant, une petite station balnéaire du Sussex qui peine à attirer les foules, et une brochette inédite de personnages bien ou mal intentionnés, excentriques, idiots, vaniteux, égocentriques, montrant que Jane Austen n'avait pas épuisé ses facultés d'invention. Aurait-elle voulu que l'ouvrage paraisse en l'état, rien n'est moins sûr. Il laisse moins de place qu'auparavant à l'implicite, son héroïne moralement irréprochable, moyennement attachante, Charlotte Heywood, soulignant les travers de chacun par ses observations lucides. Dans les romans parus de son vivant, Austen s'autorise un ou deux bavards impénitents, pas plus. *Sanditon* en compte une bonne demi-douzaine, qui étalent avec complaisance leurs obsessions, lubies, appétits, inepties, jusqu'à lasser parfois même le lecteur vorace. Ainsi font assaut de verbosité l'hôte de Sanditon qui s'évertue à faire la promotion de sa station ; la grande dame— « il en faudrait toujours une dans une localité », explique la narratrice – qui

« comme une authentique grande dame, parlait et parlait uniquement de ses propres sujets d'intérêt », tendance que partagent la plupart des protagonistes ; l'hypocondriaque survitaminée qui soigne les migraines de sa sœur en lui faisant poser des sangsues et arracher trois dents ; l'amateur des romans de Richardson qui se sent une vocation de Lovelace et noie ses interlocutrices sous une abondance de citations hors sujet. Hélas, le récit s'arrête au chapitre 11 au moment où l'action se noue : l'apprenti Lovelace lance ses filets autour de la sage Miss Breton qui, elle, n'a encore rien révélé de ses pensées intimes, sous le regard perspicace de Charlotte, elle-même prête à s'éprendre d'un nouveau venu, le séduisant Sidney Parker. *Sanditon* a inspiré une longue série de continuations, dont une en 1975 par « *Another lady* », la romancière Marie Dobbs, qui souhaitait conserver l'anonymat et prie en fin d'ouvrage qu'on lui pardonne de n'avoir pu copier la langue, l'intégrité et les méthodes de travail minutieuses de son modèle.

Ces onze chapitres sont parmi les plus caustiques de l'œuvre de la romancière, *Lady Susan* sa plus longue plongée dans les replis d'une âme scélérate. Pour d'autres nuances de sa palette, il faut relire les pages dépeignant l'affection entre les sœurs Bennett, la délicatesse d'Elinor Dashwood, la mélancolie résignée d'Anne Elliot, les manœuvres naïves d'Emma Woodhouse, et puis s'offrir le bonheur d'une relecture in extenso de *Pride and Prejudice*, où elle marie les caricatures comiques aux émotions les plus tendres avec sa touche toute personnelle d'« *elegant sufficiency* ».

À l'École normale supérieure Romain Rolland a suivi avec passion les cours de géographie de Paul Vidal de la Blache. Grâce à lui (et à Julien Gracq, géographe lui aussi) Jean-Louis Tissier a appris l'art de « lire un paysage ».

Paul Vidal de la Blache : géographie de la littérature

Jean-Louis Tissier

« La route s'imprime sur le sol ; elle sème des germes de vie : maisons, hameaux, villages et villes. Même ce qui semblerait au prime abord des pistes de hasard, tracées au gré des chasseurs et des bergers, grave son empreinte. »

Comment peut-on considérer comme « compagnon de route » celui qui est né un siècle avant vous ? C'est bien l'expérience de la route, des lieux qui la composent, des paysages qui l'accompagnent, qui entretiennent ce compagnonnage..... Maître, éclairer, ouvrier, Vidal a laissé une œuvre, savante et sensible. Son Tableau de la géographie de la France (1903) est édité aujourd'hui dans un format de poche, il tient dans la boîte à gants d'une « automobile » et n'alourdit pas le sac du randonneur. Il reste prêt à servir, à nous accompagner.

L'expression compagnon de route fait référence à un engagement politique relatif. Le compagnon n'est pas le militant attentif à la ligne, continue, tirée par le parti. Il accepte cependant d'aller dans sa direction vers un horizon prometteur. En prenant la route le géographe est attiré par le pays, il emprunte ce tracé. Au seuil de son livre, en s'adressant à ses lecteurs, Vidal les invite à une sorte de voyage : « J'ai cherché à faire revivre dans la partie descriptive de ce travail, une physionomie qui m'est apparue variée, aimable, accueillante. Je voudrais avoir réussi à fixer quelque chose des impressions que j'ai éprouvées en parcourant en tous sens cette contrée profondément humanisée... ». (*Tableau de la géographie de la France*, Avant-propos).

Hors des autoroutes battues qui passent au large des villes et des villages, le viatique sécu-

laire du géographe conserve des pouvoirs. Ceux-ci tiennent à des permanences, à des héritages plus ou moins anciens que le voyageur reconnaît, voit. Des invariants de la *physionomie*, les grands traits naturels : reliefs, littoraux, vallées fluviales, les grandes forêts... Julien Gracq remarquait que, du fait de l'immobilisme paysager de la France de l'entre-deux-guerres (*Du temps que les maisons étaient grises*, a-t-il écrit) le Tableau était resté aussi largement pertinent pour les faits humains jusqu'après la Seconde Guerre mondiale...Ce sont les Trente glorieuses qui, après, ont retouché le Tableau vidalien sans vraiment l'effacer. (2400)

Un viatique vivace...

En chemin le savant nous expose des éléments de son Tableau : comprendre la Picardie, repérer le coude de la Loire, avoir conscience du seuil du Poitou. C'est la fonction d'un guide précieux pour retrouver les articulations du territoire, ses tenons et ses mortaises. Puis, près des lieux, il ajoute des touches d'impressions, ici le ciel, là les eaux, la couleur des toits, la valeur d'un site...Vézelay, Loches, Les Eyzies...Il les signale à notre attention.

La route qu'il a repérée, reste, un siècle plus tard, une invitation à la suivre, de conserve... Nous avons son œuvre maîtresse mais depuis ses carnets de voyage sont ouverts, ses esquisses y sont vivantes, et animent les réussites du Tableau...Nous sommes dans une « boîte noire », dans les calepins du compagnon, qui a

noté sur le vif perceptions, réflexions et sentiments.

Au temps de Vidal on ne se précipitait pas vers le soleil, la côte dite d'Azur naissait à peine. Le voyageur expérimenté repérait des différences mais non des exceptions. « *Plus amples, plus austères dans leur contours adoucis sont les golfes et les rades taillés dans les gneiss de la montagne des Maures : ils font penser, vers Saint-Tropez, à une Bretagne plus ensoleillée, plus méridionale.* » L'attention portait sur ce qui, en chemin, marquait le passage de la France du Nord à celle du Midi, transition ménagée par la vitesse relative du chemin de fer, dont la voie reprenait d'anciens itinéraires routiers.

A l'ouest le seuil du Poitou. « *C'est une zone de circulation large d'au moins 70 kilomètres où, comme dans le lit d'un grand fleuve, les courants se divisent et se déplacent. La permanence des mouvements est ce qui les distingue : les routes royales, puis les chemins de fer ont succédé aux voies romaines, qui avaient porté le chemin de Saint-Jacques.* » Aujourd'hui vers Poitiers ce faisceau a été renforcé par l'A10 Aquitaine et par le TGV ... Vitesse accrue, permanence maintenue. En quelques minutes le TGV franchit le seuil, seul le vidalien assis à l'étage goûte ce sentiment territorial. A l'est ce sont les liens que Lyon contrôle, par l'eau, la route, enfin le rail, qui assurent cette articulation du nord avec le midi.

Sentiment mobile du passage ou plaisir statique du site la route fait alterner ces expériences. Parmi ces sites qualifiés aujourd'hui de hauts lieux ou de lieux de mémoire, il est possible de retrouver Vidal en visite dans des lieux familiers à Romain Rolland qui fut son élève Ainsi à Clamecy, Vézelay....

(Illustrations en fin d'article)

Texte du TGF Chap. III : « *Nulle part le caractère de la contrée ne se laisse mieux saisir que de Vézelay. Peu de sites donnent plus à penser. La vieille église romane, debout entre les humbles maisons, les murailles croulantes et les enclos de vignes à flanc de coteau, domine la plaine, où la Cure, au sortir des granits, a tracé son cours. Cà et là, vers le Nord ou le Sud, des collines semblables, par leur profil géomé-*

trique, leur sol roux et rocailleux, leurs plates-formes de même hauteur, se détachent et s'isolent de la grande masse calcaire avec laquelle elles ont fait corps. Le vaste et grave horizon qui se déroule de Vézelay permet d'en distinguer un certain nombre entre les plans auxquels l'œil s'arrête. »

Chemins de mémoire : « *Bien des choses du passé ne se perpétuent que par les routes qui en conservent le souvenir. Des abbayes, dont il ne reste pas une pierre, sont connues par leur chemin. On parle encore, dans certaines parties de la France, des maisons de force, sur le trajet que suivaient les forçats vers Toulon.* » Si Vidal ne mentionne pas le matricule 24601 dans ce rappel de Jean Valjean, il évoque la charge de misère de certains itinéraires.

Les lieux animent la culture littéraire de Vidal, qui chemin faisant, croise des écrivains. Ronsard, le ligérien, Rabelais, le pérégrin-médecin, Jean-Jacques le promeneur-randonneur, M^{me} de Sévigné, la mère conseillant la prudence à sa fille, La Fontaine, et son voyage de Paris au Limousin, Mistral enfin, seul contemporain. En Alsace, qui est alors séparée du territoire, il choisit à deux reprises de se référer Goethe, un Rhénan éclairé, par le ciel, qui est sans frontière. « *Le climat est remarquable. Il frappait par quelque chose de plus clair de plus lumineux l'attention de Goethe. Ce Rhénan de Francfort revoyait dans ses souvenirs d'Alsace les nuages qui pendant des semaines restent attachés aux montagnes, sans troubler la pureté du ciel. La remarque est fine et belle.* » Puis en quittant l'Alsace par le seuil de Saverne en Alsace Vidal retrouve son Allemand de cœur : « *La montée même, malgré les hardis lacets de la route dont Goethe parlait avec admiration, se réduit à 250 à 300 mètres au-dessus de Saverne : un étage à franchir plutôt qu'un col.* »

Des lieux et des lettres : ces touches de culture littéraire que Vidal dispose au long de son texte attestent de l'écart qu'il s'autorise avec un positivisme étroit. Il a retenu les écrivains qui ont saisi les propriétés des lieux, leurs aspects et leurs valeurs. On peut être intrigué par la quasi-absence des auteurs du XIX^e siècle : Hugo, Flaubert, Fromentin. Dans un paragraphe consacré au Maine il rappelle : « *Ces frontières de faux-sauniers étaient comme un pays d'anarchie et une terre promise de vagabonds. Trop*

souvent ils y faisaient la loi. La vie d'aventures profitait des surnoisies retraites de ces fourrés, de l'isolement des closeries, livrées aux surprises et aux agressions du plus fort. La chouannerie y naquit de la contrebande qui avait pour complice la nature du pays... ». Vidal lecteur de Balzac ? L'hypothèse plaisait à Julien Gracq, familier du Tableau et des Chouans.

Ce jeu de Vidal avec des références littéraires ne construit pas une géographie littéraire de la France. Il autorise le géographe à solliciter une littérature qui témoigne du pays et de ses lieux, et il signale au lecteur non-géographe que cette culture du territoire inclut plus qu'elle exclut la littérature.

Les compagnons de route sont un peu comme les livres de nos bibliothèques qui ont nos préférences, lectures de plaisir, ou de recours. Nous y revenons, pour quelques pages familières, comme on reprend, ensemble, un bout de chemin.

Thibaudet, entre Vidal et Bergson...

La géographie vidalienne a compté d'autres lecteurs que ceux de la petite communauté des géographes universitaires. Les historiens que le maître a formés, au premier rang de desquels figure Lucien Febvre, lui ont su gré de sa manière inventive et sensible de faire de la géographie. Romain Rolland a été de ses auditeurs conquis. Parmi ces historiens certains ont ensuite été des auteurs littéraires, on rappellera ici un vidalien d'esprit, Albert Thibaudet.

En 1904 Albert Thibaudet est reçu à l'agrégation d'histoire-géographie. Sa formation et sa réussite universitaires correspondent aux années où la géographie vidalienne s'impose à la Sorbonne. Dans les *Réflexions sur la littérature*, recueil de ses chroniques dans *Nouvelle Revue française*, on note plusieurs références explicites à Vidal de la Blache. Il observe, malicieusement, dans sa chronique du 1^{er} mars 1925 : « Je suis un médiocre géographe, mais je voudrais en être un bon (il est vrai que si j'en étais un bon, je serai happé par la spécialité, je ne ferais pas de critique). En tout cas rien ne nous fait mieux comprendre une partie de notre littérature que le sens de la route ».

Si son *Histoire de la littérature française* est envisagée dans l'ordre chronologique qui lui est cher, celui des *générations* (au nombre de cinq, de celle de 1789 à celle 1914) il procède dans

celles-ci à des mises en perspective. Il les expose en termes géographiques vidaliens tels ceux des genres de vie, de milieu, de circulation et de routes, de versants et de pays. Soit : « *Géographie balzacienne : toute la science complexe et explicative que nous appelons aujourd'hui géographie physique, politique et humaine, pourrait être appliquée au pays, à la nature dans la nature, qu'est la Comédie balzacienne.... La Comédie comporte toute une géographie routière : les routes en hauteur, qui sont celles de l'ascension et de la dégradation sociales, les routes en longueur et en longueur, qui sont celles des provinces à la capitale* ».

La génération de 1885 est celle qui vécut l'affaire Dreyfus, et l'affrontement politique et intellectuel. Curieusement Thibaudet en propose une métaphore géographique : « *Les deux Liges furent les quartiers généraux des idées de cette époque. Leurs listes de noms, très parlantes, servent à classer ces idées, elles forment la carte d'une génération intellectuelle. Voici les traits principaux de cette géographie : le rajeunissement du vieux relief des divisions religieuses, rajeunissement lié d'ailleurs à la vie de la Troisième République* ». Dans cette génération il distingue les écrivains de la rive gauche et file la métaphore œnologique, « *l'École normale de la rue d'Ulm fournit son climat aux principaux crus de cette rive* ». Thibaudet estime que Jean-Christophe a inauguré et stylisé l'expérience d'un intellectuel, et dans ce roman-cycle il retient la réussite de *La Foire sur la Place*, « *tableau de l'intrigue parisienne vue de la Montagne Sainte-Geneviève, décrite, jugée et réprouvée du haut d'une chaire, et tableau qui devient très intéressant dès qu'on y voit le signe de la mésentente nécessaire des deux rives : il serait tellement dommage qu'il n'y eût qu'un Paris !* ».

Thibaudet n'est pas un compagnon de la rue (d'Ulm), mais quand il décède, Bergson dans son hommage amical et lumineux (« Sur Thibaudet », NRF, juillet 1936) lui emprunte sa veine géographique, en fait un compagnon de route : « *Il me suit aussi irrégulièrement que fidèlement. Je veux dire que, s'il lui arrive de refaire le voyage que j'ai fait tout d'une traite, il s'arrête, lui, à chaque rond-point dans la traversée d'une ville, à chaque croix forestière s'il est en forêt, également captivé par l'art et par la nature. Sur les chemins, routes et avenues qui*

rayonnent autour de ces points il s'engage successivement et s'avance chaque fois aussi loin que possible, dressant la carte du pays où je n'avais fait que passer. »

En lisant, en cheminant

Dans le temps suspendu de la *drôle de guerre Grange*, l'aspirant délégué par Julien Gracq au front des Ardennes, se souvient que Michelet a écrit que la forêt de son balcon était une « *immense forêt de petits arbres* »...Grange a lu vraisemblablement Vidal qui lui-même avait retenu ce passage de Michelet pour caractériser le monde forestier des Ardennes. Vidal a confiance en Michelet il sait que le jeune Jules avait des attaches familiales à Renwez. Il avait parcouru ces vastes taillis soumis à des coupes répétées pour les forges installées dans la vallée de la Meuse. Julien Gracq installe son récit dans ce site par lequel Vidal a choisi de débiter son *Tableau*, qui fait suite à celui de Michelet.

Suivons ce chemin : « *Si l'on gravit, par un de ces rares sentiers qui se détachent à droite ou à gauche, les pentes fangeuses et noires qui montent à travers bois, et que l'on atteint un point découvert, on embrasse un vaste et plat horizon. De longues lignes unies s'enchevêtrent. Le sentiment de la hauteur ne résulte pas du modelé du relief, mais de la sauvagerie mélancolique de cet horizon de paillis et de tourbières. La forêt, « immense forêt de petits arbres » dit Michelet... »*. Dans *Un balcon en forêt* Gracq fait gravir l'un de ses chemins à Grange qui rejoint son affectation à la maison-forte. Une photo anonyme montre Gracq de profil en repérage, posté à un belvédère face au vaste et plat horizon. Se remémore-t-il le texte de Vidal, projette-t-il sur ces *longues lignes unies* les saisons de l'attente de son récit ? En retrouvant ce point élevé au-dessus de Monthermé on s'imagine compagnon de route de Michelet, de Vidal, de Gracq et de l'aspirant Grange !

Les proses fragmentaires de Julien Gracq témoignent de ses *sorties* en France, réunies dans les *Lettrines* ou dans les *Carnets du grand chemin*, elles reviennent à des motifs vidaliens au sens paysagiste de cette notion. Les préférences gracquiennes pour les plateaux du Massif central, les chainons et les eaux du Jura, les buttes témoins d'un passé ancien comme à Langres ou Vézelay sont aussi des rendez-vous vidaliens.

Ce fil ténu reste vivace, tendu de texte en lieu. Je l'ai constaté pendant une promenade à Saint-Florent-le-Viel.

Un matin d'octobre les Rencontres Julien Gracq donnaient quartier libre aux invités. Parmi ceux-ci Pierre Michon, Régis Debray ont accepté ma proposition de promenade dans l'Île Batailleuse qui s'étire entre deux bras de la Loire. Nous avons suivi le chemin que Gracq le marcheur suivait quotidiennement pour activer son corps et détendre son esprit. La conversation évoque le régional de cette étape, sa relation intime au fleuve et ses lectures qui au long de sa vie ont accompagné ce courant, réel ou imaginaire, des eaux larges et étroites. Je rappelle que dans celles-ci il y a le *Tableau* de Vidal dans lequel la Loire est une figure essentielle par son bassin versant qui rassemble les eaux du Massif central et du Bassin Parisien : « *C'est toujours le fleuve à lit mobile, sorte de grève mouvante, qui va des montagnes à la mer* » écrit Vidal....Gracq les retrouve aux rives de l'Île Batailleuse, je signale aux promeneurs qui descendent sur le sable cet état du lieu : « *La grève émergée, hersée en tous sens par des courants et des remous pendant l'hiver est comme un graphique étalé en plein jour du jeu complexe et puissant des muscles du grand fleuve: lés de vase fine, craquelés au grand soleil comme les limons du Nil, crêtes rudes et écailleuses des gros graviers et cailloutis, qui se sont tordues avec un mouvement de mèche de fouet dans le fil plus violent du courant, sable fin des versants abrités, doux comme celui d'une dune.* »

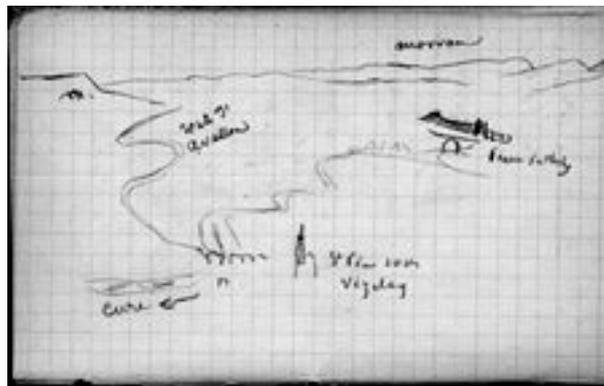
Régis Debray salue l'écriture de Gracq géographe. Pierre Michon acquiesce puis rebondit sur Vidal qu'il a lu et qu'il admire. Il reprendra ce lien Gracq-Vidal dans un entretien figurant dans *Le roi vient quand il veut*, intitulé « *La fleur bleue de Julien Gracq* ». Michon conseille et conclut : « *Lisez un ouvrage de géographie de Vidal de la Blache, vous serez ébahi par la qualité de l'expression. Oui c'est « scolaire », si l'on veut...Mais c'est tellement juste, d'une telle clarté ! Et surtout, il y a dans tout cela une telle « bonne volonté » : une véritable innocence, et de haute volée, dont personne n'est plus capable aujourd'hui. La candeur adamique de nommer !* ». Les rives de la Loire incitent à des conversations, à l'amont Claudel avait tenu les siennes dans le Loir-et-Cher, nous avons

tenu la nôtre dans le Maine-et-Loire.

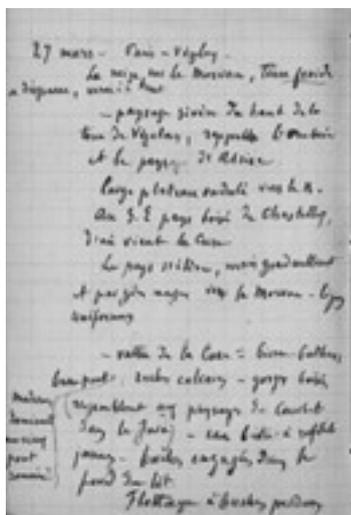
Ensemble on entretient *in situ* et *de visu* une culture paysagère et territoriale. Au fil et au bord de la route on poursuit l'élan Vidal, cette complicité n'est pas une simple reconnaissance de lieux de mémoire, lestés par leurs passés. Ils sont présents : nous y sommes en compagnie de Vidal. Dans ses années d'École normale Romain Rolland avait suivi avec intérêt les cours de géographie : « *Je me prends de passion pour la géographie telle que me l'ont révélée les admirables leçons de Vidal de la Blache. On voit la Terre comme un grand animal, un organisme vivant... La géographie ainsi conçue devient un grand poème panthéistique* ». A-t-il participé à des sorties que le maître organisait pour les élèves, et qui *de visu* et *in situ* les ini-

tiaient à une lecture clinique de l'organisme vivant, a-t-il été, une fois seulement, un compagnon de route ?

Colas Breugnon, autodidacte fervent, était attentif aux leçons de terrain : « *Il est plaisant sous ses talons de voir la terre qui s'allonge et pétrir la chair du monde* ». Plaisir en solitaire, certes mais aussi en compagnie : « *Brèves semblait dormir. Les maisons sur la route bâillaient portes ouvertes, au soleil du printemps et au nez des passants. Aucun visage humain, qu'au rebord du fossé le derrière d'un marmot, qui se donnait de l'air et qui faisait de l'eau. Et à mesure que Paillard et moi, nous tenant par le bras, avancions en devisant vers le centre du bourg, par le chemin de jonché de pailles et de bouses montait un ronflement d'abeilles irritées* »



Croquis du panorama depuis la terrasse de Vézelay (Bibliothèque de la Sorbonne, Institut de géographie) © BnF et Chancellerie de Paris.



Carte dans le *Tableau de la géographie de la France*. Remarquons ici que Clamecy et la vallée de l'Yonne justifient pour l'auteur une sortie du cadre rigide !

Comment la rencontre d'un écrivain polonais inspire à Édith de la Héronnière une méditation sur cette histoire du XXe siècle dont Rolland fut spectateur et acteur

De fil en aiguille...

Édith de la Héronnière

U*na cosa tira l'altra*, de fil en aiguille, c'est ainsi que j'ai fait connaissance de l'écrivain polonais Gustaw Herling.

D'abord par l'intermédiaire de la revue *Légendes*, belle revue littéraire annuelle fondée par Laurent Fassin, dans laquelle il m'arrivait de publier. Cette année-là, 1993, je tombai sur un texte qui me frappa beaucoup : « Cimetière du Sud » de Gustaw Herling, un auteur polonais que je ne connaissais pas. Je m'informai auprès de l'éditeur qui me mit en contact avec sa traductrice : Thérèse Douchy (Teresa Dzieduszycka). La sympathie fut immédiate avec cette grande femme, très maigre, au beau visage tourmenté. Émigrée en France depuis fort longtemps, Thérèse Douchy consacrait tout son temps libre – à savoir ses nuits – à traduire en français les auteurs de *Kultura*, la revue de l'émigration polonaise en France : Jozef Czapski, Gustaw Herling, Kasimierz Brandys, Bruno Schulz, Slavomir Mrozek, ainsi que le poète Zbigniew Herbert, sont passés par les lettres d'or de ses traductions et ont pu, grâce à elle, atteindre les lecteurs français.

Lorsque je rencontrai Thérèse Douchy, celle-ci m'incita vivement à aller voir Gustaw Herling à Naples. À cette époque, j'allais très souvent à Rome visiter mon ami photographe Arturo Patten.

« Allez voir Gustavo (c'est ainsi qu'on l'appelait en Italie), vous lui ferez plaisir. »

Une fois à Rome, je téléphonais donc à Herling, qui me dit qu'il m'attendait tel jour à 14h précises pour *pranzo*. Le jour et l'heure venus, je sonnai à la porte du Palazzo Croce, via Crispi,

et je vis Gustaw Herling s'avancer vers moi et m'ouvrir le portail. J'étais assez intimidée, mais résolue à faire connaissance de cet auteur qui m'intéressait puissamment. C'était la première fois que je rencontrais un auteur que j'appréciais ! Entre temps, j'avais lu *Un monde à part*, très frappée par la qualité littéraire du livre mais aussi et surtout par la volonté et le courage de cet homme qui avait survécu au Goulag et tenu tête à ses bourreaux. Et voilà qu'il était là, devant moi, massif, bourru, paternel, certainement intrigué par cette lectrice qui lui tombait du ciel.

Autant dire que je fus accueillie à bras ouverts par Gustavo et par Lidia, sa femme, l'une des filles du philosophe Benedetto Croce, toute de douceur et de discrétion, passionnée par Arthur Rimbaud dont elle m'entretint en français. Le déjeuner et l'après-midi passèrent trop vite et je rentrai le soir même à Rome. Ce fut la première d'une longue série de rencontres. Quelques temps plus tard, j'allais à Naples avec Arturo Patten qui exposait son ensemble de portraits « Les Paristocrates » à l'Institut Français, exactement en face du Palazzo Croce. L'écrivain et le photographe firent connaissance et sympathisèrent immédiatement. Gustavo traversa la rue et alla voir en compagnie d'Arturo l'exposition dont il rendit compte dans son journal en 1994. Par la suite, Arturo Patten réalisa de nombreux portraits de Gustaw Herling et de sa famille. En suivant toujours ce fil sont nées, au cours d'un colloque consacré à Gustaw Herling en Sorbonne, de grandes amitiés avec Marta Herling, la fille de l'écrivain et avec Vera Verdiani, sa traductrice italienne. Ainsi, autour de l'écrivain se sont tissés pour moi des liens très forts, et qui perdurent.

Voilà pour la chronologie. Maintenant il me faut dire, expliquer pourquoi l'œuvre d'Herling m'a tant intéressée, tant appris, et en quel sens elle m'a accompagnée depuis ce jour de 1993.

Gustaw Herling-Grudzinski était né en 1919 près de Kielce en Pologne. Il était un jeune socialiste, étudiant en littérature à l'université de Varsovie, lorsqu'éclata la guerre. Après la victoire allemande de 1939 et le pacte germano-soviétique, il décida de quitter la Pologne occupée pour rejoindre son armée en France. C'est alors qu'il fut arrêté par le NKVD, la police politique stalinienne, et condamné à cinq ans d'emprisonnement. Prisonnier du Goulag, Gustaw Herling a connu l'enfer, la souffrance que peuvent infliger des hommes à leurs semblables, et il en était resté hanté. Dès la lecture d'*Un monde à part*, récit de ses années au Goulag, ce livre dont Camus disait qu'il devait être lu « autant pour ce qu'il est que pour ce qu'il dit », j'ai vu en cet écrivain un grand résistant, l'un de ceux qui, jusqu'au bout, à l'extrême limite de leurs forces, parviennent encore à dire non à leur persécuteur. Il a été pour moi un modèle du non à la force – cette force que Simone Weil a si bien décrite dans ses textes, *L'Iliade ou le poème de la force* et *Le génie d'oc*, comme étant capable d'anéantir l'homme dans sa dignité et dans son humanité même. Si, dans la littérature, j'ai rencontré plusieurs de ces « hommes du non » imaginés par des écrivains, j'avais en face de moi avec Gustaw Herling un exemple vivant de résistance à la force.

C'était un homme tourmenté par le mystère du mal : tous ses écrits sont marqués de ce sceau et de l'infinie diversité de la douleur humaine qui en découle, aussi bien celle engendrée par les méandres du cerveau – allant de la dépression ou de la possession mentale à la cruauté et à la barbarie – que celle causée par un cataclysme naturel comme les tremblements de terre si fréquents en Italie du sud. Herling a creusé le sillon de ce mystère à travers son magnifique *Journal écrit la nuit* et à travers ses grandes nouvelles. Gustaw Herling s'est longuement interrogé sur le mal, non pas seulement celui qui relève de la fatalité géologique, mais celui conçu, organisé, voire capitalisé, par l'homme. Lui qui avait connu l'emprisonnement arbitraire au Goulag voyait dans le mal une force indépendante, qui s'empare de l'homme et le conduit là où il ne se savait pas capable d'aller.

L'écrivain, proche en cela de Bernanos, avait vu des hommes se débattre, résister, puis finalement céder devant cette force de nature quasi métaphysique. Et, partageant les conceptions de Gabriel Marcel, il y voyait avant tout un mystère. D'*Un monde à part* aux *Variations sur les ténèbres*, son œuvre est à bien des égards une descente aux Enfers, mais il y subsiste toujours, quelque part, à un instant donné, une trace de bonté, de fraternité, qui permet de distinguer l'homme de cette noirceur qui l'entoure et cherche à l'avaloir. Et il arrive que cette trace soit permise par le silence, au cœur de l'effroi et du naufrage. Herling évoque les nuits du camp de Kargopol, durant ces heures où dorment ses compagnons, il veille et reprend pied grâce à la solitude et à son silence réparateur.

De nos échanges à ce sujet est né l'*Entretien sur le mal* publié aux éditions du Seuil en 1999. J'ai aimé la philosophie qui sous-tend ses écrits, cette manière de laisser ouvert son récit, de se tenir toujours à la porte du mystère avec pudeur et humilité, sans jamais imposer une réponse ou un jugement. Et je suis très sensible à sa perception profonde de la question du mal dont chaque génération, y compris la mienne, voit se réactiver l'urgence sous un visage infiniment renouvelé.

Cette œuvre grave, singulière, empreinte d'une humanité exempte de toute sensiblerie, je la découvrais petit à petit. Elle avait pour cadre cette Italie que j'aime tant – principalement celle du Sud, où vivait l'écrivain – dont il a scruté tous les aspects avec les qualités d'un enquêteur autant que d'un chroniqueur, et dont il a écrit : « Qui est natif d'ici ou a choisi d'y vivre doit être armé d'un sentiment inné ou acquis de la fragilité, tout à la fois de la terre et de la vie humaine ». Il était fasciné par un pays qui ne ressemblait en rien au sien, mais en lequel il trouvait son inspiration, la même fascination d'un homme du nord pour le Sud que je rencontrai chez Goethe. J'ai aimé sa manière de s'emparer d'une chronique ancienne ou de parler d'un tableau de la Renaissance italienne et de trouver là matière à l'une de ses grandes nouvelles gigognes dans lesquelles les récits s'emboîtent les uns dans les autres comme des poupées russes pour s'enfoncer dans les souterrains de l'âme. J'ai beaucoup appris de sa connaissance intime de l'Italie, de la région napolitaine où il vivait et de la Sicile, de la société

civile et populaire et des arcanes de sa politique, en lien avec la mafia, de ses aspects artistiques. J'ai aimé sa vision d'une Naples populaire, secrète, intime, toute différente de celle aperçue par un voyageur de passage.

De par ses origines et de par son histoire personnelle, Gustaw Herling se trouve à la confluence des grandes cultures européennes. Sa passion pour la littérature l'a naturellement porté vers les textes européens : Dostoïevski, Conrad, Kafka, Akhmatova, Pasternak, Mandelstam, Tsvetaïeva, Bergamín, Babel, Jünger, Camus, et tant d'autres sont très présents dans le *Journal écrit la nuit*, comme autant de voix uniques et clairvoyantes, de cris d'humanité en un siècle où l'aveuglement de la conscience a connu des extrêmes.

Aussi suis-je, personnellement, très sensible à la dimension européenne de son œuvre, à sa vaste culture littéraire et philosophique qui af-

fleure dans tous ses écrits en faisant fi des frontières, et, à le lire, j'ai compris combien Gustaw Herling le Polonais, l'ami des écrivains antifascistes Ignazio Silone et Nicola Chiaromonte, l'admirateur de Leonardo Sciascia, était aussi nourri de culture française, anglaise, allemande, russe et polonaise, bien sûr. Par lui passait le grand courant de l'Europe culturelle et politique, celle-là même dont sont tissés les écrits de Romain Rolland et à laquelle il me semble plus urgent que jamais d'œuvrer.

C'est dire l'importance qu'occupent les écrits de Gustaw Herling dans mon propre cheminement, moi qui ne suis ni polonaise, ni rescapée du Goulag et qui n'ai jamais eu à subir les atrocités causées par les idéologies du XX^e siècle, mais qui me sens profondément concernée par la menace de leur résurgence toujours possible.

En 1889 Romain Rolland est nommé membre de l'École française de Rome. Les deux années qu'il va passer au Palais Farnèse seront déterminantes pour l'évolution de sa sensibilité. Deux volumes de lettres (Printemps romain et Retour au Palais Farnèse) en témoignent. Sophie Guermès y trouve un vrai « compagnon de route ».

La meilleure ombre

Sophie Guermès

Au point de jonction du quartier Farnèse et de la piazza Navona se dresse en face du palais Braschi une statue. L'immense majorité des touristes passe sans la remarquer : le nom inscrit sur la colonne ne dit plus rien à personne, si ce n'est à quelques férus d'histoire : « Marco Minghetti ». Or, chaque fois que je traverse, dans un sens ou dans l'autre, le corso Vittorio-Emanuele à cet endroit, « Minghetti » me renvoie systématiquement à « Madame Minghetti », et « Madame Minghetti » à Romain Rolland.

Romain Rolland est l'un de mes compagnons de route, et particulièrement quand je suis à Rome. Ce qui m'amène à énoncer un premier principe : l'expression « compagnon de route » est d'abord à prendre au pied de la lettre. Un compagnon de route est celui qui vous accompagne dans certains lieux sur lesquels il a écrit, qu'il a aimés, et qu'à son tour il vous fait aimer. Pour ce qui concerne Rome, c'est un autre de mes compagnons de route, Émile Zola, qui me la fait redécouvrir, par le roman qu'il lui a consacré ; deux autres de mes compagnons de route lui sont aussi liés : Michel Butor, qui connaissait très bien l'œuvre de Zola et écrivit sur la ville dite éternelle l'extraordinaire *Modification* ; Yves Bonnefoy, ami de Butor, et dont le premier grand livre de critique d'art s'intitule *Rome, 1630*. Pourtant, même si je ne les oublie jamais dans les rues de cette ville, c'est Romain Rolland qui m'y accompagne le plus fréquemment. Je ne peux me rendre au palais Farnèse sans penser à lui ; aller à la Villa Médicis sans rire intérieurement des petits chiens de M^{me} Hébert ; entrer à San Pietro ai vincoli sans me sou-

venir que presque chaque soir, le jeune échappé du « cloître de la rue d'Ulm » allait converser avec une vieille amie qui habitait la via della Polveriera toute proche, et jouait du piano pour elle : la lumineuse Malwida von Meysenbug, qui lui présenta, notamment, cette « Madame Minghetti » à laquelle je pense chaque fois que je vois la statue de son mari piazza San Pantaleo. Malwida fut précisément pour le futur auteur de *Jean-Christophe* une compagne de route : si elle ne réussit pas à faire de lui un dreyfusard, elle écarta néanmoins les nombreuses ronces qu'une éducation conservatrice avait accumulées et contribua ainsi à débayer son chemin. Et surtout, je me remémore sans cesse la justesse de ce qu'il écrivit à sa sœur le 6 décembre 1889, ayant éprouvé, malgré son jeune âge (il n'avait pas encore vingt-trois ans) et le peu de temps qu'il avait alors passé dans la ville, la plénitude du lieu. Il y était venu pour y poursuivre ses études et y compléter une culture déjà vaste ; il avait encore tout à vivre, et une œuvre à écrire. Pourtant, c'est dans l'être-là qu'il plaçait l'essentiel. L'action s'avérait secondaire : seule importait vraiment sa présence dans ce lieu : « Si on te demande, Madeleine : "Que fait votre frère à Rome ?", tu répondras : "Mais. Il y est." »

Quand je lis la correspondance de Romain Rolland jeune homme, j'ai souvent l'impression de lire celle d'un frère quasi jumeau, du double masculin de celle que j'étais au même âge : la même indépendance, la même distance vis-à-vis du « moi » des années d'enfance et de prime adolescence, le même détachement à l'égard du travail obligatoire, fait consciencieusement mais sans passion. J'ai ressenti une impression ana-

logue en lisant bien des livres et des lettres d'Edgar Quinet. Et j'en tire une seconde remarque : un compagnon de route est un autre soi-même. On le rencontre par hasard, et c'est parce que l'on se retrouve dans ce qu'il a écrit que l'on continue à le lire, c'est-à-dire à refaire avec lui le chemin qu'il a déjà parcouru. La rencontre contingente se révèle nécessaire : on devait le croiser. Il peut, dès lors, escorter tout au long de l'existence. Et le compagnon de route devient un compagnon de vie.

Tous les poètes et romanciers sur lesquels j'ai écrit sont pour moi des compagnons de route : je n'en ai renié aucun et continue à cheminer à leurs côtés, ou plus exactement à les suivre, même si ce n'est pas toujours à la même fréquence. Mon admiration pour eux est intacte : elle a résisté à l'usure du temps. Et leurs œuvres restent dans ma mémoire, j'en sais toujours par cœur des vers ou des phrases qui me reviennent dans telle ou telle circonstance. Il est des amis qu'on abandonne en chemin : ils se sont laissés acheter, trahissant la confiance que l'on mettait en eux, et c'est sans regrets

« Faire du chemin avec », pour emprunter une expression de René Char, implique une adhésion préalable. Dans le cas des écrivains, on adhère à leurs mots, à leur vision (au sens proustien du terme), à la façon dont ils représentent la réalité. Ils n'aident pas seulement à élargir et consolider le savoir ; grâce à eux, on effectue une mise au clair et une mise en ordre des systèmes moraux qu'on avait commencé à forger, ainsi

Les compagnons de route vous attendent aux carrefours ; ils orientent, désignent la voie et dégagent la vue. Ils sont à la fois des exemples et des guides. Pour certains, on a plus que de l'admiration : de l'affection. Je n'ai jamais rencontré Nathalie Sarraute ; pourtant, elle m'est aussi proche que si je l'avais réellement et souvent rencontrée. Peut-être a-t-on l'impression de connaître un écrivain aussi bien qu'un membre de sa famille quand on lit son autobiographie, même si celle-ci est partielle, comme ce fut le cas d'*Enfance* ; quand on a accès à des entretiens publiés (dans ceux que Nathalie Sarraute a accordés, on l'entend parler avec tant de spontanéité et de sincérité qu'on a l'impression d'assister à la conversation, et presque l'illusion d'y participer) ou à des correspondances. Le volume récent de lettres envoyées d'Amérique à son mari Raymond a confirmé ce que je savais de la personnalité d'une romancière qui n'a

pourtant jamais parlé d'elle dans ses romans – mais si elle évitait toute forme de confession, de complaisance à soi-même, elle n'en a pas moins révélé, livre après livre, l'essentiel d'elle-même, de la persévérance dans ses convictions au sens de l'humour. Et les tropismes qu'elle s'est attachée tout au long de sa vie d'écrivain à mettre au jour, je les retrouve souvent hors de ses livres, dans la vie sociale, ce qui a sans doute contribué au sentiment de grande proximité que j'éprouve à son égard. J'ai croisé plusieurs fois Martereau ; assistant à des réunions où les participants n'osent ou ne veulent pas exprimer ce qu'ils pensent mais dont les craintes ou la dissimulation sont perceptibles, j'ai la preuve de la vérité de ce qu'elle s'est efforcée de dévoiler, et l'impression de partager avec elle la résonance de ces infimes mouvements intérieurs.

Comment un être issu d'un lieu et d'un milieu donnés, ayant vécu et travaillé dans des endroits et parfois des pays divers, croisé des centaines de personnes et noué des liens d'amitié avec certaines, peut-il accomplir le miracle de susciter chez un lecteur inconnu la sensation d'une proximité, alors même que souvent plusieurs générations les sépare ? Il suffit de quelques vocables, de quelques rythmes, de quelques images, pour qu'un lecteur s'attache durablement à l'œuvre d'un écrivain. L'éloquence de cette parole tue, de cette ombre de la parole qu'est l'écriture, reste énigmatique : elle s'impose, simplement, échappant à l'analyse. La « relation intime avec des êtres qui [...] importent dans la conduite d'[une] vie », pour reprendre les mots de Jean Lacoste, se noue sur des affinités singulières où, pour ce qui me concerne, l'éthique et l'esthétique ne se dissocient pas. Romain Rolland – et il est ici question de l'ensemble de son œuvre – est aussi un frère pour cette raison. Edgar Quinet demeure un exemple moral : son exigence, son discernement (le chantre de la Révolution sut voir dans la Terreur un carnage qu'il osa dénoncer), son courage (il résista aux pressions politiques puis persista dans l'exil) s'ajoutent aux visions du poète (*Ahasvérus*) ou aux fulgurances stylistiques qui émaillent la quasi-totalité de son œuvre d'historien. Et si je continue d'admirer sans réserve le génie créateur d'Émile Zola, son engagement dans la défense d'un inconnu qu'il savait innocent, Dreyfus, ajoute l'exemplarité d'une conduite à la puissance visionnaire de son œuvre écrite. Quinet et Zola sont pour moi aussi de ce point de vue des éclaireurs : ils n'ont pas

transigé, ils ne se sont pas compromis. Quant à Nathalie Sarraute, Claude Simon, Saint-John Perse ou Henri Michaux, si différents qu'ils soient, ils ont consacré toute leur vie créatrice au choix d'une forme, sans se soumettre à des modes.

Aucun des écrivains qui sont mes compagnons de route n'a considéré la littérature comme un divertissement ; pour tous elle a été une expérience vitale, où le « cours de la vie » était indissociable, comme l'écrivait Philippe Jaccottet, de la « trame du texte ». Mais il en est un avec qui je partage plus encore qu'avec les autres, depuis la fin de l'adolescence, à la fois le pain et le chemin. L'évoquer ne fût-ce que brièvement me permettra peut-être d'en élucider le raison fondamentale, en dépassant le stade de l'adhésion inconditionnelle, qui se passe de raisonnement, et en laissant de côté les habituelles ressources de l'analyse littéraire.

La rencontre décisive avec celui qui, enfant, tentait précisément de trouver « le point mystérieux, dans le pain, où la mie commence, où finit la croûte », s'est faite en deux temps.

... J'ai environ seize ans. En sortant du lycée pour me rendre quotidiennement au cours de danse, je passe devant une vieille librairie et si j'ai du temps, j'y entre. Ceux qui la tiennent me connaissent bien et me laissent parmi les rayonnages de bois sombre. Parfois je m'assois par terre, sur le plancher – le même que celui du cours de danse –, pour mieux lire les titres sur le dos des livres. L'un d'eux, un jour, attire particulièrement mon attention car je n'en comprends pas l'intitulé. C'est un petit livre vert amande intitulé *Le Personnalisme*. Je l'ouvre pour savoir ce dont l'auteur parle. Emmanuel Mounier vient d'entrer dans ma vie. Il n'en est plus jamais ressorti. « Rayonnant » : c'est l'adjectif qui m'est venu à l'esprit en le lisant. Tout ce qu'il écrivait, je le portais en moi sans savoir l'exprimer. Sa philosophie a représenté exactement à mes yeux les « verres grossissants » évoqués par Proust à la fin du *Temps retrouvé*. La révélation d'une consubstantialité. Le personnalisme a été la route sur laquelle je m'étais engagée sans en connaître le nom et sur laquelle je suis toujours restée.

Pourtant, je ne suis pas devenue philosophe. Avançant sur cette route, je me suis retrouvée peu de temps après moins à la croisée de deux chemins que sur la même route brusquement plus large ; un poète m'y attendait, il avait écrit une magnifique page sur les carrefours ; sa pen-

sée s'accordait avec le personnalisme (le mot « personne » revient très souvent dans ses essais), et il la formulait dans un langage qui restituait la beauté de l'instant présent profondément vécu.

... Cette fois-ci j'ai dix-huit ans, je suis en hypokhâgne et notre professeur d'anglais nous fait travailler *Macbeth* dans la langue d'origine bien sûr mais un jour, il nous parle d'un homme qui a, dit-il, admirablement traduit Shakespeare, et qui prépare une traduction de l'ode « À une urne grecque » de Keats dont ce professeur, lui-même parfois traducteur, pressent qu'elle sera supérieure aux autres. Il nous dit son nom : Yves Bonnefoy. Et il ajoute, comme une évidence, pensant certainement susciter une approbation qui ne vient pas car nul d'entre nous n'a entendu ce nom : « C'est le plus grand poète français vivant. » Et je me dis alors : « Il existe un “plus grand poète français vivant” et je ne le connais pas : non seulement je ne l'ai jamais lu mais jusqu'à présent j'ignorais même son nom. » Soucieuse de combler au plus vite cette lacune, j'achète aussitôt le volume des *Poésies* qui regroupe les premiers recueils. Le début de *Douve* me laisse perplexe. Pendant quelques jours, je bute contre les pierres de cet univers : l'intensité est sans doute trop forte pour qu'on la soutienne d'emblée ; mais par la suite, au milieu de *Pierre écrite*, je reconnais mon « vrai lieu ». Il est fait de mots simples et denses ; les rythmes qui s'en dégagent restent inscrits dans la mémoire ; enfin, il donne à voir, car il est ancré dans un paysage, celui de la Haute Provence, que je connais déjà et que j'ai spontanément aimé. En classe de français, nous venons de passer trois mois sur le conte fantastique ; je me permets de faire remarquer à notre professeur que mes camarades et moi aimerions passer à autre chose. Il semble n'avoir jamais reçu de semblable requête et demande de quoi nous aimerions entendre parler. Je lui réponds avec une assurance implacable : « Yves Bonnefoy. C'est le plus grand poète français vivant. » L'orangerie, l'ordalie, la salamandre, mais aussi le myrte et le safre m'étaient déjà devenus familiers. Encore aujourd'hui, je ne peux lire aucun de ces mots sans me référer, immédiatement, aux poèmes qui les ont fait surgir.

L'un avait une foi profonde en Dieu – et suffisamment d'ouverture d'esprit pour accueillir les athées –, l'autre, en la poésie. Yves Bonnefoy avait commencé des études de philosophie,

suivi les cours de Jean Wahl, d'Etienne Gilson, d'Henri-Charles Puech ; Emmanuel Mounier avait publié des essais sur des écrivains (Péguy, Bernanos, Camus...). Mounier avait été influencé par Berdiaev ; Bonnefoy rendit hommage à Chestov, qui avait écrit sur Berdiaev un essai, « La gnose et la philosophie existentielle », dont rendit compte son ami et traducteur Boris de Schloezer ; celui-ci devint à son tour un ami d'Yves Bonnefoy, qui lui adressa les lettres les plus belles et les plus affectueuses qui soient, désormais publiées. Ainsi, un fil les reliait, bien qu'Yves Bonnefoy m'ait dit un jour n'avoir pas lu *Le Personnalisme*. Tous deux ont mis la personne au cœur de leur œuvre. Ils ont vécu et écrit en étant constamment tournés « vers autre chose que soi » ; ils rejetaient toute conception utilitaire d'autrui ; ils ont forgé chacun une pensée qui équilibrait les rapports entre l'intérieur et l'extérieur, et refusé la superficialité, l'extériorité. « La pudeur », écrivit Mounier, « c'est le sentiment qu'à la personne de n'être pas épuisée dans ses expressions et d'être menacée dans son être par celui qui prendrait son existence manifeste pour son existence totale. » Quant à Yves Bonnefoy, il affirmait au début de *L'Arrière-pays* sa volonté d'« exister, mais autrement qu'à la surface des choses ».

« Personnalisme communautaire » ; « communauté des traducteurs », « communauté des critiques » : de part et d'autre, la mise en lumière des liens entre les êtres pour bâtir un sens collectif. Mais Bonnefoy y a ajouté une dimension esthétique. On ne lit pas dans un traité philosophique :

« Imaginer

S'est déchiré dans le miroir, tournant vers nous
Sa face souriante d'argent clair. »

Lorsque l'auteur de ces vers et de bien d'autres enseigna au Collège de France, ses auditeurs l'écoutèrent aussi religieusement que les foules de croyants, à la même époque, écoutaient Jean-Paul II, ou, trois siècles et demi plus tôt, « l'oracle de la musique », Monteverdi, diriger à Saint-Marc. Il régnait une ferveur recueillie à laquelle aucun universitaire n'aurait pu prétendre ; car celui qui avait écrit *Hier régnait désert, Dans le leurre du seuil* ou encore *L'Improbable*, donnait à ceux qui affluaient vers lui une authentique raison de vivre.

Tel est peut-être le signe distinctif du com-

panion de route. Dans *L'Acte et le lieu de la poésie*, texte d'une conférence prononcée au Collège philosophique, Bonnefoy soutenait : « Quand nous avons à défier l'absence d'un être, le temps qui nous a dupé, le gouffre qui se creuse au cœur même de la présence, ou de l'entente, que sais-je, c'est à la parole que nous venons comme à un lieu préservé. » On pourrait, par extension, dire que les œuvres vers lesquelles on se tourne à des moments critiques de l'existence sont précisément celles qui accompagnent toute la vie. Elles constituent des refuges. On s'y abrite comme dans la moitié du manteau de saint Martin. Aucune tristesse, aucune déception ne dure, lorsqu'on fait l'expérience de la suffisance de ce qui est ; l'expérience d'une plénitude, d'une évidence sensible, de moments d'existence intensément vécus, qui font de l'immédiat une porte ouverte sur l'universel, voire, sur l'éternel. Et « l'écriture » peut ainsi « se dissipe[r], sa tâche faite ».

Voilà comment une œuvre en particulier a cristallisé en moi intuitions et valeurs. J'ajoute qu'Yves Bonnefoy, cohérent jusqu'à son dernier souffle, ayant placé son œuvre, dans *Les Tombeaux de Ravenne*, sous le signe de la finitude, accueillit la mort avec autant de lucidité que de sérénité, et resta en dialogue avec ses amis jusqu'à ce qu'il perde conscience. Chantre de « l'indéfinit », il suscita des adhésions indéfectibles.

Je suis persuadée, depuis le début de mes études, que les commentateurs apportent peu à une œuvre ; à l'inverse, elle les fait vivre, donne un sens à leur existence ; il arrive même qu'elle sauve une vie. Les exégètes se développent grâce à elle, affinent leur pensée, parviennent parfois à mieux se comprendre et à mieux comprendre le monde. Comment, dès lors, rendre ce qu'ils ont reçu ? Comment atténuer la disproportion du don ? En transmettant, par les livres écrits sur cette œuvre, l'œuvre elle-même ; en perpétuant sa résonance, c'est-à-dire en la préservant de l'oubli. Leur recherche est alors justifiée. Pensant à mes compagnons de route me vient souvent à l'esprit ce passage de Nietzsche, cité dans la belle traduction de Maurice de Gandillac : « Mais derrière toi, Zarathoustra, le plus longtemps j'ai volé et couru, et si déjà de toi me suis cachée, je fus pourtant ta meilleure ombre ; en tous lieux où tu t'assis, là également me suis assise. »

Soucieux d'une parole juste capable de rassembler les êtres, refusant des mondes virtuels pour s'obstiner à creuser le sillon d'un « grand réalisme qui aggrave au lieu de résoudre » (Yves Bonnefoy), à « taper toujours sur le même

clou » (Nathalie Sarraute) en faisant apparaître des aspects encore irrévélés de la réalité, mes compagnons de route, ces géants, « vivants piliers », me donnent chaque jour une leçon de vie, de travail, de patience, de vérité et de joie.

Le séjour à Rome (1889-1890) fut le cadre des premiers essais théâtraux de Rolland et le lieu où se forma le projet de son grand « roman musical », Jean-Christophe. Pour Christian Mouze ce sont les poèmes de Du Bellay, Les Regrets, qui saisissent le mieux une certaine nuance de mélancolie.

Sous les canons de Navarone

Christian Mouze

Plus il y a de lumière, plus il y a d'ombre : ainsi commence la lecture. Il est impossible de comprendre la lecture par la raison.

Impossible de comprendre pourquoi *Les Regrets* de Joachim du Bellay se retrouvèrent dans les mains d'un adolescent de quinze ans qui voulait lire, sans pouvoir se décider à lire. Ses premiers titres furent des appels auxquels il avait peur de répondre. Il regardait la couverture, n'ouvrait pas, déposait le livre et repartait. Le désir était ainsi nourri.

Du Bellay vainquit. C'était tout bonnement le prix : un franc nouveau, en 1961 dans une librairie de Dieppe, ville inconnue où je me retrouvais avec un ami et mon frère aîné, pour une semaine dans un camping, et pour voisins des Canadiens, vétérans de 1942.

Dès lors, *Les Regrets* ne m'ont plus quitté. Peut-être parce que aussi les regrets eux-mêmes sont les compagnons de route d'une vie, et qu'une réussite s'achève et affame quand eux ne cessent de nourrir.

Sous une tente j'ouvre *Les Regrets*, ne comprends rien, ne lâche pas. L'éblouissement suffit. Ça marche.

Aujourd'hui, je crois comprendre quelque chose, mais au fond qu'est-ce que j'en sais ?

Au fil de la lecture un homme se découvre et se dit en exil, *séparé lui aussi*, un homme entier, tout de raillerie, de sarcasme, de colère et de tristesse, mais qui n'oublie pas l'amitié. La simplicité de cette condition et de sa langue franchit les siècles sans en prendre la moindre patine d'ancienneté. Elle parle à un adolescent qui ne saurait dire ce qu'il en comprend et pourquoi il la comprend. Le seul instinct, la seule

impulsion de devoir lire le conduit jusqu'au bout. Et les derniers vers, retirés de leur contexte historique, m'apparaissent aujourd'hui comme l'explication précise de son état d'esprit d'alors :

*Elargissez encor sur moy votre pouvoir,
Sur moy, qui ne suis rien...*

Tels sont l'appel de la lecture et la demande d'un jeune garçon aux mots. Mais dans ce sonnet CXCI du Bellay tenait bien sûr un autre propos. Voilà qu'un compagnon de route pourrait être quelqu'un qu'on s'approprie et force à vous suivre. La lecture est un étonnant phénomène de capture. C'est un peu, pareillement à l'écriture, la chasse aux papillons.

Si Victor Hugo, comme un critique a pu le dire, est l'homme qui marche, du Bellay est l'homme qui parle. Marcher et parler sont deux ressorts de la vie.

*J'ecris naïvement tout ce qu'au cœur me touche,
(sonnet XXI)*

Tout autant naïvement je commence à lire du Bellay, poète du doute et du balancement, tout ce qu'un homme peut en définitive retenir de la vérité, à moins que celle-ci ne le harponne et ne le lâche plus.

*Qui dit que le sçavoir est le chemin d'honneur,
Qui dit que l'ignorance attire le bon heur :
Lequel des deux (Melin) est le plus profitable ?
(CI)*

Le du Bellay des *Regrets* parle d'emblée à

un adolescent. Les regrets entraînent le doute. À ce titre, le poète tient conversation pour tout âge. Mes quinze ans la suivent mal mais elle les enveloppe. L'instinct fait que je continue à lire.

Un homme rapporte son art à l'appel, l'entretien, la plainte, la colère, la satire, la fatigue, le sarcasme, c'est-à-dire au seul témoignage d'être, d'interroger, de prendre à témoin et de s'insurger. Aussi tout homme à tout âge, ou encore sous tout angle peut s'y reconnaître et entreprendre de le suivre.

Du Bellay appelle chacune de ses connaissances (dont son cher Ronsard) et, à travers elles, nous appelle. *Les Regrets* s'adresse ainsi à tous.

Nous sommes les témoins de celui qui écrit, il ne tient qu'à nous de devenir ses compagnons.

Me voici sur sa route. Je l'écoute, m'interroge mais le vois à mes côtés. Comme les mots savent dessiner un homme. Comme une lecture aussi fait apparaître le lecteur à soi-même et entreprend de changer patiemment un adolescent. Mais y a-t-il une fin aux métamorphoses humaines ? Le garçon qui lit sagement *Les Regrets* apprend entre autres que l'ordre d'une société tient aussi par ses désordres. Et se persuade au fil de ses relectures et du temps que l'ordre d'une vie s'appuie pareillement sur ses désordres.

Une lecture attentive, on peut dire sans fligner, révèle ainsi ligne à ligne le monde au jeune lecteur et celui-ci à soi-même. On pourrait soutenir que le livre a fonction de forceps. Lire a toujours quelque chose d'une naissance.

*...et d'un vers fait sans art
S'esvertuant au travail de sa peine.*

En tout cas sans artifice sont *Les Regrets*. Du Bellay « *sait ce que c'est qu'écrire* » : c'est Henri Guillemin qui le dit, lui qui savait si bien ce que c'est qu'être critique. Et ce que c'est que savoir lire et tout d'abord accepter de ne pas comprendre. De n'y rien comprendre. De ne rien comprendre à cela qui nous parle et qu'on ne lâche pas. Parce que cela précisément nous parle et c'est notre seul savoir de ne savoir pas encore, mais d'interroger et recevoir les mots et leur lumière. Une première vérité se forme.

Mes quinze ans acquiesçaient ainsi au discours des *Regrets*. À cet âge, un compagnon est d'abord quelqu'un qui attire sans donner de raison, on ne lui en demande d'ailleurs pas, et à quoi bon en chercher une ?

Je ne sais si Du Bellay m'a suivi ou si je l'ai suivi, « *banny de ma maison* », de je ne sais trop quelles limbes dont je voulais sortir. Il m'a tout appris. D'abord à lire et surtout à relire. Ainsi à être « *seur à tout jamais de vivre* ».

Un compagnon de route est également celui qui nous apprend avant tout qu'il y a bien une route et l'ouvre, aide à la tracer du crayon incertain de notre propre pas de lecteur, mais l'incertitude est déjà la découverte d'un point précis de soi pour le jeune homme qui s'attable à un festin inconnu. Il goûte son plaisir avant les mets.

Mon pas se veut d'abord l'écho de celui que je perçois, puis il s'en dissocie peu à peu, enfin, avec les années, je sens mon propre pas d'accompagnement. Une autre couleur de lecture. Quand nous lisons il y a presque un vol à la tire. Le risque de mimétisme doit céder la place à un réel échange. Lire n'est pas un exercice de ressemblance.

A soixante-quinze ans comme à quinze, mon entretien avec du Bellay n'en finit pas. J'étais ébloui sans rien comprendre, mais ne voulant pas le lâcher. Je le demeure, pensant le suivre mieux. Je reste au même point d'étonnement, devenu aujourd'hui un point de fouille et de forage. C'en est presque dommage.

La poésie est l'incompréhensible même qui saisit. Chaque mot redevient une luminescence puis un foyer de chaleur. Aussi chaque mot y rayonne de tout son sens. Et tout le sens d'un mot a besoin de toute une vie pour être perçu, compris.

*Si les vers ont été l'abus de ma jeunesse,
Les vers seront aussi l'appui de ma vieillesse,
S'ils furent ma folie, ils seront ma raison,*

*S'ils furent ma blessure, ils seront mon Achille,
S'ils furent mon venin, le scorpion utile
Qui sera de mon mal la seule guérison.*

(XIII)

C'est un art de vivre que propose du Bellay à travers *Les Regrets*, par la consolation même de la poésie.

Engagé comme secrétaire par son parent le cardinal Jean du Bellay, Joachim lui aussi s'engage mais de toute autre façon.

Il veille avec le regard de la déception.

En dépit de sa colère et de ses sarcasmes, son indignation reste ramassée mais précise, dans

un ton d'adresse à des interlocuteurs choisis. Rien n'est feutré, mais se présente ferme et précis. Du Bellay ne quitte pas le naturel d'une franche conversation qui apporte bon sens et bien (cf. CLII). Tel, sur un tout autre registre et loin des vitupérations et de *Rome*, Vincent Muselli dont les légers sillages valent une trace profonde.

Ce sont deux poètes de l'intime. Muselli ne lâche pas la vie. Du Bellay garde la blessure.

Cependant il saisit son lecteur par le bras et sans autre façon l'entraîne sur sa route. Cela est de tout temps et de toute langue.

*Let us go, you and I,
When the evening is spread out against the sky
Like a patient etherised upon a table.*

(T. S. Eliot)

M'en suis-je avisé : avais-je un livre ou un homme pour compagnon insistant ? L'axe de vie que je garde, un poète me l'a donné. J'ai beaucoup marché avec du Bellay, et je suis toujours à la même place : là où je le rencontre, cette rencontre n'en finit pas.

Depuis soixante ans, je ne fais rien d'autre que manger ses mots et boire à leur source. Une fois par an, je vais aux *Regrets*. Comme en cure. Je me sens ensuite rétabli et je ne saurais ici expliquer mieux.

Peut-on mourir dans l'état de lecteur, d'homme tout oreille, au même titre que celui d'homme de la tâche ? En ayant voulu soulever le voile de la poésie d'un homme qui fut paradoxalement tout oreille et langue au sein des confusions et des dépravations de son siècle, alors que la surdité le gagnait. Comme s'il ne convenait toujours de s'exprimer qu'en gagnant du même coup le silence.

Ne pouvant plus entendre ni se taire, du Bellay laisse un art et un bonheur de vivre : celui de créer. Et il ne le referme pas sur soi : il veut le faire sentir et le partage. C'est l'état même du compagnon. Il devient confident. De surcroît, il y a quelque chose qui rassure : la mort n'a jamais empêché personne d'adresser la parole à travers les temps.

*Pourquoy donc fais-tu tant lamenter Calliope
Du peu de bien qu'on fait à sa gentile trope ?
Il fault (Jodelle) il fault autre labour choisir*

Que celui de la Muse, à qui veult qu'on

l'avance :

*Car quel loyer veulx-tu avoir de ton plaisir,
Puis que le plaisir mesme en est la recompense ?*

(CLIII)

Le bonheur d'écrire ne déclare aucune guerre et peut à la fois donner campos à la colère et à la souffrance. Cela aussi, *Les Regrets* nous l'apprend.

La lecture enseigne par la vie intérieure et apprend qu'il y a autre chose qu'un monde ron-geur et remuant.

Les Regrets ne déguisent rien et n'informent pas : ils sont un chant de lucidité.

Du Bellay ne se sent pas seul. Il s'adresse aux poètes, aux architectes, aux philosophes, aux hommes d'Église. Il lit et admire ses contemporains : Ronsard, Jodelle, Baïf, Thiard...

Bien sûr, il ne se prive pas de flatterie envers ses protecteurs. Cela donne tout au plus quelques rares mauvais vers. Mais il n'est pas dupe et sait reconnaître les hommes, avant qu'ils ne se fassent eux-mêmes reconnaître.

Ainsi du *Sage De l'Hospital* (CLXVII) : une épithète d'apparence banale à Michel de L'Hospital qui deviendra plus tard chancelier de France et ardent partisan de la paix religieuse et civile. Les propos anodins d'un compagnon de route gardent le sel de vérité.

Voilà pourquoi du Bellay reste pleinement humain et par là même toujours contemporain. Sans le comprendre, mes quinze ans l'approchaient, parce que lui-même, à travers les âges, sait s'approcher de chacun.

Il se montre notre familier et livre son art de vivre, de juger et d'écrire sur le ton de la conversation. Un adolescent peut alors commencer à entendre ce qu'il ne comprend pas encore.

*Je ne veulx point fouiller au sein de la nature,
Je ne veulx point chercher l'esprit de l'univers,
Je ne veulx point sonder les abysmes couvers,
Ny desseigner du ciel la belle architecture.*

(I)

Et le dernier mot des *Regrets* ne dément pas cette simplicité d'intention : *quelque chose*.

La poésie est bien *quelque chose* dans un monde où les agitations multipliées sont si peu

de chose.

Lisant et relisant du Bellay, sa colère et sa *complainte ordinaire*, je suis comme un qui cherche l'introuvable qu'il n'aurait pas dû perdre. Voilà un chemin bien étrange ! « Bien naïf est l'aveugle qui se croit capable de lire les lettres dans les livres. » (Calliste le Patriarce). C'est exactement mon premier contact avec du Bellay et vraiment il n'a pas changé. Je ne laisse d'étendre ma cécité et je lis pour en sortir.

Le soleil vient recouvrir parfois le livre, mais que d'ombres le gardent encore clos. Qu'écrit alors celui qui écrit ? Que lit cet autre venu lire ?

À côté de la générosité des mots d'un homme, la mer, les forêts et les mines et même les rues mi-désertes (*half-deserted streets*) donnent à l'habitué peu de chose. Mais enfin l'écriture et le livre révèlent et cachent tout autant leur don infini.

Et cette leçon que lègue du Bellay : écrire sans lâcher la vérité. J'y ajouterai : lire.

Voilà comment un adolescent a pu aborder du Bellay. Ne rien lire avant le temps. Et le

temps semble juger lui-même de toute venue. Qu'importe si nous ne comprenons pas d'emblée : par lui seul le livre apporte un premier et obscur discernement. Toute parole en poésie précède la pensée.

Je continue de marcher dans l'ombre de multiples compagnons qu'un seul a su faire venir : il m'a suffi de tirer ce premier fil, ramassé dans une librairie de Dieppe, de la conversation alors incompréhensible mais lumineuse des *Regrets* dont rien ne sera oublié : ni la petite édition genevoise de la *Collection classique du milieu du monde*, ni Dieppe, son camping et ses Canadiens, ni les rochers du film *Les canons de Navarone* que j'allais voir, du Bellay dans ma main (et pourquoi veux-je les tenir bien ensemble ?) : rien de tout cela ne se dissocie des *Regrets*. Et rien de tout cela ne peut me former des regrets.

Le beau ne s'oublie pas et ne laisse de croître, faisant de la vieillesse la justice d'une marée montante. L'homme qui lit est celui qui vit. Il a bien sa destinée ici-bas et se laisse transporter ailleurs.

Pascale Roze, prix Goncourt 1996 pour Le Chasseur Zéro, jurée du prix Médicis, revient sur la question du pacifisme et évoque quelques compagnons de route (Tolstoï, Simone Weil, Pierre Pachet)

Guerre et paix

Pascale Roze

Chaque année, le 15 août, Toulon célèbre le débarquement de Provence et la libération de la ville par les troupes du général de Lattre. La patrouille de France fait une brillante démonstration, précédée d'opérations d'hélicoptère en mer, et d'un impressionnant solo ou duo, selon les années, du chasseur Rafale. Je ne manque jamais cette manifestation. Fille d'officier de marine, j'ai passé une partie de mon enfance à Toulon, devenu le port d'attache de la famille. Nous y avons une maison au quartier dit La Mitre, ainsi appelé car situé sur une petite hauteur en forme de chapeau d'évêque, s'avancant dans la mer et fermant à bâbord la petite rade. Du haut de cette mitre, quand nous étions petits, nous voyions tout le port, ou plutôt les ports, le port de commerce, de plaisance et surtout, le plus grand, le plus impressionnant, le port militaire avec ses grands bateaux gris. Deux fois par jour nous entendions la sirène appeler et libérer les ouvriers de l'arsenal. On appelait Chicago le cœur de la ville, sorti en partie indemne des bombardements italiens, puis alliés, petites rues étroites et mal famées comme on disait, où se succédaient bars et bordels à matelots (confère Blaise Cendrars, *Bourlinguer*). Les marins à terre, y compris les appelés du service militaire, se devaient de porter l'uniforme. Quand des escadres étrangères rendaient visite à la France, on voyait se répandre en ville des uniformes inconnus, on entendait parler portugais ou norvégien.

Toulon est toujours un port militaire mais ce décorum qui en faisait une ville unique a disparu. Plus d'uniformes à terre, plus d'escadres en visite, plus de sirène de l'arsenal, de hauts immeubles ont presque entièrement bouché la vue du port depuis notre maison. Assise cet été

sur un rocher du sentier des douaniers, dans la foule mêlant Toulonnais et touristes qui attendaient comme moi le début du show aérien, je pensais avec nostalgie à la disparition de ce décor de mon enfance. Je pensais au plaisir et à la fierté qu'il me procurait. Restaient ce show rituel, et exceptionnellement, une parade dans la grande rade, croiseurs, escorteurs, cuirassés. Restaient le spectacle. Pour les civils. Car la Marine nationale n'en continue pas moins de faire son travail de marine nationale. Le show, comme toujours, se faisait attendre. Le soleil tapait fort dans un ciel d'un bleu sans nuance. Un défilé de jeunes gens, plus beaux les uns que les autres, noirs, beurs ou blancs, en tenue de plage, les cheveux encore mouillés, passaient devant nous pour aller s'asseoir plus loin. La France avait l'air heureux. Après quelques opérations d'hélicoptère en guise d'amuse-gueule, le spectacle commença réellement avec l'incroyable numéro de voltige d'Aude Lenormand, aussi libre et silencieuse qu'un oiseau, dans son petit bijou d'avion, merveille d'électronique. Silence d'autant plus prenant que nous savions qu'allait suivre le raffut des Alpha Jets de la Patrouille de France et surtout le tonnerre assourdissant du Rafale. Pour la foule, le clou du spectacle réside en la démonstration virtuose de la Patrouille de France. Pas pour moi. Pour moi, le clou, c'est le Rafale. Aujourd'hui, il était seul. Le bruit, la puissance qui se dégage de lui vous prend aux tripes. Perfection de la technologie humaine de destruction. Sentiment de force, de toute puissance, de victoire. Le clou du clou va arriver, je le sais : après être parti, revenu pour passer devant nous en une nouvelle figure, il approche maintenant au ralenti, très bas, parallèle à la côte, soudain il se cabre – ne pas manquer le

moment où il se cabre – et longe les plages dans cette posture à la limite du sur-place, cheval de dressage. Beauté, tremblement, sexe et effroi, tout remue en moi et les remous noient la pensée. Le Rafale et le décorum de l'armée éveillent une émotion profonde que je ne peux nier sans mentir, et plus qu'une émotion, un plaisir.

Longtemps je n'ai su que faire de cette émotion dont je me sentais coupable. L'armée a mauvaise presse. En faculté, à l'âge de 20 ans, au milieu d'étudiants antimilitaristes, je n'osais dire que j'étais fille de militaire – pire, je me rangeais du côté des étudiants, faisant taire en moi un mélange d'émotions douloureuses. Je taisais que mon père avait fait une très sale guerre en Algérie, largué dans le djébel sur la frontière algéro-marocaine dont il avait à surveiller avec ses hommes une large section. Ma mère dit qu'il en rentra méconnaissable. Je n'avais que trois ans. Sa souffrance, qui expliquait son mortel silence, je ne voulais pas la prendre en compte. Longtemps j'ai voulu faire comme si je n'avais pas eu cette enfance-là. Tout était à jeter.

Une rencontre tardive m'a remise sur mes pieds. Celle de Simone Weil que je dois à un ami et professeur, un passeur qui lui-même était profondément touché de la pensée, de la personne de Simone Weil, Pierre Pachet, dont j'eus la chance de pouvoir suivre le séminaire « Critique sentimentale ». Je sais maintenant que mon enfance est mon milieu vital et je l'ai faite mienne, et je l'aime et la respecte. Cependant, cet été comme chaque année, le plaisir ressenti devant le déploiement des forces militaires me gêne aux entournures, comme on dit. Le peuple allemand partageait sans doute ce genre d'émotions lors des défilés de la Wehrmacht et des SS, de même les Russes lors de ceux de l'Armée Rouge. Il faut repousser cette émotion. Mais c'est une émotion humaine. Elle dit quelque chose, je ne peux la chasser sans manquer à la vérité. Avec Simone Weil, j'ai appris à ne pas repousser les émotions gênantes, à les examiner dans leurs contradictions.

Un fil de pensées se dévide dans ma tête, qui n'a rien à voir avec le plaisir d'une toute puissance destructrice : Le Rafale se mesure avec la pesanteur, il en repousse les limites mais il ne peut passer outre, il est soumis aux lois qui régissent l'univers et qui en font sa beauté. Le bien et le mal ne réside pas dans la chose elle-même, mais dans l'usage qu'on en fait, dans notre relation à elle. Mais il y eut un peuple, au

moins un, les Grecs, qui regardaient la science comme une étude religieuse et ne faisaient pas d'application technique de leur science, par peur que leurs inventions tombent aux mains de tyrans. Ces pensées modulent mon rejet, m'interdisent une pensée binaire, sans compter que les gens présents se réjouissent de cette démonstration de force et de grâce mêlées, éprouvent un sentiment de fierté qui est loin d'être un sentiment négatif mais au contraire nécessaire. Je me remémore un passage de *L'Enracinement* que je connais presque par cœur : « La patrie est un certain milieu vital (mais il y en a d'autres). Il a été produit par un enchevêtrement de causes où se sont mélangés le bien et le mal, le juste et l'injuste, et de ce fait il n'est pas le meilleur possible (...) mais les événements passés sont accomplis, ce milieu existe et est tel qu'il est, il doit être préservé à cause du bien qu'il contient. » Jeter le mal, c'est donc aussi jeter le bien ? Suis-je capable de vivre avec cette jonction ?

« Il arrive, dit encore Simone Weil dans *L'Enracinement*, qu'une pensée, parfois intérieurement formulée, parfois non formulée, travaille sourdement l'âme et pourtant n'agit sur elle que faiblement. Si l'on entend formuler cette pensée hors de soi-même, par autrui et par quelqu'un aux paroles de qui on attache de l'attention, elle en reçoit une force centuplée et peut parfois produire une transformation intérieure. Il arrive aussi qu'on ait besoin, soit qu'on s'en rende compte ou non, d'entendre certaines paroles, qui, si elles sont effectivement prononcées et viennent d'un lieu d'où l'on attend naturellement du bien, injectent du réconfort, de l'énergie et quelque chose comme une nourriture. » Je n'ai jamais trouvé de plus simple et de meilleure définition du pouvoir des paroles. Les paroles fortes ne sont pas celles qui savent seulement convaincre. Il ne suffit pas d'être convaincu pour agir, combien de fois en faisons-nous l'expérience. Il faut que ces paroles vous poussent à agir, et donc qu'elles vous donnent de l'énergie. Seules le peuvent celles qui, étant en nous, ne résonnaient que dans notre cage thoracique, sourdement, et entendues soudain deviennent sonores. Mon dedans devient le dehors. C'est comme un vent qui vous pousse. Tant de fois, lisant Simone Weil, j'ai eu l'impression qu'elle me mettait le pied à l'étrier, me faisait reconnaître le sourd qui était en moi, lui révélait sa qualité de vérité.

Simone Weil est entrée dans toutes les par-

ties de ma vie, affective, morale, spirituelle, sociale. Elle m'est arrivée alors que j'abordais son versant qu'on dit déclinant, et que je ne percevais pas ainsi bien qu'il le soit effectivement du point de vue du corps et des capacités intellectuelles. Et c'est bien ainsi. Je l'avais croisée bien plus jeune sans être prête. On est prêts ou pas pour ses compagnons. Ils nous croisent à un moment, par la grâce du hasard, d'une rencontre et nous saisissons la main ou pas.

Avant de savoir lire, le texte a été mon compagnon de route. Dès l'âge de trois ans, ma mère m'a appris des fables de La Fontaine, à commencer par « Le Renard et les raisins », une des plus courtes tout de même. Joie de faire sa fierté, et joie d'apprendre ces mots mystérieux de treille et de vermeille. Ma parole a été contaminée de cette joie. Ces deux mots sont pour toujours enfouis au fond de ma langue. Joie d'entendre le texte de mes premières dictées. Mais joie surtout de lire mes premiers livres. Ils apaisaient ma crainte très réelle d'être seule au monde à avoir des mots silencieux dans la tête, des émotions – les parents m'en paraissaient dépourvus – confuses dont je ne savais pas encore qu'on pouvait les nommer. Les livres donnaient une légitimité à mon intériorité. Le pauvre Blaise, l'âne Cadichon me consolait de mon propre malheur comme j'avais envie de les consoler. J'y revenais chaque fois que je me sentais mal aimée et j'essayais d'écrire moi aussi, des petits poèmes griffonnés qui disaient mes émotions.

Je lus pour la première fois *Guerre et paix* dans la Bibliothèque verte, édition dûment allégée des théories tolstoïennes sur l'histoire, mais cependant le plus gros livre auquel je m'étais jamais attaqué, sans doute autour de 13 ans pendant des vacances d'été, à la campagne. Ce fut un éblouissement. On m'avait déjà donné à lire *Le Père Goriot* qui m'avait ennuyé (j'ai bien changé d'avis depuis !). Il y a trois jeunes filles dans *Guerre et Paix*, Natacha Rostov, la Princesse Marie et Sonia, la cousine orpheline. Toutes trois dans les affres de mon âge. Dieu sait si elles ne se ressemblent pas, et pourtant, je croyais être chacune d'elles à tour de rôle. Mais c'est moi ! pensais-je, stupéfaite. J'avais un faible pour la Princesse Marie qui souffrait d'un père redoutable. Ce fut une porte d'entrée miraculeuse, elles étaient tellement vivantes, tellement prises dans ce monde à la fois le mien et si différent. Il me semblait que ce Tolstoï lisait dans mon âme. Élargissait l'univers. Il me

donnait envie de vivre. C'est par ce livre que j'entrai dans la lecture des grands romans du XIX^e siècle. Je les dévorais mais jamais aucun ne m'emplit autant que *Guerre et paix*. Force des commencements.

À cet âge déjà, ma plus grande fierté était mes petits poèmes. Je les tenais secrets. Je rêvais de devenir écrivain, m'astreignais (sans succès), à tenir un journal. La lecture de *Guerre et paix* m'ouvrit les yeux : jamais je ne saurais écrire une chose pareille. Je n'aurai ni la force ni le talent. Je n'étais donc pas un écrivain. Avec le courage des enfants, je renonçai à ce désir. Je me contentais de lire avec passion le dix-neuvième siècle français.

Comment les livres viennent-ils à vous ? Aux vacances qui suivirent la classe de terminale, je lus *Le Pèlerinage aux sources* de Lanza del Vasto. C'était un de mes premiers actes de pensée personnelle. Moi, fille de militaire, je lisais un livre d'un héros de la non-violence, objet de conscience. À mon immense surprise, je découvris que Tolstoï, ce Tolstoï dont les jeunes héroïnes étaient moi, avait été pour Lanza del Vasto un inspirateur. Je relus *Guerre et Paix* cette fois en version intégrale. Ce fut le début d'un compagnonnage qui se trouva l'année suivante relancé de façon inattendue. Toujours dans un mouvement d'émancipation, dans le besoin de découverte de la jeunesse, je lus *Le Deuxième sexe* de Simone de Beauvoir. Encore une surprise de taille ! Le journal de Sonia Tolstoï y est longuement étudié et sert d'exemple à la domination du mari, aux aspirations à s'en libérer. Mon héros était malmené, mais c'est par la critique qu'en fait sa femme que j'entrai dans sa vie. Sonia cite le journal de son mari (qu'elle lit en cachette quand il ne le laisse pas traîner exprès), qu'elle accuse parfois de mensonges. J'allais naturellement le lire. Longuement. Léon n'était pas qu'un auteur, il était un homme exceptionnel. Un homme hanté par le sens de la vie, qu'il trouvait non dans l'enseignement de l'Église, mais directement dans la lecture des évangiles. Un homme plein de défauts, violent, prêchant la non-violence, inspiré par un puissant désir de justice, luttant pour mettre sa vie en accord avec ses principes. Ayant un amour de la nature, arbres, rivière, animaux (vaches particulièrement) que j'avais déjà tellement senti dans *Guerre et paix* et que je partageais tellement. Une puissance de travail extraordinaire. J'ai tout lu depuis, je le connais mieux que n'importe quel auteur français, non seulement dans ses ro-

mans, contes, récits, essais, mais dans sa vie en actes : créer une école pour apprendre à lire à ses paysans, visiter les usines où travaillent des enfants de neuf ans, les prisons de Moscou. Prendre fait et cause pour les réfractaires au service militaire jusqu'à leur payer le voyage en Amérique plutôt qu'ils ne soient relégués dans les bagnes de Sibérie. Je me mis à vivre dans son aura. Pas de chiqué en lui. Je le pris pour père, avec une admiration éperdue. Et cependant, il avait tué mon désir d'écrire. Je ne lui venais pas à la cheville. Il m'arrive encore de me souvenir de ce moment où, refermant *Guerre et paix*, je me formulais les mots que je ne serai jamais un écrivain. Et j'en ai presque la nostalgie. La nostalgie d'être entière dans mes jugements, de vouloir me tenir au plus haut. Que la littérature soit débarrassée de tout ce fatras de livres que j'alimente moi-même et qui ne sont pas au plus haut. Cela me fait vaciller. Heureusement vient me sauver le merveilleux Tchekhov qui, dans une lettre, rend grâce à Tolstoï d'exister, car la force de son œuvre, dit-il, justifie, légitime nos faibles tentatives.

Et vint à son heure la rencontre d'une autre compagne de route, celle qui me mit la plume à la main.

Lire *Le ravissement de Lol V Stein* fut un ébranlement plus qu'un éblouissement. Il me plait de partager cet ébranlement avec beaucoup de femmes de ma génération. L'image si belle de Kafka (« un roman doit fendre la mer gelée en nous ») m'aide à désigner par discrimination ce qui se passa en moi. Duras ne fendit pas la mer gelée. Elle n'était pas gelée. Je m'y noyais. Le concept de pensées sourdes de Simone Weil dont j'ai parlé tout à l'heure vient précisément illustrer la nature de mon ébranlement. J'entendis dehors ce que je sentais dedans. L'énergie dont parle Simone Weil, je l'ai reçue à ce point qu'à peine terminée la lecture, moi qui avais renoncé à écrire, je pris la plume et écrivis une nouvelle. Et dès que terminée, je recommençai le livre. Dans la foulée, j'écrivis une deuxième nouvelle. Je ne mens pas en disant que je relus douze fois et écrivis douze nouvelles. Dix de ces douze nouvelles se trouvent dans mon premier livre, *Histoires dérangées*. Ah oui, je la sentais l'énergie. J'étais transformée. Je gardais Duras près de moi pour écrire *Le Chasseur Zéro*. Le personnage de la mère de l'héroïne est durassien, le rythme de l'écriture, parataxe, blanc de la page, sont durassiens sans que jamais je n'ai cherché à imiter. J'étais moi. C'était mon pre-

mier roman.

J'avais pourtant déjà croisé une fois Duras, jouant au théâtre une de ses pièces : *Agatha*. Ce n'était, là encore, pas le moment. Il est merveilleux que contrairement à l'Histoire qui – paraît-il – ne présente jamais deux fois le même plat, les livres puissent se présenter à vous plusieurs fois, sans se lasser, jusqu'à ce que ce soit la bonne. J'ai quitté Duras qui a joué un rôle fondamental dans ma vie. Elle n'est pourtant jamais loin. Je la sens parfois revenir, comme par exemple dans la première nouvelle du recueil *Passage de l'amour* « En mer » dont le sujet est une jeune femme qui depuis le pont d'un bateau, se met à l'eau pour se suicider et qui une fois dans l'eau ne peut s'empêcher de nager. Et qui nage au milieu de la Méditerranée, sans aucune terre en vue, jusqu'à ce que miraculeusement, contre toute probabilité, un bateau l'aperçoive et la sauve. Le rythme surtout me rappelle Duras, petites phrases courtes, mais aussi les sensations vertigineuses, désir et mort embrassés. Dans cette nouvelle, Duras et Weil cohabitent sans même que je m'en sois rendue compte en l'écrivant. Je n'avais pas pensé à ce passage de Simone Weil que Pierre Pachet m'avait pourtant fait découvrir (dans *Oppression et liberté*) : « Un homme que l'on jetterait à la mer en plein océan ne devrait pas se laisser couler, malgré le peu de chances qu'il aurait de trouver le salut, mais nager jusqu'à l'épuisement. » Cette phrase a été prononcée en 1933 dans une conférence à des ouvriers syndiqués, reprise dans *La revue prolétarienne*, pour susciter en eux la force de combattre sans apparence de récompense.

Quitte à heurter ceux qui les fréquentent, il se fait en moi un passage de Duras à Weil. Une quête d'absolu voisinant avec l'abîme. Toutes deux nagent jusqu'au bout. Une expérience mystique qui s'abîme dans le vin (elle disait, le vin, c'est Dieu) pour l'une, en Jésus pour l'autre. Je ne peux éviter de penser que Jésus à la Cène, offrit le vin en disant : Ceci est mon sang. Mais la grande différence, c'est que l'alcoolique fabrique son malheur, un malheur, disons, à portée de main, qui trouve en lui-même sa consolation, tandis que le chrétien reçoit un malheur sans consolation, qu'il peut, s'il le désire, s'il ne cherche pas à en toucher les intérêts, transformer en approche de Dieu par l'ouverture qu'il opère dans son âme.

Je ne peux plus laisser mon travail d'écrivain hors de l'influence de Simone Weil. Même tech-

niquement. Tous ses conseils me parlent. Elle n'indique pas une direction, ne me dit pas « écris ceci plutôt que cela ». Elle me donne une méthode : jette les filets large, ne t'arrête jamais de nager même si aucune terre n'est en vue, sache que le paysan arrache les mauvaises herbes mais que Dieu prodigue soleil et pluie. Ne te laisse impressionner par personne. Fais confiance à ton inclination naturelle parce qu'elle t'a été donnée. Ne transige jamais avec elle, n'ai jamais honte d'elle. Cela veut dire : quand tu écris, retranche- toi en toi-même, efface les voix dominantes, le désir d'y convenir, de récolter des approbations, n'écoute que toi, toi écoutant le monde silencieux. N'ai pas peur.

En choisissant pour point de départ de cet article sur mes compagnons de route l'expérience vécue pendant le show aéronautique de Toulon, je ne pensais qu'être fidèle à la vie de ma pensée

puisque c'est à la faveur de cet événement qu'elle a commencé. Je ne me suis pas rendue compte que je me rapprochais ainsi – paradoxalement, voire *a contrario* - de Romain Rolland le pacifiste, alors que l'article est précisément destiné à paraître dans la revue des Amis de Romain Rolland. Ce choix inconscient, c'était sans malice, signe sans doute une distance. Simone Weil, avant de prendre fait et cause pour la guerre contre Hitler, se disait pacifiste. Elle revint de cette décision. La paix n'est pas de ce monde. « Tout bien qui ne projette pas son ombre de mal est un bien imaginaire » affirme-t-elle. Ainsi, j'y reviens, qui veut jeter le mal jette également le bien. Avec Pierre Pachet dont j'ai noté ces paroles dans un entretien encore non publié, je désire croire de toutes mes forces que « la catastrophe peut se transformer en ressource ».

Sommaire

Jean Lacoste , <i>Compagnons de route ?</i>	3
Jean-Pierre Gosset , <i>La religion des hommes libres</i>	5
Pascale Fautrier , « <i>Goethe mène à Lénine</i> » : Rolland et Sartre	7
Jacques Le Rider , <i>Quand les routes se séparent : Stefan Zweig et Rolland</i>	18
Roger Dadoun , <i>Compagnon pour Péguy : baroque, baraka, Barroco</i>	26
Fernand Égéa , « <i>Ne cherche pas des amis, cherche des compagnons !</i> »	31
Brigitte Vergne-Cain et Gérard Rudent , <i>Notre pain quotidien</i>	40
Dominique Goy-Blanquet , <i>Un morceau d'ivoire</i>	44
Jean-Louis Tissier , <i>Paul Vidal de la Blache : géographie de la littérature</i>	48
Édith de la Héronnière , <i>De fil en aiguille</i>	53
Sophie Guermès , <i>La meilleure ombre</i>	56
Christian Mouze , <i>Sous les canons de Navarone</i>	61
Pascal Roze , <i>Guerre et paix</i>	65

